



FONDO PIZZOFALCONE



7541

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio



Palchetto

Num.º d'ordine

267537
22

NAZIONALE

B. Prov.

11

1579

NAPOLI

R. BIBLIOTECA

VITT. EM. III



C'est ouvrage plus beau, plus auguste, plus
digne d'un être vertueux et sensible, que
celui de renouveler le fil délicat des jours
de l'homme, de ces jours fragiles, passagers,
mais dont un art conservateur au roit
la force et augmente la durée.

Mme.

L'an MDCCLX.

B.-Gros.

II

1579-1580

10815

M-2

HISTOIRE NATURELLE DE L'HOMME

Considéré dans l'état de maladie ;

O U

LA MÉDECINE

Rappelée à sa première simplicité.

*Par M. CLERC, ancien Médecin des Armées du
Roi en Allemagne & de l'Hetman des Cosaques,
Membre de l'Académie Impériale des Sciences
de S. Pétersbourg, &c.*

Utinam presentibus & posteris !

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez L'ACOMBE, Libraire, Quai de Conti.

M. DCC. LXVII.

Avec approbation & privilège du Roi.







A

SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS,

PREMIER PRINCE DU SANG.

*M*ONSEIGNEUR,

*C'est à un Prince ami de
l'humanité, que j'ai l'honneur*

de présenter un Ouvrage dont le but est la conservation de l'espèce humaine. J'ai cherché les moyens de rendre l'art de guérir plus simple , plus court & plus salutaire. Celui que l'Asie a transmis à l'Europe , pour une maladie qui faisoit tant de ravages , eût été peut-être inutile à la France , sans le grand exemple que VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME a donné.

Pour s'élever ainsi au-dessus

du préjugé national , il falloit des lumières & du courage. .

Si mes recherches portent sur toutes les maladies , si j'ai bien interrogé la Nature , mon travail est digne de votre protection : si je me suis trompé , mon erreur même pourra servir à quelques autres pour découvrir la vérité. Il en est une , MONSEIGNEUR , que tout le Public avoue : si notre amour pour le Sang Royal ne vous eût pas ouvert nos cœurs ,

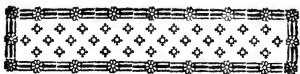
*vosre bienfaisance y auroit sup-
pléé.*

*Je suis avec un très-profond
respect,*

MONSEIGNEUR,

De VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

*Le très-humble & très-obéissant
Serviteur, CLERC,*



D I S C O U R S

PRÉLIMINAIRE.

LA Nature, la Vérité & la Simplicité vont réclamer leurs droits dans cet Ouvrage. Chacune d'elles méritoit un plus digne Organe, je l'ai senti; mais j'ai cru qu'il ne falloit pas beaucoup de talens pour annoncer des vérités utiles à tous les hommes, ni beaucoup d'efforts pour en inspirer l'amour à ceux qui, par goût & par devoir, sont les bienfaiteurs du genre humain. En supposant même que l'illusion en eût malheureusement entraîné quelques-uns dans les écarts qui lui sont propres, il suffiroit, je pense, de leur désigner l'écueil, pour qu'ils l'évitassent. Si l'on revient d'une

erreur raisonnée, par cela même qu'on raisonne, il ne faut qu'éclairer les jeunes Médecins, pour les rendre plus circonspects.

On nous reproche que l'art le plus salutaire de tous, qui a été le plus anciennement & le plus universellement exercé, est celui de tous qui a été le plus offusqué de préjugés funestes. On allègue pour preuves de fait, les opinions contradictoires des Médecins sur un objet déterminé, & la diversité de leurs méthodes curatives dans un seul & même cas. *Hippocrate* dit, *oui* ; mais *Galien* dit, *non*.

On ajoute que les Pères de la Médecine ont tous reconnu l'étendue du pouvoir de la Nature dans les maladies, & que leurs Descendants l'ont négligée ou méconnue, & qu'en s'éloi-

gnant d'elle, ils se sont rapprochés de l'erreur.

On nous accuse encore d'avoir fait d'un art simple un art compliqué, un corps immense qui chancelle sous le faix. La Médecine moderne, me disoit un Sage, est tellement surchargée d'accessoires, que le principal y est presque entièrement oublié; presque tout ce qu'on y a ajouté, n'a produit que peu, ou rien qui lui soit propre. Vous voudriez donc, lui dis-je, une Médecine telle qu'une Physique expérimentale? C'est là précisément ce que je souhaite, me répondit-il: si la Médecine d'*Hippocrate* a percé le chaos des siècles, & s'est affermie par les temps, c'est parce qu'elle étoit conforme aux loix de la Nature & de la Vérité, & que rien de ce qui porte ce double caractère, ne peut être détruit.

Pour me convaincre si des raisons si pleines de sens étoient bien fondées, j'ai cru devoir remonter à l'origine de la Médecine, pour en suivre les progrès depuis *Hippocrate* jusqu'à nous. Je n'ignore pas que des hommes illustres ont travaillé à l'histoire dont je me propose de donner un extrait. Le neuf en ce genre n'est pas non plus le but où je vise; mais les inductions que je tirerai des faits connus, ne seront peut-être pas aussi communes que les erreurs dont on nous accuse.

Si je trouve que le crédit de l'art tombe effectivement au lieu de s'élever, j'en indiquerai les véritables causes. Cela fait, j'exposerai les moyens dont la Nature se sert pour la conservation des individus, & j'examinerai si le Créateur de la Médecine dogma-

tique, *Hippocrate*, a reconnu & respecté ces moyens dans sa pratique.

Ce qui suivra paroîtra peut-être encore plus intéressant. Je ferai voir qu'il n'est pas impossible de rendre l'art de guérir plus simple, plus court, plus salutaire. Les réflexions suivantes ont contribué à me le faire penser.

Pendant un grand nombre de siècles, les hommes, privés des connoissances & des ressources que nous avons acquises, ont vécu aussi longtemps, pour le moins, que nous vivons. Pendant le cours de leur vie, ils ont été sujets aux mêmes intempéries de l'air & des saisons, à des infirmités, à des maladies inévitables. Il faut nécessairement que la Nature seule ait été leur Médecin, ou que l'art ait agi de concert avec elle. Si l'art y a contribué, il étoit simple &

semblable à celui dont se servent encore les peuples sauvages. Il ne consistoit donc que dans la connoissance d'un petit nombre de plantes, de remèdes naturels employés à propos. Il est passé en axiome que la Nature guérit seule un grand nombre de maladies : *Natura morborum medicatrix*. Les bons Médecins en conviennent avec *Hippocrate*. La maladie est l'effet nécessaire de la Nature agissante sur un corps dont les organes sont en souffrance. Le mécanisme en est si sagement disposé, que les mouvemens qui en dépendent remédient au désordre, en chassant les humeurs nuisibles du centre vers la superficie par des voies particulières ou générales. *Morbus est conamen Naturæ, quæ materiæ morbificæ exterminationem in agri salutem molitur*. Sydenh.

PRÉLIMINAIRE. xiiij

Toutes les crises dans les maladies aiguës font l'effet de ce mouvement augmenté des solides & des fluides. D'où je conclus que, dans bien des cas, le savoir requis du Médecin consiste bien plus dans une sage observation, que dans l'action même.

Mais en prenant la Nature pour guide, il faut expliquer le vrai sens de cette règle ; les plus générales ont des exceptions. Quoique la Nature ait le premier emploi dans la cure des maladies, & que la crise qui les dissipe soit essentiellement son ouvrage, il ne s'ensuit pas que le secours de la Médecine soit inutile : la Nature ne se suffit pas toujours à elle-même ; ce principe actif est quelquefois incapable d'opérer sans l'assistance des agens convenables. Alors le témoin du combat doit y prendre part. L'art

lui offre des secours sans lesquels la Nature seule succomberoit. Dans ce cas, la sagacité du Médecin est la balance qui fait pencher la victoire de son côté.

Il s'ensuit qu'il y a trois choses à considérer dans toutes les maladies ; le pouvoir de la Nature, les fonctions du Médecin, & les secours de l'art (1). La Nature a le domaine & la première place, puisqu'elle est au-dessus de tous les arts qui contribuent à la conservation de la santé. Le Médecin est en sous-ordre, & ne doit jamais travailler que sous sa direction. L'art a le dernier rang ; il se prête aux vues du Médecin, en fournissant aux besoins de la Nature. Mais quel-

(1) Voyez l'excellent Ouvrage de M. Barker, qui a pour titre : *Essai sur la conformité des Anciens & de quelques Modernes, &c.*

PRÉLIMINAIRE. xv

que avancé que paroisse cet art, il n'est riche qu'en superflu : s'il nous vante le petit nombre de spécifiques qu'il possède, il ne les doit qu'à des hommes agrestes qui les ont trouvés en regardant devant eux, & même ces spécifiques ne sont que trop souvent insuffisans. Les remèdes ne réussissent que par l'application convenable qu'on en fait ; si on les déplace, ils deviennent cause de maladie.

L'office de l'art ne consiste donc qu'à donner dans *le temps* & dans une *quantité* convenable, des remèdes que la Nature puisse mettre en œuvre de la même manière qu'elle emploie les alimens pour la nourriture du corps. Le Médecin doit être intimement persuadé que tout ce qui est fortement médicamenteux ne peut pas

fervir d'aliment (1); le caractère essentiel de l'aliment est d'être changé, & de ne point changer la Nature. Ainsi, pour prévenir & retarder l'altération du corps, la classe des médicamens doit rentrer dans celle des alimens, ou du moins s'en éloigner de bien peu. Tous les remèdes que la Nature ne peut dompter, ni assimiler en quelque manière avec nos humeurs, produisent des changemens analogues à ceux des poisons.

C'est ainsi que la subordination des agens qui concourent à la santé, veut que chacun ait son rang & sa place; & si dans cet enchaînement de causes il en manquoit une seule, les autres ne pourroient produire les avan-

(1) M^r Lorry a annoncé cette vérité d'une manière satisfaisante dans son *Traité des alimens*.

tages qui en résultent, quand elles agissent de concert.

Le Médecin conséquemment doit être le Ministre & l'Interprête de la Nature : il usurpe ce titre, s'il ne l'est pas. S'il l'est en effet, son devoir lui prescrit de se conformer à ce qu'elle veut, tant que les mouvemens qu'elle produit méritent le nom d'*auxiliaires*. Quand ils ne le méritent plus, que le jeu des organes périclité, & que les fonctions se font, pour ainsi dire, à contre-sens, il doit y suppléer autant qu'il est en lui. Pour y réussir, il est de la plus grande importance de bien connoître jusqu'où s'étendent les limites respectives de la Nature & de l'Art : celui qui les méconnoît est un ignorant dangereux ; celui qui les connoît & qui les franchit sans nécessité, est un téméraire.

qui précipite son malade avec lui.

Il n'est qu'un moyen d'éviter ces écueils ; c'est de se dévouer à l'observation des phénomènes naturels. L'observation est le premier pas vers l'expérience ; celle-ci est la base des connoissances certaines, & le fondement de tous les succès en Médecine.

Cette progression fut celle d'*Hippocrate* : après avoir bien & longtemps observé, il tira de l'expérience les excellens préceptes ou les règles de pratique qu'il nous a transmises. Mais par malheur ces règles n'ont eu force de loi, que par un petit nombre de sages, qui de temps en temps ont suivi avec éclat les traces du père de la Médecine.

D'après cette vérité, l'art de guérir est certain, simple, conforme aux lumières de la saine raison, & par-

là plus aisé à acquérir qu'on ne le croit communément, pourvu qu'on l'étudie, comme *Hippocrate* & ses Disciples, dans le Code de la Nature. En effet, tout le mécanisme des corps n'est fondé que sur les loix par lesquelles s'exécutent les opérations de la Nature. La base de ces loix est cette noble simplicité qui caractérise si bien tous les ouvrages qu'elle produit. Tout ce qui s'en éloigne se rapproche de l'erreur. Mais si le système de la Nature n'est qu'un, s'il est simple & vrai, à quoi se réduit donc l'utilité de tant d'hypothèses en Médecine? A rendre des milliers d'hommes victimes des opinions enfantées par l'amour-propre & reçues par le préjugé. Détruisons-le: efforçons-nous de dépouiller nos principes de tout l'alliage qui en altère la pureté; rap-

prochons-les de l'expérience ; raisonnons beaucoup moins, & livrons-nous uniquement aux réflexions qui sortent naturellement du fond des choses que nous méditons. Plus nos décisions influent sur l'humanité, plus il est important d'en approfondir & d'en rectifier les motifs. Des cas mal interprétés & faussement décidés par des hommes de réputation, ont formé peu à peu ce préjugé funeste. Mais les hommes célèbres ne sont pas infailibles ; une foi trop implicite tient de l'aveuglement. Il faut que les raisons qui nous déterminent, quelque solides qu'elles nous paroissent d'ailleurs, soient d'accord avec l'autorité des Sages ; il faut remonter aux textes originaux, afin d'en pénétrer le vrai sens : sans cette précaution, les principes les plus généralement reçus

peuvent nous égarer. Dès qu'une fois on s'est assuré de leur vérité, de leur conformité avec les vues de la Nature, il ne nous reste plus qu'à trouver des objets de comparaison, auxquels ils puissent être utilement appliqués. C'est ainsi, selon moi, que la théorie de l'art doit s'accorder avec la pratique, & nos lumières avec l'expérience.

Mais en rassemblant, comme dans un seul tableau, ce que l'origine ; l'accroissement, les succès & les malheurs de la Médecine nous offriront de plus remarquable, je ne prétends donner qu'une idée juste & précise de ce qu'elle a été au sortir de son berceau, & de ce qu'elle doit toujours être : je suis bien éloigné de vouloir en créer une nouvelle ; il y en a une très-bonne que malheureu-

fement un petit nombre de Médecins connoît. Si la Grèce ou plutôt la patrie d'*Hippocrate* en a été le dépôt ; vainement feroit-on des efforts pour la chercher ailleurs ; & si je trouve le contraire , après un examen réfléchi , vingt-trois siècles d'erreurs ne m'en imposeront pas.

Avec cette impartialité , j'ose croire qu'en proscrivant le superflu & le nuisible , on ne me reprochera pas d'avoir voulu dessécher la Médecine jusque dans ses racines : non , la folie de *Thémison* ne me gagnera point. Si je connois la vanité & l'inutilité des hypothèses , je n'ai garde de réduire les maladies sous deux ou trois chefs , & de penser que toutes celles de la même classe , de quelque nature qu'elles soient , de quelque cause qu'elles proviennent , & quelques parties qu'elles

P R É L I M I N A I R E. xxiiij

les affectent, puissent se guérir avec trois moyens. Nos secours ne se bornent pas uniquement à la saignée, à la purgation & à l'eau froide, comme le prétendoit ce Chef des Réformateurs anti-philosophiques.

En conseillant aux hommes de ne se servir de remèdes que quand la nécessité l'exige, & de préférer toujours les plus simples aux factices, aux composés, c'est avoir en vue le bien de l'humanité & l'honneur de l'art; ce n'est point exclure les Médecins d'auprès des malades. Moins il faut de remèdes, & plus la présence d'un homme éclairé est nécessaire. La Nature a besoin d'être secondée d'un régime convenable, lors même qu'on lui abandonne le soin de la guérison. C'est au Médecin seul, qui la prend pour son guide, qu'il appartient de savoir

quand & comment il faut aider ou réprimer ses efforts. Il est bien plus avantageux à un malade d'être conduit & guéri par les conseils d'un économe prudent, que d'être dirigé par ceux d'un prodigue qui l'accable d'une foule de médicamens, prescrits sans choix, sans vues, sans méthode. Sydenham faisoit vingt visites & une seule ordonnance ; Sydenham guériffoit. Ce n'est qu'après avoir observé la marche de la Nature, qu'il a dit : *Celui qui observe les phénomènes naturels des maladies avec le plus de soin & d'attention, deviendra le plus habile à découvrir les indications vraies & propres à les guérir. On doit plus de confiance à la Nature, qu'on n'en a ordinairement, puisque c'est une erreur de supposer qu'elle a toujours besoin de l'assistance de l'art.*

Ce grand homme, ce bon Médecin pensoit donc que ce n'étoit pas déshonorer la Médecine, que de dire qu'elle consiste essentiellement dans l'observation & l'imitation de la Nature. Cette servitude honorable en fait l'éloge complet. Elle exige une patience, une sagesse, un tact, une intelligence fort au-dessus du vulgaire des Médecins.

En élaguant de la Médecine les remèdes superflus & les connoissances frivoles, il nous restera assez de choses essentielles à savoir, assez de secours à employer dans les différens cas, pour ne pas craindre d'en saper les fondemens, & d'ouvrir par-là une nouvelle porte aux usurpateurs. Nous n'avons rien de semblable à redouter. Pourquoi mettre une barrière entre l'homme & l'art qui doit le guérir ?

Pourquoi lui rendre énigmatiques les choses qu'il lui importe le plus de connoître ? Le Médecin , l'ami des hommes, pourroit-il avoir des réserves opposées à l'avantage de la Société ? Le génie le plus sublime , le plus grand dans l'invention , deviendrait méprisable à mes yeux , s'il privoit le Public du fruit de ses découvertes.

Plus on aura de lumières sur la vérité & la simplicité de la Médecine ; plus aussi on aura de confiance en ceux qui l'exercent avec dignité. La différence du bon & du mauvais Médecin sera bien plus sensible ; il y en a une très-grande entre traiter seulement les maladies par leurs noms , comme les *empyriques* ; à l'aveugle , comme les *ignorans* ; sur des hypothèses , comme les *systématises* ; ou méthodiquement , d'après l'observa-

PRÉLIMINAIRE. xxvij

tion , l'expérience & le jugement , ayant égard aux genres, aux espèces, aux degrés, à l'âge, au sexe, aux tempéramens , aux climats , aux saisons de l'année, comme les traitoient *Hippocrate* , *Sydenham* , *Boërhaave* , & comme les traitent encore aujourd'hui quelques-uns de leurs Disciples illustres.

Je prie le Lecteur d'être intimement persuadé que mes réflexions n'ont rien de personnel ; que le seul desir d'être utile aux hommes a conduit ma plume , & que personne n'est plus rempli que moi d'estime & de vénération pour tous les Médecins qui honorent leur état par leur bienfaisance envers les malades. Si sans égard pour un aveu si conforme à mes sentimens, la voix de l'imposture annonçoit de la malignité dans mon entreprise , je

dirai avec Cicéron : « Laissons aux
» Grecs le droit qu'ils ont de parler
» mal de ceux qui ne pensent pas com-
» me eux ». Il est de l'intérêt de la
Médecine que je scandalise les mau-
vais Médecins, en assignant les carac-
tères qui distinguent l'erreur d'avec la
vérité. Pourquoi craindrois-je de sou-
mettre nos principes au Tribunal de la
Raison ? Si nous en avons de certains ;
ils peuvent soutenir cet examen. On
détruit les abus d'un Etat, sans en in-
firmer la constitution. Il est donc pos-
sible de détruire ceux de la Médecine,
sans en ébranler les fondemens.



TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

PREMIÈRE PARTIE.

*L'ORIGINE de la Médecine, ses progrès
& sa décadence.* page 1.

*De la Nature, & des moyens qu'elle em-
ploie pour la conservation des Individus.*

54.

De la Doctrine d'Hippocrate. 82.

*Idee générale du mécanisme du corps hu-
main.* 128.

De la nature des humeurs du corps humain.

155.

Doutes sur la Doctrine des Tempéramens.

173.

SECONDE PARTIE.

Discours sur les maladies de la Médecine.

215.

Marche naturelle de l'esprit humain. 222.

De la manière ordinaire d'enseigner. 228.

TABLE DES MATIÈRES.

<i>De la manière de former un Médecin.</i>	235.
<i>Examen de la Théorie médicale.</i>	247.
<i>Réflexions sur la Médecine pratique.</i>	293.

F I N.

Faute à corriger.

PAge 324, *lig. 5*, Ceux ou celles qui leur survivent
ont actuellement souffert long-temps ; *lire*, qui leur
survivent actuellement , ont souffert , &c.



APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un manuscrit intitulé : *Histoire naturelle de l'homme considéré dans l'état de maladie, ou la Médecine rappelée à sa première simplicité*, par M. CLERC, Médecin des Armées du Roi en Allemagne, &c. & je crois que les vues neuves de l'Auteur, la vérité des principes qu'il établit, ses doutes fondés, ses réflexions judicieuses, & sur tout les observations intéressantes qui sont le fruit des voyages qu'il a faits, suivant le conseil d'Hippocrate, en différentes parties du monde, rendront cet Ouvrage également utile aux Elèves & aux Maîtres de l'Art. A Paris, ce 10 Février 1767.

GARDANE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A NOS ames & fœux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT : Notre amé JACQUES LA COMBE Nous a fait exposer qu'il desiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *Histoire naturelle de l'homme malade, ou la Médecine rappelée à sa première simplicité*, par M. CLERC s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six années consecutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui

auront droit de lui , à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposéant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; à peine de déchéance du présent privilège, qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & seel Chevalier, Chancelier de France le sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & seel Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPÉOU: le tout à peine de nullité des présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposéant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & seaux Conseillers Secrétaires, soi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Chatte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le quinziesme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent soixante-sept, & de notre regne le cinquante-deuxieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 1284, fol. 204, conformément au Règlement de 1723. A Paris, ce 2 Mai 1767.

SANEAU, Syndic.

HISTOIRE



HISTOIRE NATURELLE DE L'HOMME

Considéré dans l'état de maladie.



L'ORIGINE DE LA MÉDECINE.

*Pourquoi la Médecine, au sortir de
l'Empyrisme, fit-elle tant de pro-
grès dans le siècle d'Hippocrate,
& pourquoi en a-t-elle fait si peu de-
puis ce grand homme jusqu'à nous?*

IL paroîtra peut-être étonnant de me
voir agiter une question pareille, dans un
temps où le prix des sciences & des arts
paroît fixé & leur gloire bien affermie :
mais toute extraordinaire qu'elle puisse

Partie I.

A

paroître, elle n'est ni déplacée, ni frivole ; je l'envisage au contraire comme un des points fondamentaux de la vraie Médecine. D'ailleurs, si le siècle où nous vivons est celui de la Philosophie, si cette mère des sciences & des arts embrasse tout, préside à tout, & perfectionne tout aujourd'hui, il n'est point de moment plus favorable pour rectifier les erreurs en tout genre, puisqu'elle invite également tous les hommes à penser juste & à faire le bien.

Il m'est donc permis d'emprunter ses lumières pour inspirer une sagesse de conduite aux Elèves de l'art : je me croirois heureux, si, en leur présentant la vérité telle qu'elle est, j'avois le bonheur de leur inspirer l'amour & le respect qu'elle mérite.

La Médecine a dû prendre naissance en Mésopotamie avec le genre humain, & son origine me paroît aussi ancienne que celle du monde. En effet, nous apportons tous en naissant les germes de notre propre destruction ; le concours

des actions vitales ne peut se maintenir long-temps dans un équilibre parfait ; nos ressorts s'altèrent en raison de leur force & de leur vivacité ; & le feu qui nous anime peut être comparé à une espèce de fièvre qui nous épuise, & nous consume insensiblement. On ne doit pas être surpris que, dans le règne animal comme dans le végétal, un Individu commence, s'accroisse, dure, dépérisse & passe. Tout dans la nature n'a qu'un état stationnaire, dont il s'éloigne sans cesse pour aboutir à un dépérissement insensible ; c'est le sort de la matière organisée & vivante, c'est l'effet nécessaire de l'énergie même du mouvement qui constitue la vie.

Les premiers hommes ne tardèrent pas à ressentir cet effet ; & comme le premier soin est celui de la conservation, ils durent chercher à réparer leurs pertes, & trouver des adoucissémens à leurs maux. Dès que le corps est en souffrance, un Instinct impérieux, un appétit de la nature, *un je ne sais quoi*, nous suggèrent souvent tout

ce qui convient pour émousser & détruire une sensation incommode. C'est la cause qui nous détermine à changer de position pour en prendre une plus commode ; à mettre sur une plaie la première plante qui nous tombe sous la main ; c'est elle qui porte le chien à lécher sa blessure, qui lui inspire le goût de l'herbe pour se purger, sans qu'il fasse, comme nous, de méprise dans le choix.

Mais quoique le pouvoir de l'instinct se montre également dans l'animal & dans l'homme, celui-ci, doué de certains sens plus exquis, semble avoir autant de sentinelles qu'il a de ressorts, pour mettre son corps à l'abri des injures de tout ce qui l'environne.

Dès que ses infirmités s'accrurent, sa raison, de concert avec la nécessité, multiplia les ressources : mais on doit convenir que, dans des temps si proches de l'enfance du monde, on ignoroit encore les bonnes & les mauvaises qualités des plantes & des alimens ; il est même probable que nos premiers pères firent bien

des tentatives à leurs dépens, comme il arrive aujourd'hui aux voyageurs & aux navigateurs dans des terres & des Îles désertes. Je me rappelle les Soldats d'Antoine contraints en Assyrie de manger les racines qui se rencontroient ; il s'en trouva de venimeuses qui les jetèrent dans le délire.

Les premières méprises dans le choix des alimens & des remèdes, ne furent pas perduës pour nous ; l'observation les nota, la raison les proscrivit, & la tradition les fit connoître à l'univers.

Voilà ce que coûta aux premiers hommes & ce que valut à leur postérité le premier pas qu'ils firent vers l'observation ; elle suffit pour conduire à l'expérience, qui peut seule mesurer & déterminer les effets des corps, dont celle-là nous fait connoître les propriétés générales. Quoiqu'elle ne soit que la première table des phénomènes naturels, & qu'elle se borne aux faits qu'elle a sous les yeux, il faut cependant convenir qu'elle est assortie au caractère de l'esprit humain, & de

toutes les manières de procéder la moins sujette à l'illusion. Un grand homme de ce siècle a dit : L'observation nous apprend, l'expérience nous éclaire, le raisonnement doit achever le reste, mais il ne faut pas qu'il commence. Si cette route a toujours suffi pour conduire à la théorie des loix de la nature & de la vérité, nous n'avons point de meilleure manière de faire des progrès en Médecine.

On a dit pareillement qu'un phénomène que le hasard ou l'expérience nous découvre, ouvreroit nos yeux sur une infinité d'autres, qui ne demandoient, pour ainsi dire, qu'à être aperçus. Rien de si vrai : dès que la nature, dans certains cas, eut excité le vomissement ou une autre évacuation, pour débarrasser l'estomac & les intestins des humeurs surabondantes, celui qui en avoit éprouvé les bons effets, dut naturellement recourir aux mêmes moyens, & les conseiller aux autres dans des circonstances semblables. Quelqu'un eut la fièvre, & la fièvre est un feu que l'eau, les fruits acides, rafraîchissans, peu-

vent éteindre ; il en fit usage , & il guérit. Ce succès en produisit mille autres. Un troisième se sentit le corps pesant , la tête lourde , les vaisseaux gonflés , &c. incertain du remède , la nature le lui montra ; une hémorragie survint qui détruisit ces symptômes , en le délivrant du fardeau qui l'opprimoit. Il n'en fallut pas davantage pour faire inventer l'usage de la saignée , & pour y recourir dans les maladies produites par trop de sang. L'Auteur de l'Ouvrage intitulé , *l'Homme éclairé par ses besoins* , nous offre à peu près le tableau suivant. » Des os luxés , » brisés , ou cariés , donnèrent naissance à » la dissection , qui est une espèce d'analyse. On examina dans le cadavre la » figure , l'articulation & l'usage des os. » Pour remédier à leurs maladies , on remonta à leurs élémens , à leur formation , & à leur nutrition ; d'où l'*Ostéologie*.

» Le mouvement de certains membres se trouva empêché , interrompu ; l'Anatomie s'appliqua à découvrir les ressorts

» de ces mouvemens, & les trouva dans
» les muscles. Elle porta un œil curieux
» sur leur forme, leur situation, leur poids,
» leur structure, leur jeu, &c. & tous les
» secrets de la *Myologie* se manifestèrent.
» Quelques parties perdirent leur sensibi-
» lité avec le mouvement ; cette paralysie
» fit chercher dans les organes le principe
» du sentiment. On le trouva dans les
» nerfs, & on vit naître la *Névrologie*

» Les maladies auxquelles sont sujets les
» viscères, firent qu'on voulut connoître
» leur construction, leur situation, leur
» usage & leur correspondance mutuelle ;
» ce qui donna la *Splanchnologie*.

» Les inconvéniens qui résultent d'une
» circulation trop rapide ou trop lente,
» fixèrent les yeux sur les propriétés des
» artères, des veines & du fluide qu'elles
» contiennent. On considéra le sang jus-
» ques dans sa source & sa génération, on
» le décomposa, & ses principes connus
» donnèrent une idée du mélange & de
» l'équilibre des humeurs.

» La machine prise ensemble & séparé-

ment, le mouvement général & particulier de chaque ressort, l'harmonie qui en résulte dans l'état sain, ou les phénomènes de la vie & de la santé, devinrent les objets de la contemplation de la *Physiologie*.

L'action de l'air, des saisons, des aliments sur les corps, l'empire de l'ame sur les organes, & l'altération qui en est la suite, produisent des maladies nécessaires : elles s'annoncent par des symptômes qui diffèrent selon leurs causes, leur nature, leur siège, selon les tempéramens, le sexe, l'âge & le climat. Voilà l'origine de la *Pathologie*. On discerna avec soin ces symptômes ; on les rangea chacun dans sa classe, & ils devinrent des guides qui orientèrent les Médecins dans la carrière de la pratique : telle est la *Seméiotique*.

Les maladies connues firent chercher des remèdes propres à les détruire : le succès de quelques plantes employées au hasard en démontra l'efficacité. On soupçonna dès-lors que le règne végétal

« étoit une pharmacie naturelle. Après
« bien des recherches, on distingua les
« genres & les espèces des plantes; la
« Chymie en assigna les propriétés, & peu
« à peu la Botanique se perfectionna.

« L'expérience couronna l'ouvrage; ce
« fut elle qui, ayant égard à toutes les cir-
« constances, prescrivit l'espèce, la dose
« des remèdes, & le temps de les em-
« ployer.

« L'art de guérir a dû conduire à celui
« de prévenir les maux: on réfléchit donc
« sur tout ce qui peut servir ou nuire à la
« santé. Et comme l'appétit déréglé s'ap-
« propria l'empire sur la plupart des ani-
« maux, & des fruits de la terre, les ob-
« servations à ce sujet furent immenses.

« On médita de plus sur les qualités
« des objets qui agissent moins intimement
« sur nous, tels que le repos, le mouve-
« ment, le froid, le chaud, la sécheresse,
« l'humidité, la lumière, les sons, la du-
« reté & la mollesse des corps: voilà l'au-
« rore de la Physique & l'origine de la
« Médecine naturelle.

Les premiers hommes, pauvres en observations, conservèrent précieusement leur première découverte, & ne firent point un mystère d'être utiles à leurs semblables : plus près de leur origine, ils se croyoient tous les enfans d'un père commun, & cherchoient à se rendre des devoirs aussi tendres que les liens du sang qui les unissoit.

Les archives du monde nous apprennent que les Chaldéens, les Assyriens, les Babyloniens, les Mèdes & les Perses furent les premiers qui cultivèrent l'Empyrisme avec succès ; que de-là il passa en Egypte, dans la Lybie Cyrénaïque, à Crotone, dans la Grèce, à Cenides, à Rhodes, à Cos, & en Epidaure. Ce fut principalement en Egypte que cet art naissant fit d'abord le plus de progrès. Ensuite les Grecs mirent Esculape au rang des Dieux, pour l'avoir perfectionné. Orusse, disciple de Chiron, père de Podalire & de Machaon, jeta les premiers fondemens de la Médecine Clinique. Les fables philosophiques de Pythagoras l'enveloppèrent

de ténèbres ; elles firent changer de face à la nature , en lui prêtant des traits qu'elle n'a pas.

Mais quels que fussent les succès de l'Empyrisme en Egypte , ils étoient bien éloignés de ceux dont il devoit jouir , en devenant méthodique par les travaux d'Hippocrate. Il parut, ce grand homme , pour être l'époque de l'agrandissement , de l'utilité & de la splendeur de la Médecine. Génie créateur , il sentit qu'il avoit droit à la législation. La nature fut son modèle , & la vérité fit la moitié du chemin en sa faveur ; elle se montre à tous ceux qui la recherchent de bonne foi.

Dès qu'Hippocrate se fut abreuvé à cette source , & qu'il eut long-temps écouté & médité la nature , il osa l'interroger à son tour : elle lui fit entrevoir un champ plus vaste , des principes plus féconds qui devoient servir de fondement à l'art de guérir. De l'observation , il marcha droit à l'expérience : la première , dit très-bien l'Archimède de ce siècle , par la curiosité qu'elle inspire , & par les

vides qu'elle laisse, mène à la seconde ; celle-ci ramène à celle-là par la même curiosité, qui cherche à remplir de plus en plus ces vides. Ainsi l'une est comme la fuite & le complément de l'autre. Toutes deux ouvrirent de nouvelles routes à Hippocrate dans la Physique & dans la Médecine. Il ramassa tout ce qui étoit épars ; il rendit précises les connoissances vagues, en y mettant l'ordre dont elles étoient susceptibles. L'airain du temple d'Esculape, les tables de Cos & d'Epidaure, où on lisoit les maladies dont on étoit échappé, & les remèdes qui avoient réussi, furent les matériaux du nouveau temple qu'il se proposa d'élever à la santé. Sa probité ne donna pour vraies que les choses fondées sur l'expérience la plus incontestable. Son intelligence ne se servit que des seuls instrumens propres à mettre la science en œuvre. Il ne fut heureux Médecin, qu'en employant à propos des remèdes utiles. Il jouit pendant sa vie de la plus haute considération ; les Rois & les Peuples lui demandoient

des conseils. A force de suivre la nature, il en avoit, pour ainsi dire, pénétré les mystères & les profondeurs.

Hipocrate, dit Hoffman, est le premier Médecin qui ait employé des raisons tirées de la mécanique, & qui ait su déduire de la juste mesure, de la proportion, de la modération & de l'équilibre des mouvemens, la nature de la santé; & du dérangement de toutes ces choses, les causes des maladies. Je ne pense pas tout-à-fait comme Hoffman : en général ce n'est point la théorie d'Hipocrate qui lui fait le plus d'honneur ; elle est quelquefois très-obscur, & la Physique de son temps étoit peu satisfaisante. Ce qui rend Hipocrate plus particulièrement recommandable aux Médecins, c'est l'histoire fidèle des maladies, l'ordre & la justesse de ses pronostics, la richesse des faits, & la manière nerveuse dont il les expose. Il suffit de le lire pour s'en convaincre ; on voit à chaque page, qu'il n'y a point de malheurs ni de succès dont on ne puisse tirer avantage. Plusieurs Livres de ses Épi-

démies sont des chefs-d'œuvre. Quelle sagesse ne montre-t-il pas dans le traitement des maladies aiguës ? Il n'y prescrit que les remèdes les plus doux tirés des végétaux ; il n'y recommande que la diète la plus humectante , la plus capable d'éteindre l'acrimonie des humeurs , & la plus propre à en éteindre le feu.

Un grand homme suffit seul pour immortaliser sa patrie : celle d'Hipocrate crut ne pouvoir reconnoître les obligations qu'elle lui avoit , qu'en faisant son apothéose. Il n'y a rien d'aussi respectable que celui qui s'occupe uniquement de la conservation de ses semblables ; c'est, lorsqu'il est parvenu à la plus grande perfection de son art , le premier homme de l'état , après celui qui fait bien gouverner.

A la mort d'Hipocrate , on crut d'abord que la Médecine avoit perdu l'ame qui la faisoit mouvoir : mais comme dans la naissance des sociétés , ce sont les chefs qui forment les institutions , & les institutions qui forment ensuite les chefs ; de

même le divin Vieillard avoit laissé des Disciples qui furent à leur tour les soutiens de la Médecine dogmatique. La famille de ce nouvel Esculape devint dépositaire d'une doctrine qui fut scellée du suffrage de plusieurs siècles. C'est sa plus belle époque. *Thessalus* ne fit rien pour elle : *Dracon* n'est connu que par son fils, Médecin de *Roxane*. *Polybe* voulut marcher seul dans une nouvelle route & s'égara. *Prodicus* réduisit en art la gymnastique si utile à la santé, & si négligée de nos jours. Bientôt après les délires de *Platon* ébranlèrent les fondemens de la Médecine d'Hippocrate. Les fictions & les systèmes furent substitués à l'observation de la nature. *Aristote* ne donna que des mots pour des choses. *Dioclès Carysticus* son contemporain le combattit vigoureusement ; mais il ne nous reste de cet Auteur, que quelques fragmens échappés aux ravages du temps.

Après *Dioclès*, *Praxagoras*, *Chrysipe*, *Hérophile*, *Erasistrate*, *Asclépiade*, firent quelques pas de plus. La Médecine fut
divisée

divisée en trois parties ; l'une comprenoit le régime, l'autre les médicamens, & la troisième les secours de la main.

Hérophile enseigna la Médecine à Alexandrie, & sur-tout la partie anatomique, dans laquelle il se distingua. L'art de guérir lui a très-peu d'obligation.

Erasistrate eut le défaut dominant d'être grand amateur de systèmes, & fit beaucoup de *profélites*. La fausse doctrine surpasse toujours la bonne en progrès.

Asclépiade eut l'ostentation de se donner pour le réformateur & le critique de la Médecine d'*Hippocrate*, qu'il tourna en ridicule, en l'appelant par mépris *une méditation sur la mort*. Les principes d'*Epicure*, la philosophie des corpuscules lui parurent bien plus sublimes qu'une pratique simple tirée de l'observation. Il profita du moment où *Lucrèce* venoit de faire revivre *Epicure*, & il se flattoit d'acquérir beaucoup plus de gloire en mariant la Médecine avec le système philosophique qui étoit alors en grande réputation. Il n'adopta d'*Hippocrate* que ses idées sur

Partie I.

B

les crises, des maladies, & fit main-basse sur tout le reste. Mais en les adoptant, il prétendit que le devoir du Médecin ne l'obligeoit pas à étudier servilement la nature, à se conformer à la lenteur de sa marche dans la guérison des maux : il disoit au contraire, & c'est sans doute d'après lui qu'on le répète depuis peu, qu'il falloit, par le moyen de l'art, accélérer toutes les crises ; comme si l'effet répondoit toujours à l'attente. La doctrine des pores & des corpuscules étoit l'explication de tous les phénomènes. Les ruses qu'il employa pour tromper le peuple, lui réussirent si bien, que chacun voulut avoir de ses recettes de *longue vie* : c'est ainsi qu'il les appeloit. Répétons les paroles de *Pline* sur *Asclépiade*. *Durabat tamen antiquitas firma, donec Aselepiades aetate magni Pompeii, Orandi Magister, huic se repente convertit, totamque Medicinam ad causam revocando conjecturam fecit..... Universum prope humanum genus Arcumegie in se, non alio modo, quam seculo emissus advenisset.*

Combien d'Asclépiades la Médecine moderne ne compte-t-elle pas ? Chaque Secte de Philosophie lui en a fourni, & à leur défaut, ils sont sortis des laboratoires, comme nous le verrons dans la suite. Pourquoi faut-il qu'un art salutaire, sans avoir passé trop tôt de la pauvreté aux richesses, ait eu le sort de tous les Empires, en passant rapidement des richesses à la corruption ?

Les Médecins qui suivirent ne se distinguèrent que par leur babil. Le Docteur Swift dit plaisamment, que *les tonneaux vides sont ceux qui résonnent le plus*. Uniquement occupés à usurper une réputation pour acquérir des richesses, ces Médecins suggéroient tout bas à la renommée ce qu'ils vouloient qu'elle répâtât tout haut. L'anatomie étoit regardée par les ignorans de ce temps, comme quelque chose d'étranger à la Médecine.

Philotinus, Disciple d'Erasistrate, osa soutenir que le cerveau étoit inutile à l'homme. *Cléophantes* ne dut sa réputation qu'à l'usage du vin qu'il permettoit

à ses malades. Il fut le Médecin & le Dieu des Ivrognes. Ses Disciples se signalèrent dans la route bacchique qu'il leur avoit tracée.

Sérapion, qui vivoit sous Ptolomée, en rougissant de ces excès, donna dans un autre. Voilà l'homme ! Il fut le chef de la Secte empirique, & prononça que l'expérience étoit l'unique fondement de l'art ; que la connoissance des choses éprouvées étoit la seule nécessaire au Médecin. La prétention de *Sérapion* trouva des opposans, & la querelle qui en fut la suite, donna naissance à la Secte dogmatique. Les Médecins de ce parti prétendirent qu'il falloit ajouter à l'expérience la connoissance du corps humain & des choses naturelles. Ils raisonnoient bien, & faisoient mal en perdant le temps à la recherche des causes, & à l'explication de leurs phénomènes. Le fruit de ces disputes fut que la Médecine devint plus fastueuse que riche, plus vaine qu'utile. Chaque Secte savoit tout, hors l'art de guérir.

Héraclide, qui jouit d'une grande répu-

ration, fut le disciple d'*Hérophile*. Long-temps indécis sur le parti qu'il devoit embrasser, il préféra celui de l'Empyrisme, dont il fut surnommé *le Prince*. On devoit d'autant moins s'y attendre, qu'il avoit d'abord commencé par suivre les traces d'*Hippocrate*, de *Dioclès* & de *Praxagoras*. Il avoit coutume de dire que *la Médecine n'étoit pas la fille du raisonnement, puisque le raisonnement n'étoit venu qu'après elle*. Tel fut en somme l'état de la Médecine Grecque : je passe à celle des Romains.

Quand Rome fut devenue la métropole de l'univers, la Médecine s'y introduisit avec les arts & les sciences de la Grèce, sous le consulat de *Lucius Æmilius* & de *Marcus Livius*.

Le Grec *Archagatus* fut le premier qui l'y exerça. Ce Médecin fut comblé d'honneurs & de bienfaits, mais il fut ingrat & puni. Les Romains, qui n'avoient point de loi contre le parricide, en avoient heureusement une très-sévère contre l'ingratitude. *Caton* vengea la République peu de temps après ; il inspira tant de

haine contre le crime d'*Archagatus*, que les Romains rejetèrent le temple d'Esculape hors de leur ville. Ils se passèrent de Médecins pendant un siècle, comme ils s'en étoient passés depuis la fondation de Rome, jusqu'au Grec dont je viens de parler.

Thémison, sous le règne d'Auguste, fut le premier qui défilla les yeux du public sur les fraudes de ses prédécesseurs, & principalement sur le compte d'*Asclépiade* qui avoit exercé la Médecine à Rome sous le grand Pompée. Auteur de la Secte des *Méthodiques*, il ternit les qualités qu'il pouvoit avoir, en donnant pour principes, que les signes généraux des maladies suffisoient, sans avoir égard à leurs causes, & sans avoir besoin d'observer la variété des circonstances.

Vers les commencemens du premier siècle, *Celse* parut : sans secte, sans préjugés, sans faste & sans envie, il blâma en sage tous ces excès ; il fit honneur à l'art par son éloquence naturelle. L'ordre, la clarté, la vérité embellie, caractérisent ses ouvrages ; il fut grand Anatomiste, bon Méde-

cin & Chirurgien adroit. C'est dommage qu'il n'ait pratiqué que comme *Caton*, dans sa maison & pour ses esclaves.

Après *Celse*, *Aretée* de Cappadoce fit de l'art un corps mieux organisé & plus méthodique encore. Émule d'Hippocrate, né comme lui pour l'observation, il nous a laissé des ouvrages qui renferment de très-belles descriptions des maladies, & une manière de les traiter plus judicieuse que celle dont on avoit fait usage avant lui. Ses écrits sont une source où l'on peut puiser utilement. Je ne lui reproche que d'avoir mêlé ses descriptions dans le système des Médecins *Pneumatiques*, qui ne reconnoissent d'autres causes des maladies, que les vents, ou l'air.

Antonius Musa, quoiqu'esclave d'origine, s'acquît de la célébrité par l'usage des bains froids, & mérita l'amour des Romains par la guérison d'Auguste; comme *M. Chicoyneau* mérita celui de tous les François, par la guérison du Monarque Bien-aimé. La conservation d'un Héros cher à la Patrie, répare la perte d'une

multitude. La guérison d'*Auguste*, celle de *César* firent oublier la mort de *Marcellus*, dont Muza fut la cause. *César* le combla de présens, le décora de l'anneau d'or, & lui fit ériger une statue. Rome fit bâtir des écoles aussi inutiles à l'art de guérir, qu'avantageuses à ceux qui l'exerçoient. Ils ne furent que partager la fortune des Grands qui étoient leurs dupes & leurs victimes. La pompe des médicamens s'accrut sur les débris de la science ; la folie des Romains fut portée si loin, que sous le règne de *Claude*, les vains remèdes de *Pamphile* se vendoient jusqu'à 200 sesterces : & pour mieux leur en imposer, on fit de la thériaque une affaire d'État, en ne la préparant que dans le Palais des Césars. Ainsi de tout tems l'humanité a été la proie des Charlatans & des faux Prophètes ! Cette préparation mérita à *Andromaque* le titre de Médecin des Rois, qu'il n'auroit jamais pu obtenir par sa science. Sous Néron, il ne fut qu'adulateur ; ses bassesses le rendirent le digne esclave d'un tel maître.

Galien vint à Rome à l'âge de trente ans, sous le règne du bon Marc-Aurèle : il eut le talent de plaire aux Chevaliers , mais principalement au Préteur *Sergius Paulus* , au Consul *Bæthus* & même à *Sévère*. Il avoit trop de supériorité sur ses Collègues , pour n'être pas en butte aux traits de l'envie & de la calomnie. Exilé de Rome, il fallut cinq ans pour que la faveur de *Marc-Aurèle* & de *Lucius Verus* pussent l'y ramener en triomphe. La Nature avoit tout fait pour lui ; la vie de l'homme suffit à peine pour acquérir une partie des connoissances qu'il réunissoit. Mais s'il savoit tout , il savoit trop ! s'il connut parfaitement le régime du corps , il ignora celui de l'esprit , ses talens l'entraînèrent. Il eut comme *Descartes* la fureur de vouloir tout expliquer ; comme lui, d'un vol démesuré, il voulut atteindre les causes des causes intermédiaires. Voyant que l'art n'étoit pas lié par-tout , il prit sur lui d'en faire une espèce de chaîne, dont tous les anneaux fussent correspondans. C'étoit avoir les vues sublimes

de *Bacon* ; mais il falloit que le monde moral eût feize siècles de plus. Le projet de Galien étoit digne de l'émule d'Hippocrate, & de l'admirateur de sa sagesse ; il commença bien, & finit mal. A force de travaux, il parvint à régénérer la doctrine de son maître, que l'ignorance avoit méconnue, & que les factions avoient étouffée. Il donna les détails les plus justes, les principes les plus clairs & les plus lumineux sur les forces de la nature, sur les affinités, les coctions & les crises des maladies ; ses ouvrages renferment de très-bonnes observations pratiques ; c'est lui qui le premier a décrit & traité méthodiquement les fièvres intermittentes. En un mot Galien eût égalé Hippocrate, s'il avoit ignoré la philosophie d'Aristote. C'est elle qui lui inspira le goût des systèmes, il en créa un, & ce n'est pas à l'auguste Vérité qu'il sacrifia. *Multa lectio & eruditio, multa comestioni similes ; harum utraque officit, ubi digestio abest.* Au lieu de faire un choix judicieux de ce que chaque secte pouvoit avoir de bon, de rassembler ses

vailes connoissances sous un seul point de vue , d'enchaîner les faits , comme il l'avoit projeté , & d'en tirer des résultats utiles , après avoir envisagé les phénomènes sous toutes leurs faces , il sema des fables dans le champ de la vérité. Leur semence fit éclore cette hypothèse obscure & trop fameuse , qu'il regardoit comme la clef de toutes les observations physiques & médicales. Dès ce moment , la connoissance des tempéramens fut une fiction ; le pouls devint équivoque ; la force & les propriétés des médicamens ne présentèrent plus qu'une énigme , dont quatre qualités supposées radicales , ne furent pas le mot. Quand l'imagination devient un météore , elle entraîne & précipite comme lui ceux qui suivent sa fausse lueur. Le Médecin de *Philippe* avoit osé prendre le nom de *Jupiter Sauveur* : *Galien* eut la folie de se comparer à *Trajan* ; mais le bien qu'il a fait à la Médecine , ne l'emporte pas sur le mal qu'elle a droit de lui reprocher. C'est le sage emploi des talens qui les consacre. Encore une réflexion ,

& je laisse *Galien* tranquille. Son exemple est la leçon la plus utile que je puisse offrir aux jeunes Médecins, qui se sentent nés, comme lui, pour l'avancement de la Médecine en général, & pour la restauration de la pratique d'Hippocrate en particulier. Il prouve que dès qu'on entreprend d'approfondir les choses qui ne sont point à la portée de nos sens, & qui par-là nous sont totalement inutiles, le jugement se dégrade, & l'erreur amène le faux raisonnement. Qui médite hors du cercle de la nature, n'est donc pas un vrai philosophe : au lieu de nous donner l'histoire naturelle de l'homme, il ne nous en donne que le cahos ou la fable. Depuis cet exemple contagieux, il n'est presque point de Médecin qui ait cultivé l'art sans hypothèses ; si l'on diffère, c'est seulement en degrés : c'est ce flux & ce reflux d'opinions bifares qui font de la Médecine une mer agitée, sur laquelle nos jeunes Pilotes ne sachant plus la route qu'ils doivent suivre, ni de quelle manœuvre se servir, font aller les malades de périls en périls,

jusqu'à ce que les malheurs & l'expérience les aient éclairés. Il est bien fâcheux que le Genre Humain fasse les frais de ce long noviciat !

Depuis *Galien* jusqu'au cinquième siècle, l'histoire ne compte que quelques Médecins de réputation, qui n'ont presque rien ajouté à l'*Anatomie* & à la *Pratique* : la *Botanique*, la *Thérapeutique*, la *Pharmacie* & la *Chirurgie* firent quelques progrès. Le vulgaire des Médecins aime mieux croire l'art parfait, que de travailler à sa perfection. Il est bien plus commode de suivre une mauvaise route déjà tracée, que d'en chercher une meilleure.

Cælius Aurelianus fut un Médecin méthodique : exact dans la description des maladies, il en distingue les signes & les classes avec pénétration, & montre du jugement dans le plan de son ouvrage.

Aëtius fut plus Chirurgien que Médecin ; c'étoit un grand *Faiseur de Formules*. On l'eût beaucoup estimé en cette qualité, dans cette partie du Nord, où l'on mé-

faire le savoir du Médecin à la toise de ses Ordonnances.

Alexandre, Paulus, Trallianus, & après eux, Palladius, Theophilus, composèrent le troupeau fervile de Galien : ils changèrent les noms, & se servirent des choses qui appartenoiient à cet Auteur.

Dans le cinquième siècle, le sens commun s'éclipsa. Les hommes devenus presque semblables aux animaux, cessèrent de cultiver les sciences & les arts, & n'en devinrent pas meilleurs. Des Peuples féroces fondirent du Nord avec l'impétuosité d'un torrent ; ils ravagèrent les foibles restes des arts libéraux, & détruisirent presque tous les moyens de les acquérir de nouveau. La langue latine périt la première ; ce qui en resta fut corrompu par les Lombards.

Alexandrie assiégée & prise par les Arabes l'an 640 de l'Ère chrétienne, vit réduire en cendres la bibliothèque que Cléopâtre avoit formée à grands frais. Un petit nombre de manuscrits, & sur-tout ceux du Roi Attalus, qu'on arracha aux

flammes, furent d'abord traduits en syriaque, ensuite en arabe : ces ouvrages détériorés par une version infidelle, devinrent le fondement de la Médecine arabe ; un mauvais Commentateur est une nouvelle cause de barbarie. Le septième siècle vit naître *Mahomet* : ce fourbe établit une religion ennemie des beaux arts ; Il savoit malheureusement que le vrai moyen de subjuger les hommes, est celui de les avilir. Otez leur les connoissances & la liberté d'en faire usage, c'en est fait de l'honneur & de l'émulation. Aussi *Mahomet* forma-t-il des machines qu'il brisoit à sa fantaisie. J'ai grand regret que le nom de ce *Marchand d'esclaves* se trouve inscrit dans les annales de la Médecine dont il eut une connoissance superficielle, & sur laquelle il écrivit d'assez mauvais aphorismes.

Aly Abbas se vanta de faire rentrer dans le bon chemin Hippocrate égaré ; mais ce fut son ouvrage royal qui égara les autres.

À l'huitième siècle, l'Espagne, où les

arts s'étoient réfugiés, fut subjuguée par les Sarrafins d'Afrique. De nouveau exilés, les beaux arts devinrent ce qu'ils purent.

Au dixième siècle, qui le croiroit ? les sciences, les arts & les livres se retrouvèrent à Maroc. On y établit une école, où les étudiants étoient nourris gratuitement. Si de nos jours les jeunes gens à qui la nature a donné en talent, ce que la fortune leur a refusé en patrimoine, avoient la même facilité de s'instruire, je pense que ce qu'il en coûteroit à l'État, pour former des Sujets utiles, se réduiroit à rien, en comparaison des avantages que la Patrie en retireroit. Les jeunes Médecins ne seroient pas forcés à prendre l'effort avant le temps ; la faim ne les obligeroit pas à vivre d'*homicides*, s'ils avoient le loisir & la facilité de s'instruire à fond des principes de l'art de guérir. Il y a plus, si pendant deux mille ans quelques grands hommes l'ont enrichi de découvertes précieuses, celui qui pourroit extraire de leurs ouvrages ce qu'ils contiennent

contiennent de vrai & de bon, obtiendrait pendant le cours de sa vie, autant de connoissances, que s'il avoit vécu deux mille siècles, & pratiqué la Médecine pendant tout ce temps. C'est en nourrissant l'émulation, que l'on double les progrès du génie ; une protection généreuse fait sur lui, ce que fait le Soleil sur la nature. Mais il est aussi des Monarques dont l'œil attentif pénètre partout, pour vivifier tout, comme cet Astre.

Les trois Royaumes d'Angleterre qui ont bien senti l'importance de ces vérités, comptent mille sept cents quarante-six écoles, où il y a toujours plus de trente-six mille garçons & filles que l'on entretient & que l'on instruit *gratis*. Ces écoles sont des établissemens fondés en faveur des enfans dont les pères sont inconnus, & disgraciés de la fortune.

La Faculté de Paris commence aussi une fondation pour recevoir au nombre de ses membres les Médecins de mérite, qui n'en ont pas les moyens : cette faveur rendra cher à jamais le nom de

celui qui a consacré des fonds à cet usage (1).

L'école de Tolède fut encore plus célèbre que celle de Maroc, mais elle ne fut pas plus utile. Tous ceux qui vouloient se distinguer dans les sciences, y accouroient en foule. Les jeunes gens Italiens retournant dans leur Patrie, après avoir fait leurs études dans cette école, y répandirent la doctrine & les livres des Arabes, les seuls qu'on pût trouver alors.

Rhazes qui vécut dans ce siècle, en fut l'Écrivain le plus pur ; on le nomma le *Galien des Arabes*. C'est à lui qu'on est redevable de l'histoire de la petite vérole. Je conseille à ceux qui se sentent de l'appétit & du goût pour la Médecine, de n'embrasser cette science, qu'après avoir lu & médité deux chapitres de cet Auteur, dont l'un a pour titre : *Qualis Medicus eligi & probari debeat* ; l'autre traite de *Impostoribus*.

D'autres Médecins Arabes, tels qu'*A-*

(1) M. Dieft.

venzoar, *Avicennes*, *Averroës*, *Mezué*, &c. furent les enthousiastes de Galien, dont la théorie les avoit mis dans le goût de l'abstrait. *Avicennes*, plus adonné à ses plaisirs qu'à son art, ne fut qu'un Métaphysicien subtil ; les Canons Dogmatiques qu'il nous a laissés, ont été plus meurtriers que ceux d'airain. *Avenzoar* ajouta au délire d'*Avicennes* la folie de la superstition : il regardoit comme un crime l'extraction de la pierre. C'est le premier fou qui ait introduit la pierre *Bésoar* dans les médicamens, & qui ait prescrit trois grains d'orge dans la Jaunisse.

Averroës maria la Philosophie d'Aristote avec les Commentaires Arabes : c'étoit tripler le bandeau de l'ignorance. *Abbu-cassîs* ne l'arracha pas. C'est ainsi que la Médecine Romaine, pire que la Grèque dégénérée, eut des effets encore plus funestes. *

Les parties dans lesquelles les Arabes se distinguèrent, sont la Botanique, & principalement la Pharmacie qu'ils ont soumise à la Médecine. Ils sont aussi les pre-

miers qui aient introduit la Chymie en Europe, ou du moins qui l'aient considérablement augmentée.

L'école de Salerne fut établie dans le onzième siècle. La barbarie commençoit à se dissiper ; mais presque tous les esprits étoient encore aveuglés par le prestige du *Péripathétisme*, qui dura jusqu'au quinzième siècle, ou à peu près. On frémit, quand on voit combien il a fallu de tems & de veilles pour rectifier les erreurs de deux ou trois hommes de réputation, qui en ont égaré tant de milliers d'autres.

Pour enlever des mains de l'audace, de l'ignorance, de l'avarice & de la fourberie juive, un art enseveli ou dégradé, il fallut les travaux réunis d'*Emmanuel Chrysolora*, de *Théodore Gaza*, d'*Argyropulus*, de *Lascarius*, de *Chalcondyla* & de plusieurs autres. Les malheureux Grecs fuyant leur Patrie, apportèrent avec eux en Italie, leur langue, & comme autant de Dieux *Penates*, quelques bons manuscrits grecs, monumens de leurs Ancêtres, & la première source de notre érudition. En 1526.

Alde, riche Imprimeur, fit revivre pour jamais les manuscrits tirés de *Bizance*, qui furent traduits. *Théophraste*, *Aristote*, *Dioscoride*, *Galien*, *Hippocrate*, *Pauli*, &c. parurent sous une nouvelle forme. On cessa d'interpréter *Avicennes*. *Galien* sortit seul du vaste sein des *Arabes*, pour être bientôt mis en oubli. Ses écrits furent pendant 1300. ans la règle en Médecine, comme ceux d'*Aristote* le furent en Philosophie jusqu'au milieu du seizième siècle. Il est bien singulier que le Maître & le Disciple aient joui d'une même & aussi longue réputation, & que tous deux l'aient perdue presque en même temps. *Vésale* fut le premier adverfaire de *Galien* ; il l'attaqua par l'anatomie. *Argentarius* en Italie, *Gomez Péréira* en Espagne, & *Fernel* en France, corrigèrent les fautes de sa théorie & de sa pratique.

Les soins & les travaux de *Villeneuve-Lulle*, de *Valentin* & de quelques autres, procurèrent des connoissances de plus à la Médecine. La Chymie & l'Imprimerie y contribuèrent chacune de leur côté.

Mercurialis, Guinterus, Fuschius, Linacre, parfait modèle des Médecins, enseignèrent avec succès une plus saine, une meilleure doctrine.

En 1559. la Médecine retrouva presque un *Celse* dans *Lommius*. Plein d'énergie, cet Auteur suivit la route frayée par les Anciens. Personne n'a fait en aussi peu de mots l'histoire fidelle d'une aussi prodigieuse quantité de maladies connues.

L'avarice des hommes en alla chercher d'autres aux extrémités de la terre. Elle trouva la mort dans la source même de la vie. Le virus transmis, détruisit les organes, comme un feu dévorant. *Berengarius* s'appliqua à en rechercher la cause, afin d'en détruire les ravages. Il disséqua plus de cent cadavres, on prétend même qu'il n'épargna pas les vivans; ce fait me paroît trop atroce, pour y ajouter foi.

Hippocrate parut en France au seizième siècle avec son ancienne splendeur. *Briccau, Sylvius, Hollier, Bailhou, Duvet, Pierre, Jacotius, Heurnius, Faßus &c*

plusieurs autres grands hommes portèrent les derniers coups aux Arabes, en faisant tous leurs efforts pour ressusciter la Médecine dogmatique. Ils y réussirent en partie ; leur zèle, leur candeur & leurs veilles obtinrent le prix qu'ils méritoient, l'immortalité du Fondateur de l'art, réjaillie sur eux.

Mais tandis que ces Médecins concouroient unanimement à la plus grande utilité, la sagesse de leur conduite ne trouva pas des imitateurs par-tout ; elle ne fit que leur susciter des rivaux : l'infériorité en produit toujours. La Suisse & l'Allemagne donnèrent naissance à deux hommes singuliers, qui furent les antagonistes des Disciples d'*Hippocrate*, parce qu'ils avoient un autre amour, un intérêt bien différent. Alors, comme disoit autrefois *Saluste*, on vit naître une génération de gens qui, n'ayant point de patrimoine, ne pouvoient souffrir que d'autres en eussent. Je viens aux faits.

Tandis que les François, *Hippocrate* en main, renversoient les *Galénistes* & les

Arabes ; Paracelse, le père de la Chymie, après *Roger Bacon*, leur faisoit encore moins de quartier à Bâle, où il étoit premier Professeur de Physique. Il vouloit créer une nouvelle secte : pour y réussir, il mit en question la théorie & la pratique des anciens Médecins. A la Philosophie d'*Aristote*, aux quatre qualités radicales de *Galien*, il substitua le sel, le soufre, le mercure, la puissance & l'influence des astres. Vaincre ou mourir par la Chymie, fut sa devise & celle de ses partisans. Il arriva que l'*opium*, le *mercure*, le *turbith minéral*, produisirent quelques cures entre les mains hardies de *Paracelse*, comme les remèdes les plus suspects en produisent de nos jours, entre celles de ces Téméraires qui hasardent le tout pour le tout, parce qu'ils n'ont rien à perdre, & qu'ils en sont quittes pour prendre la fuite, quand la farce est jouée.

Il est triste de faire des réflexions à chaque pas, j'en demande pardon aux lecteurs; mais mon devoir m'oblige de dévoiler les maux que l'on fait à l'humanité, & de tout

oser pour l'en garantir. Je demanderai donc aux hommes jusqu'à quand ils traiteront si légèrement de leur propre sang. Comment ne rougissent-ils pas de confier leur fanté, leur vie à des gens à qui ils se gatderoient bien de confier seulement la somme la plus modique (1) ? Si notre conservation est le premier vœu de la nature , le premier instinct qu'elle nous a donné, j'avoue franchement que je ne conçois rien dans ce contraste. Au reste , comment pourrois-je concilier l'amour pour la vie , l'aver-

(1) Qu'un homme ait un procès pour quelques arpens de terre qu'on lui dispute , il part pour la Capitale, cherche le meilleur Avocat pour lui confier sa cause, & ne néglige ni fatigues, ni veilles, ni rien de tout ce qui peut la lui faire gagner : que ce même homme tombe malade, il se garde bien d'user des mêmes précautions ; il s'adresse indistinctement au premier venu, & prend des remèdes au hasard. Est-ce qu'il s'estimerait moins que la terre qu'on vouloit lui enlever ? Je sais bien que la crédulité du peuple est toujours le fonds du revenu de quiconque sait le tromper. Mais par quelle fatalité les faux Prophètes s'attirent-ils le respect & l'argent de ceux mêmes qui sont éclairés ?

sion de la douleur, & l'effroi de la mort, avec la folie humaine, qui assigne des prix à ceux qui trouvent le moyen fatal de détruire un plus grand nombre d'hommes à coups de canon, dans le plus petit espace de temps possible ?

Vanhelmont succéda à *Paracelse* : avec avec autant d'amour propre & plus de savoir, il fut l'homme aux paradoxes. Hardi, subtil, contentieux, il débitait insolemment que personne, hors lui, ne savoit rien en Médecine. *Tous les Anciens*, disoit-il, *étoient Païens*, comment seroit-il possible qu'ils fussent quelque chose de l'art de guérir ? Voilà un raisonnement bien concluant.

Vanhelmont fit voir le néant des écoles, il les méprisa, & battit les *Scholastiques* à platte couture. Le cerveau brûlé de cet *Hémophobite*, proscrivit la saignée dans tous les cas ; il se faisoit gloire de la rejeter dans la pleurésie. *Ego sanè nemi-ni pleuritico sanguinem mitto*. Il substitua aux remèdes simples des préparations altérées

ou aiguisées par le feu. C'est avec raison qu'il intitula un de ses ouvrages *Doctrina inaudita Februm*. Sans doute qu'à force de manier des vaisseaux chymiques, il s'étoit accoutumé à considérer le corps humain comme un *alambic*, la tête comme un *chapiteau*, & l'estomac comme un *creuset*. Son obscurité parut une sagesse mystérieuse ; on la soupçonna de cacher de sublimes & importantes vérités. Plus d'un Écrivain vuide de sens, est redevable de sa fortune & de sa réputation à un pareil artifice.

Il faut pourtant convenir que dans les intervalles des accès frénétiques de *Vanhelmont*, il ne put se dispenser de rendre justice à *Hippocrate*, en empruntant de lui, ce que l'on trouve de raisonnable dans ses ouvrages. *Barker* dit très-bien que le système de ce Disciple de *Paracelse* ressemble à un morceau d'architecture grecque, chargé d'ornemens gothiques, de façon à ne pouvoir presque reconnoître le dessein original. Nous en excepterons cependant ce que *Vanhelmont* a écrit sur

la pierre ; ce morceau me paroît un chef-d'œuvre.

Les Élèves de *Vanhelmont* engagèrent un nouveau combat avec ceux qui tenoient le parti d'Hippocrate : dans une dispute scientifique , la victoire est presque toujours une affaire de poulmons. Sûre d'elle-même, la vérité se respecte & se tait. Ainsi la Médecine méthodique & rationnelle se vit peu de temps après sa résurrection, attachée au char triomphant des Chymistes, par *Larchée* & le *Duumvirat* de *Vanhelmont*. (1) Son esclavage dura jusqu'à *Sylvius de le Boë*, qui soumit enfin la Chymie à sa maîtresse légitime dans l'école de *Leyde*. La fausse théorie de cet art fut forcée de céder la place à celle de *Sylvius* & de *Willis*. La doctrine des *Carthésiens* fit oublier celle d'*Aristote*, & celle-là perdit son crédit en Médecine, sous *Syden-*

(1) Voyez les idées extravagantes de cet Auteur sur les principes du mouvement du cœur, &c. Il semble qu'on ait envie de les faire revivre, mais je doute qu'elles fassent fortune.

ham, dont la doctrine chancelante d'abord, l'emporta heureusement sur ses rivales.

L'Anatomie se perfectionna de plus en plus par les travaux de *Vésale*, de *Colombe*, d'*Eustachi* : le second de ces Anatomistes, *Aquapendente*, *Cesalpin*, *Servet* connurent la circulation du sang. Mais il est des tems où le Sage doit attendre le moment favorable d'annoncer de grandes vérités. *Harvée* trouva ce moment, & jouit tout seul d'un honneur qu'il auroit dû partager. La circulation fut annoncée & démontrée. Dans chaque siècle on remarque toujours que quelques grands hommes ont tourné autour d'une découverte, avant que le nuage qui l'enveloppoit se dissipât. La lumière augmenta par celle que *Pecquet* répandit sur le canal *thorachique*, ainsi que par la Statique dont nous a enrichi la patience de l'inimitable *Sanctorius*.

Le Scalpel qui fraya la route des replis secrets du corps humain, trancha presque d'un seul coup toutes les hypothèses er-

ronces : le grand *Harvée* éleva sur leurs débris une doctrine qui, quoique nouvelle, confirma, parce qu'elle étoit vraie, la sagesse de la plus ancienne & de la meilleure. Les secours mutuels qu'elles se prêtent, forment une base de connoissances à laquelle le tems peut ajouter encore, mais qu'il n'ébranlera pas.

Je m'arrête à cette glorieuse époque. Celles qui l'ont suivie sont connues. On sait que la découverte de la circulation du sang a produit une meilleure manière de raisonner. C'est de cette source que *Boërhave* a tiré ce système admirable, qui ne laisse rien à désirer sur la théorie nécessaire aux Médecins. C'est dans ses aphorismes qu'Hippocrate ne désavoueroit pas, que le génie & l'érudition du moderne Législateur se manifestent en entier. La grandeur de *Boërhave* n'y a pas un air d'emprunt, on voit que c'est une production du *sol* ; la nature y est peinte d'après elle-même, chaque phénomène est un tableau ; l'art y paroît noble, indépendant, & aussi respectable qu'il l'est

en effet. La justesse de raisonnement y discute les découvertes & les expériences particulières ; l'exactitude scrupuleuse les compare entr'elles, & nous montre clairement en quoi elles conviennent, ou elles diffèrent ; l'esprit d'analyse en déduit les propriétés ; la candeur y marque les choses utiles, & les conséquences se tirent si naturellement des principes, qu'à moins d'être fou ou sceptique, on est forcé de convenir que la voie du raisonnement dans Boërhave, est aussi sûre que celle de l'expérience la plus invincible. J'aimerois autant avoir brûlé le Temple d'Éphèse, que d'avoir calomnié ce grand homme, le plus sublime des Médecins mechaniciens dans sa théorie, & le plus ressemblant aux Grecs dans sa pratique. Il a donc éclairci & non pas abandonné la doctrine d'*Hippocrate*.

Il est vrai que les explications que Boërhave nous donne, ressemblent assez aux réflexions de *Montesquieu* ; elles sont sages, fines, laconiques, amenées par les faits, ou renfermées dans les faits mêmes,

par la manière dont il les présente. Mais est-ce une raison pour insulter à la mémoire d'un grand homme ? Pourquoi ne feroit-il pas permis à un Médecin d'écrire en Philosophe ? Après tout, il suffit de méditer un peu Boërhave pour le comprendre. La Médecine n'adopte point les paresseux & les lâches ; ils s'en faut bien qu'elle ne soit du nombre de ces arts vulgaires qui vont par l'espèce d'allure donnée dans les commencemens. Continuellement en butte aux maladies, à leurs complications, à leurs périls, le Médecin est l'Hercule de la Fable, il doit, comme lui, payer de sa personne à chaque instant. Aussi pour l'homme de bien, la Médecine est la plus cruelle des professions ; le Médecin qui en remplit tous les devoirs est le plus à plaindre des hommes, celui qui les néglige en est le plus malheureux ; d'où je conclus que ceux qui sont forcés de s'avouer leur incapacité, feront très-bien d'abandonner une science qu'ils cultivent sans avantage pour elle, & sans gloire pour eux.

Mais, dira-t-on, si vous connoissez aujourd'hui

jourd'hui le mécanisme du corps , la nature de la santé, les causes des maladies, les signes qui les caractérisent, l'effet des remèdes, & la méthode de s'en servir relativement au climat, à l'âge, au sexe, aux tempéramens divers, que manque-t-il donc à la Médecine moderne? C'est ce qu'il est bien intéressant de connoître; il ne nous manque que de savoir réduire en acte au lit du malade, les principes de théorie que l'évidence nous a forcé d'admettre, & que de satisfaire aux indications de chaque circonstance. Mais comme le nœud de cette question est le principal but de cet ouvrage, & qu'il exige des détails particuliers, je me réserve d'y revenir dans la suite, pour passer à présent à quelques considérations sur le sujet que je viens de traiter.

Si l'art de guérir, d'abord aveugle & grossier, fit des progrès si rapides par les travaux d'*Hippocrate*, il s'ensuit, 1°. que nous ne devons jamais perdre de vue la route qu'*Hippocrate* a tracée à la postérité; c'est le seul moyen d'élever l'art jus-

qu'au degré de perfection dont il a besoin. Pourquoi les observations de ce Médecin ont-elles servi, servent-elles encore aujourd'hui & serviront-elles toujours de modèle aux Sages ? Comment se peut-il faire que l'autorité de cette vieille doctrine soit si respectable, & que les découvertes modernes y aient si peu ajouté ? *Hippocrate* eut en partage cet esprit d'attention qui est de tous les esprits le plus droit, le meilleur & par conséquent le plus nécessaire ; il ne franchit jamais les loix de la nature, il s'y conforma toujours, persuadé qu'elles seules peuvent former des règles certaines pour l'application des secours. Ses ouvrages sont un tableau fidèle de ce qu'il a vu lui-même & bien observé ; ce ne sont que des faits, des expériences sûres qu'il nous donne, qu'il rassemble en axiomes, sans s'embarasser de leur cause, ni de ce qui s'ensuit. Comme la nature ne peut changer, malgré les variétés & les modifications que les climats & la manière de vivre des différens Peuples semblent devoir y ap-

porter, la Médecine *Hippocratique* sera toujours vraie, & par-tout à peu près la même. Voilà pourquoi les mêmes choses sont aussi positives dans les écrits d'*Hippocrate*, que dans ceux de *Galien*, lorsqu'il étoit sage, dans ceux de *Sydenham* & de *Boërhave*. Les Praticiens les mieux instruits, qui ont écrit le plus utilement sur les maladies, ont tiré des conséquences qui font honneur aux ouvrages qui appartiennent en propre au Père de la Médecine. Peut-on faire un éloge plus complet de ce qui a été découvert dans un siècle où la circulation du sang n'étoit pas connue, où la Physique étoit obscure, la Pharmacie pauvre, & la Chymie entièrement ignorée?

On ne peut aussi donner une preuve plus certaine de la vérité de nos connoissances, qu'en démontrant qu'elles portent sur une continuité invariable d'expérience qui ne peut tromper. Il faut bien que la vérité soit une maîtresse plus impérieuse que la raison, & qu'elle la force de croire. Le temps qui détruit tout, respectera toujours les monumens qu'elle élève; l'im-

mortalité est son partage. Aussi la doctrine d'*Hippocrate*, quoique négligée, méprisée & obscurcie, n'a pas eu le sort de celle de tant d'hommes célèbres, dont il ne nous reste que des fragmens confondus par le laps des siècles. La statue de ce grand homme est restée debout au milieu de ces ruines.

2.^o Le ralentissement des progrès de la Médecine depuis *Hippocrate* jusqu'à nous, prouve qu'à mesure que les Médecins ont transgressé les premières règles de l'art, ils se sont éloignés du véritable but. La Médecine a essuyé les révolutions que tous les États de la terre ont subies. Les innovations, les hypothèses lui ont porté des coups mortels : opprimée par les partis dominans, elle a été pendant plus de seize siècles infectée d'erreurs, de préjugés, qui n'ont été détruits que par d'autres aussi dangereux. Que cette leçon terrible nous suffise ! Épargnons-lui désormais ces temps de discorde, d'orage & d'anarchie : loin de la troubler par des dissensions intestines, consacrons un temps précieux à

des objets plus intéressans, plus dignes de nous, plus avantageux aux hommes : la Médecine est un art de paix ; sa carrière ne peut ressembler au champ de Mars. Rien n'est plus opposé à ses progrès que ces jalousies, ces haines qui la divisent, & qui font quelquefois, je frémis de le dire, abandonner ou sacrifier un malade au lâche & meurtrier dépit de le voir guérir par un autre.

Les mêmes règles de concorde qui ne font qu'un tout de la Société, les mêmes besoins qui unissent les hommes entr'eux, doivent engager tous les Médecins à se rapprocher, à s'aimer, à se seconder mutuellement. Les Ministres de la nature pourroient-ils se révolter contre elle ? Non, sans doute : l'amour de l'humanité est un feu divin qui épure toutes les passions, qui les fond ensemble, pour n'en faire qu'un tout salutaire. Sans secte, sans préjugé, sans envie, n'ayons désormais qu'un même esprit, ne formons qu'un même corps, puisque nous n'avons tous qu'un même devoir à remplir.

D 3



PREMIERE PARTIE.

*De la Nature , & des moyens qu'elle
emploie pour la conservation
des Individus.*

LE pouvoir de la Nature n'est connu que de ceux qui l'ont étudiée long temps : le but que je me propose est de le dévoiler aux jeunes Médecins. En leur faisant voir tout ce qu'elle fait pour nous , je réussirai peut-être à leur inspirer l'amour qu'elle mérite , & la confiance que les vieux Praticiens ont en elle.

La Nature dont je vais parler ne ressemble point à son auteur , & ne peut avoir un pouvoir suprême : elle est mon guide , sans être mon idole. En l'offrant sous ce point de vue , on ne soupçonnera pas que mon respect pour elle aille jusqu'au fanatisme.

Il est certain que la nature a des fonc-

tions qui lui sont propres dans la guérison des maladies ; il ne l'est pas moins que ses ressources, quelque étendues qu'elles soient, ont des bornes. Celui qui connoît bien les premières, a touché plus d'une fois au terme des secondes, & cette connoissance l'a rendu trop circonspect pour se reposer entièrement sur elle du soin de la guérison ; il est trop sage pour hasarder à la fois la vie du malade , & l'honneur de l'art.

Qu'est-ce que la nature ? On a dit qu'elle étoit le résultat général actuel, ou les résultats généraux successifs de la combinaison des élémens dans l'individu. Selon moi c'est le principe actif, la cause efficiente du mouvement dans les corps organisés. Cet agent secondaire , uniforme & simple dans les routes que le Créateur lui a tracées, enfante une variété prodigieuse d'effets, qui ne diffèrent entr'eux que parce qu'ils sont unis par des liens presque imperceptibles.

C'est par des moyens infiniment supérieurs à ceux de l'art le plus sublime que

cet agent prépare les parties spécifiques de l'animal & du végétal. Le caractère de simplicité & d'immutabilité de ces parties, nous les fait remarquer dans les humeurs particulières de l'un & de l'autre, & nous suffit pour expliquer comment, par l'odorat, nous pouvons distinguer un Kalmouk & un Nègre d'un Européen, à certaine distance, ou comment (ce qui revient au même) chaque chien reconnoît son maître au milieu de plusieurs milliers d'hommes.

Si cette idée de la nature, la seule qu'un Médecin raisonnable puisse s'en former, n'étoit pas juste & précise, j'avouerois franchement que la Nature m'est inconnue. (1) Au surplus, l'existence ne peut se constater que par des moyens qui ne se suggèrent pas; il faut donc voir la Nature à l'ouvrage.

(1) *Natura est principium eorum conatum qui in sanitatis tutelam & aegritudinis medelam, re-nuente etiam voluntate, in morbis ut & in pathematis instituuntur.*

Les motifs qui la déterminent à agir uniformément dans l'homme & dans l'animal, sont les besoins, le bien ou le mal physique que la sensation ou l'imagination leur fait éprouver. Ses vues, ses efforts, son seul but, sont le bien-être & la conservation des individus. Toujours occupée de cet objet, la Nature peut-être comparée à la sentinelle qui veille à l'extérieur & à l'intérieur d'une place ; elle s'oppose comme elle à tout ce qui voudroit s'en emparer.

Les animaux qui n'obéissent qu'à sa loi, méritent de sa part un soin plus particulier que l'homme indocile. *Galien* disséquoit une chèvre vivante, & le chevreau qu'elle portoit ne fut pas plutôt débarassé de ses enveloppes, qu'il se posa sur ses pieds, & qu'il rejetta une partie du *mucus* amassé dans ses narines. Comme cette évacuation naturelle n'étoit pas suffisante, il se frotta les côtes avec le pied de derrière, & ce frottement le fit éternuer : l'éternuement fut un surcroît de force qui chassa le *mucus* restant. Les Disciples de

Galien qui observoient attentivement le pouvoir & les effets de l'instinct dans ce mouvement automatique, s'écrièrent avec transport : *Voilà un petit animal qui a trouvé le moyen de se débarrasser d'une humeur nuisible, sans le secours d'un Docteur ; & la mécanique dont il s'est servi , est la seule efficace pour en venir à bout.*

Il est certain que l'enfant nouveau né n'a pas la même adresse pour se délivrer ; il a souvent besoin des secours de l'art. La raison de ceux qui l'entourent supplée à ses besoins, quand la Nature seule n'y suffit pas.

Rien de si commun que de voir un chien vorace avaler un os qui s'arrête au passage : l'animal n'attend point des secours étrangers pour remédier à cet accident ; il seroit suffoqué, avant qu'une grue officieuse vint l'en débarrasser. Il incline d'abord la tête vers la terre pour faire tomber l'os par son propre poids. Quand il connoîtroit les loix de la gravité, en feroit-il davantage ! mais ce moyen ne lui réussit pas : il en essaie un autre : il porte la tête en arrière ,

& la secoue avec violence, afin de faire descendre l'os dans l'estomac. Si l'obstacle surmonte ses efforts, le chien ne se décourage point, il les porte même jusqu'à l'extrême; il introduit sa patte dans sa gueule; ses ongles, par leur irritation, excitent la toux & des nausées; l'animal se déchire la gorge, & ne cessera de se tourmenter que quand l'os sera sorti, ou que lorsque l'inflammation qui suit ces moyens terribles, aura mis fin à ses douleurs.

Est-ce une sympathie aveugle, une détermination fortuite des nerfs qui excite ses mouvemens? Comment se le persuader quand on voit un animal agir géométriquement, si je puis m'exprimer ainsi, & recourir à des moyens déterminés pour arriver à une fin salutaire?

Le coq trop long-temps enfermé, devient malade; il gratte la chaux des murailles, l'avale & se guérit par cet absorbant qui corrige les humeurs acides du canal intestinal. Stal eût peut-être prescrit le même remède dans ce cas.

Les Observations d'histoire naturelle

nous fournissent des preuves encore plus fortes du pouvoir de cet instinct : quand le cheval marin est surchargé de sang, il se frotte contre des roseaux, dont les pointes font l'office d'une lancette. Si ce n'est pas une hémorragie naturelle qui a fait inventer l'usage de la saignée à *Podalyre*, je croirois volontiers que le cheval marin lui en donna l'idée.

On dit que dans l'Asie un petit animal nommé *Querpele*, (c'est une espèce d'écureuil) a une antiphatie singulière contre le serpent : on ajoute qu'il se bat avec lui dès qu'il le rencontre, & que quand il en est blessé, il court vers une espèce de *Valériane*, que les Asiatiques appellent *Mungos*, qu'il se roule sur elle, en mange, reprend vigueur & revient au combat. Cette plante me rappelle le *Moly* d'Ulysse, & le *Nepenthé* des Anciens. Si le fait est vrai, nous lui devons la connoissance de la vertu thériacale restaurante que nous donnons à la *Valériane*. C'est par une observation semblable que *Melampus* découvrit la qualité drastique de l'hellebore

noir, en remarquant qu'il purgeoit les moutons qui en avoient mangé.

Si l'on ne peut pas nier le pouvoir de la Nature dans les animaux, pourroit-on le méconnoître dans l'homme? Nullement; la Nature y suit, comme dans l'animal, toutes les loix d'une sage modératrice.

C'est sur-tout à cet âge, où les organes dociles à la Nature ont peu de convenance avec ce qui les affecte, que le pouvoir de l'instinct se manifeste en nous : si une nourrice peu attentive garotte étroitement son nourrisson, la Nature qui abhorre les entraves lui fait pousser des cris qui ne finiront que quand on aura rendu la liberté au prisonnier; que ce même enfant mesure ses forces & essaie de se soutenir sur ses pieds, la Nature *équilibre* tous ses mouvemens, & s'il chancèle,

L'enfant prêt à tomber, étend ses foibles bras;
Ce geste involontaire a suivi son faux pas.

Racine.

Est-ce la crainte d'un danger qu'il ne connoît point, qui lui fait porter ses mains en avant pour garantir sa tête? Se-

roit-ce le destin aveugle de *Spinosa* qui abaisse les paupières , pour empêcher qu'un corps étranger ne pénétre dans l'œil , & n'offense la délicatesse de cet organe ? Non sans doute. La même puissance qui élève nos paupières , est aussi celle qui les ferme dans le besoin ; & si malgré ces barrières naturelles , un peu de poussière s'introduit dans l'œil , l'instinct nous commande de le frotter pour en exprimer des larmes , qui en l'humectant , servent d'enveloppes au corps irritant , où l'entraînent avec elles.

La même puissance motrice qui veille à la conservation des organes externes , qui nous fait retirer avec précipitation une partie qui se brûle , soit que la volonté le veuille , ou non , est également prête à combattre les résistances internes , & son action augmente toujours en raison des obstacles.

C'est aussi dans les maladies aiguës , dans les fièvres putrides , malignes , pestilentielles , varioléuses , &c. que toute l'énergie de la Nature se déploie : aux grands maux :

elle apporte de grands remèdes. Pour en donner un exemple : si l'air conservateur de la santé en devient le destructeur , si ce fluide empreint d'une mauvaise qualité s'introduit dans le corps par la route ordinaire des alimens , l'estomac sera le premier organe sur lequel les parties de ce fluide dégénéré exerceront d'abord leur action. La défense est aussi prompte que l'attaque ; on diroit que la Nature donne le signal , pour former une conspiration générale contre l'hétérogène nuisible ; il n'y a presque pas un nerf , une fibre , une partie qui , relativement à leur composition , & d'une manière qui leur est propre , ne tendent à chasser hors du corps le poison meurtrier qui est la cause du trouble. Les éternuemens , les baillemens , les soupirs , les nausées , les soulèvemens d'estomac , le vomissement ou les évacuations sont autant de ressources & de moyens que la nature emploie pour débarrasser l'organe.

Ce qu'il y a de plus étonnant & de plus admirable dans cette révolution uni-

verselle, c'est que de tant d'efforts opposés en apparence, il n'en résulte qu'un seul effet déterminé ; le viscère en souffrance devient le centre commun de l'action générale, & le mouvement qui est le résultat ou la somme de tous les efforts réunis, est précisément ce qui convient pour produire le calme. C'est ainsi que le spasme & la convulsion évidente, qui ne diffèrent entr'eux que par le degré & par la nature de la partie affectée, sont autant d'efforts naturels qui ne concourent à l'augmentation des fonctions animales, que pour rendre libre un organe quelconque. Cette irrégularité a toujours l'ordre pour objet ; les douleurs mêmes de la goutte tendent à cette fin. Aussi les mouvemens de contraction & de relâchement jouent les plus grands rôles dans l'économie animale : j'aurai occasion de donner des preuves palpables de leur universalité.

Si le succès ne répond pas toujours à des efforts qui ont un but salutaire, c'est que le mal surpasse souvent les ressources, c'est

c'est que la nature est incapable dans l'homme d'une stabilité d'essence. Au surplus, quand j'accorderois que la Nature se détruit quelquefois elle-même, en cherchant à se conserver, on seroit toujours forcé de convenir que ses efforts, quoiqu'infructueux, sont une preuve incontestable de son action. Mais la Nature est indestructible; quand elle abandonne un individu, on la retrouve toute entière dans l'espèce. Il y auroit bien de l'injustice à l'obliger de faire pour nous dans toutes les circonstances, ce que l'art le plus méthodique & le plus éclairé ne peut toujours faire dans des circonstances particulières : il n'y a point de citadelle imprenable. Voilà l'histoire du corps humain, mais celle des ressources de la Nature ne se borne pas uniquement à défendre l'estomac, quand l'ennemi s'en est emparé; si elle ne peut le dompter dans le premier combat, elle ne tardera pas à prendre sa revanche dans le second. Je ne suis pas le seul Médecin qui ait vu des maladies aiguës, &

plusieurs épidémies ; on y observe presque toujours ce qui suit.

Les causes ordinaires de ces dernières sont ou un levain putride qui porte avec lui la corruption, la gangrène & la mort, ou un levain acide, visqueux, toujours empreint d'âcreté. Le premier qui a un caractère de feu, en a aussi les propriétés ; ses parties déliées & caustiques pénètrent par degré les solides & les fluides, détruisent la cohérence & l'union des unes, la liaison & la forme sphérique des autres.

Le venin acide produit d'abord un effet opposé : si nos raisonnemens sont conformes à la manière dont il agit, il excite un spasme, il rapproche les élémens des fibres, condense les humeurs. Les suc épais coulant avec plus de lenteur, la distribution doit s'en faire avec plus de difficulté, leur stagnation rend les sécrétions languissantes, les viscères surchargés s'obstruent. On fait que ce qui croupit, ne tarde pas à se corrompre, & que rien

n'y contribue plus que la chaleur, qui est le produit de ce mouvement intestinal.

Que fait la Nature pour délivrer le corps de ce danger éminent ? elle engage le combat ; & ce conflit entre la Nature & le mal, c'est la fièvre, qui n'est autre chose qu'un mouvement accéléré du sang & des humeurs dans les vaisseaux. La diversité des causes caractérise chaque espèce de fièvre ; mais l'irritation qu'un hétérogène quelconque produit sur les solides & les fluides, est précisément ce qui peut contribuer à le détruire. Les nerfs continus & correspondans étant irrités & contractés, acquièrent des forces doubles ; les artères ont des battemens plus forts ; plus fréquens, & l'oscillation générale augmente en proportion. Dans cet état, la circulation ressemble à un torrent, l'action & la réaction sont égales, l'événement est incertain. Jusques-là, la Nature vigoureuse est aux prises avec un ennemi qui n'a rien perdu de sa force : si on a la patience d'attendre le dénouement jus-

qu'au cinq , au sept , au quatorze de la maladie , suivant la nature de la cause , les forces du malade & la saison de l'année, on verra que pendant cet intervalle, le venin volatil ou fixe affailli de toute part par des colonnes de sang , sera porté vers des angles de vaisseaux, qui en entameront & émousseront les masses & les pointes s'ils en ont. Dès qu'une fois la résistance de la cause devient moindre que la force qui agit sur elle , que l'action du cœur & des vaisseaux , il faut bien que la commotion diminue ; la fougue des liqueurs moins impétueuse , permet bientôt une séparation ou une dépuration de l'hétérogène ; qui arrive toujours quand les fluides coulent plus aisément & plus tranquillement. Dans ce période de la maladie , les forces vitales se rapprochent de l'état naturel , les viscères accablés se relèvent , & le trouble universel finit par une *trise*.

La Nature attentive à saisir le moment favorable de l'expulsion , la procure par des voies particulières ou générales, mais

elle choisit toujours celles où la résistance est moindre ; elle est moindre vers les parties les plus éloignées de l'action centrale , qui d'ailleurs sont moins essentielles à la vie. Cette *crise* ou cette expulsion n'est autre chose qu'une dépuration du sang , par la sortie d'une matière étrangère à nos humeurs ; elle est absolument nécessaire dans les grandes maladies pour éviter des rechutes : aussi la Nature la produit presque toujours. L'exception n'a lieu que dans les indispositions légères où la cause est simple , où un léger travail de la Nature suffit pour changer le caractère de la matière morbifique , de manière qu'elle puisse , pour ainsi dire , s'assimiler & devenir analogue aux humeurs du corps humain. Quand elle n'occasionne plus aucun désordre interne , alors on dit de la maladie , qu'elle s'est terminée par *résolution* , qui est la coction simple d'une matière , sans évacuation.

Il n'y a point d'autres causes de la crise que la commotion excitée durant le cours d'une maladie ; c'est elle qui amène la

coction d'humeur, & qui la fait suivre d'évacuations sensibles. La fièvre n'est donc qu'un instrument salutaire dans les mains de la Nature, pour débarrasser le sang des humeurs qui en altèrent la pureté. Voici quelques uns des phénomènes que produit cet instrument.

Dans les fièvres ardentes, & sur - tout dans celles où la tête est entreprise, où il y a frénésie, la Nature recourt souvent à l'hémorragie, & dépose les humeurs, qui embarrassoient la tête, dans les glandes salivales, parotides, maxillaires, &c. La crise des fièvres bilieuses & putrides se fait constamment par la voie des selles & des urines; la cause de ces maux paroît avoir une analogie particulière avec ces évacuations naturelles. Les venins subtils s'échappent sous la forme de moiteur ou de rosée que l'on appelle *transpiration*; ou sous celle d'une pluie abondante universelle, qu'on nomme *sueur*. Il est rare que les venins acides ne forment pas quelques dépôts dans les glandes, ainsi que dans le tissu cellulaire des parties. Les

fièvres mésentériques & les fluxions rhumatismales se terminent de plusieurs manières, par des selles, par une urine chargée, sédimenteuse, & par des sueurs *gluantes*. La crise des pleurésies & des péricapnosies est l'expectoration, ou à son défaut une décharge critique par l'urine. Les fièvres intermittentes finissent communément par des sueurs chaudes, abondantes & fétides, ou par une urine très-chargée, en faisant usage du Quinquina. Quand les urines sont claires en usant de ce remède, il est bien rare que ces fièvres cèdent, ou qu'elles ne soient suivies de rechutes.

Mais de même que chaque maladie a ses causes, ses effets & ses périodes, elle a aussi ses crises propres, qui arrivent ou plutôt, ou plus tard, suivant la nature de la cause, l'analogie des humeurs, les forces du malade, les évacuations auxquelles il est sujet, la chaleur du climat & la saison de l'année. Une chose bien digne de remarque, c'est que malgré les ressources particulières dont nous avons

parlé, il y en a deux presque universelles, quand toutes les autres nous manquent : ces ressources sont les pores de la peau, & le tissu cellulaire des parties. C'est dans celui-ci que se forment les dépôt critiques ; c'est par ceux-là que dans les maladies éruptives, la Nature chasse les humeurs du centre vers la superficie, sous la forme de petits boutons, de miliaires, d'efflorescences, de pustules, &c. accompagnés de prurit & de démangeaison à la peau. Il n'est presque personne qui, dans le cours de sa vie, n'ait eu occasion de voir les phénomènes que je décris ; mais une chose à laquelle le plus grand nombre des Médecins ne font pas assez d'attention dans la pratique, c'est que non-seulement la Nature combat pour nous extérieurement & intérieurement, mais qu'elle nous inspire encore bien plus souvent qu'on ne croit, le goût des alimens & des remèdes qui conviennent pour seconder ses vues salutaires. Dans presque toutes les maladies du genre putride, les malades ont une aversion insurmontable

pour le bouillon à la viande, les substances animales, le poisson, & pour ce qui leur est analogue. Je l'ai observé cent fois, & je l'ai éprouvé moi-même dans une fièvre putride maligne dont je fus attaqué en Allemagne. Chaque fois que l'on me proposoit un bouillon, le vomissement survenoit. Dans des cas semblables, un instinct naturel nous inspire le goût des citrons, des oranges, des alimens & des remèdes acides ou acêscens ; presque tous les malades en demandent & s'en saisissent avec avidité. Ces alimens & ces remèdes sont aussi ceux qui conviennent contre la putridité, & que prescrivent pour la combattre les Praticiens les plus éclairés.

Celui qui douteroit de ces faits, nous donneroit lieu de croire qu'il ne connoît pas la Nature. Par-tout elle demande ce qui lui est nécessaire : les Peuples du Nord ont un appétit déterminé pour les amers, qui conviennent à la saburre glaireuse qui leur est presque naturelle. Les *Robs*, les confitures, les forbeks, l'orgeat, qui sont nécessaires aux habitans des pays méridi-

dionaux, font aussi leurs délices. La Nature a donné les memes préceptes à tous les animaux ; l'odorat & le goût leur suffisent pour juger des substances qu'ils peuvent prendre comme alimens, tandis que la raison, l'observation & l'analogie forment pour les hommes un art , qui ne les égare que trop souvent. Nos méprises prouvent invinciblement deux choses : la première, qu'en suivant les traces de la Nature, il est difficile de s'égarer ; la seconde, qu'en comparant entr'eux les phénomènes qu'elle nous présente , on trouve qu'elle s'offre elle-même toute en entière à nos yeux.

C'est donc un acte de sévérité dangereuse & blâmable de refuser opiniâtrément à un malade les choses qu'il désire , quand elles ne sont pas directement contraires à la maladie, ni fort nuisibles par elles-mêmes. Pour me convaincre si c'est par caprice ou par instinct que le malade s'obstine à demander constamment une chose, je me sers d'un moyen bien simple, je condescends à ce qu'il veut : si c'est un ca-

price de sa part, il goûte & rejette l'aliment ; si au contraire c'est par besoin, il mange avec la plus grande satisfaction ce qu'on lui accorde, & je n'ai jamais éprouvé que cette complaisance ait été funeste.

M. *Resling* actuellement Chirurgien de l'Impératrice de Russie, fut attaqué d'une hydropisie que l'on appelle *Leucophlegmatique* : ce mal rébelle avoit résisté aux secours dont M. *Resling* avoit fait usage. Il eut envie de manger du fruit de la ronce ordinaire ; il en mangea d'abord une petite quantité ; quelques heures après il urina plus abondamment que de coutume, & ce premier succès lui en fit manger davantage. Les urines devenant plus copieuses de jour en jour, le volume du ventre & l'oédème disparurent. Je ne puis douter de la vérité de ce fait, par la croyance que mérite celui qui me l'a communiqué.

Je serois prolix sur cette matière, si les vérités ci-dessus n'étoient pas indépendantes des preuves, mais je me suis pro-

posé d'être bref, & il suffira, je pense, d'avoir fixé un moment l'attention de mes lecteurs sur un objet aussi important dans la pratique. Il me seroit aussi facile de de prouver les ressources de la Nature dans les maladies chroniques, qui sont si souvent le fléau des malades, & l'opprobre des Médecins. Parmi un nombre prodigieux de faits, je n'en choisirai qu'un, dont m'a fait part M. le Professeur *Schwenké*, qui a pratiqué l'espace de soixante ans.

Une Dame de la Haye avoit un cancer occulte à l'un des seins : M. *Schwenké* employoit contre cette maladie cruelle tous les secours que beaucoup de lumières pratiques lui avoient fait reconnoître efficaces, ou du moins les meilleurs dans ces fortes de cas. Ces secours étoient inutiles dans celui-ci.

Les Observations de M. *Storck* parurent alors, & le Médecin de la Dame se hâta de recourir aux pilules de cigüe, annoncées comme un spécifique dans les maladies cancéreuses. Ce nouveau remède

interne, employé conformément à la méthode de l'Auteur, ne fut pas plus efficace que les autres, malgré une persévérance de trois mois dans l'usage continu & graduel de ces pilules. La malade n'en recevant aucun soulagement, perdit l'espérance de guérir, & rebutée de tous remèdes, elle résolut d'abandonner son mal à la Nature. Quelque temps après il survint à cette Dame une petite tumeur à la jambe qui suppura; l'abcès s'agrandit, & la suppuration devenant de jour en jour plus abondante, le cancer diminua insensiblement, jusqu'au point que M. le Professeur appelé de nouveau, convint après l'examen qu'il n'en restoit plus aucun indice. Il conseilla à la malade de ne pas laisser cicatrifier l'ulcère qui avoit produit ce succès; mais comme elle se portoit bien, elle s'ennuya de cette légère incommodité, son Chirurgien eut la maladresse de l'en guérir. La guérison de l'ulcère fit reparoître de nouveau les premiers symptômes du cancer; on fut obligé de former une plaie dans l'endroit

que la Nature avoit choisi auparavant, & quand la suppuration fut bien établie, le cancer disparut par degrés, comme la première fois. La Dame devenue plus sage à ses dépens, se porte très-bien à l'aide de ce cautère, qu'elle se propose de garder toute sa vie. Quelle foule de réflexions pratiques cette observation n'offre-t-elle pas aux Médecins !

Il suit de tout ce que nous avons dit, 1.^o que la Nature a le premier & le principal emploi dans la cure des maladies, & sur-tout dans les maladies aiguës ; la crise qui les termine est essentiellement son ouvrage. 2.^o Que l'impuissance même de ses efforts dans certains cas, est une leçon pratique pour nous. Elle nous enseigne que quand l'humeur est fixe, on ne peut la chasser, ni par les vomitifs, ni par les purgatifs ; ainsi les remèdes qu'on emploie dans ce cas, agissent sur les parties saines qu'ils affoiblissent, sans rien diminuer des effets du mal. 3.^o Que quand la matière est passée des premières voies dans le sang ; il faut

donner le temps à la Nature de l'atténuer, de la résoudre au point qu'elle puisse être chassée par des voies particulières ou générales. 4.° Que le Médecin doit régler ses opérations sur celles de la Nature: quand elle se suffit à elle-même, il doit la laisser agir; si ses efforts excèdent, restraints ils seront salutaires; s'ils sont trop foibles, ou qu'ils ne tendent pas au vrai but, il n'est Médecin que pour les seconder & pour les diriger. 5.° Que chaque maladie a ses périodes & ses crises, mais que la sueur est une crise commune dans les maladies en général; qu'il n'est point de vraie crise sans coction préliminaire, & que s'il arrive quelquefois des évacuations dans le commencement des maladies, elles sont toujours symptomatiques & de mauvais présage. 6.° Que les crises qui suivent la coction parfaite sont certaines & délivrent le malade, au lieu que les vomitifs, les purgatifs & les remèdes de ce genre, quoiqu'indiqués, ne produisent que des crises artificielles, d'une toute autre espèce, dont le succès est incertain. *Prima*

dos in potestate Medici est, reliqua sibi fortuna vindicat.

7.^o Qu'il faut bien se garder d'échauffer ou de rafraîchir trop, d'affoiblir ou d'éteindre la chaleur vitale par des évacuations trop multipliées. 8.^o Que c'est sur-tout dans le plus haut degré de la maladie, qu'il faut respecter l'ouvrage de la dépuration ; ce point est décisif ; un pas de plus fait souvent sortir le Médecin hors de la Nature. Sous prétexte de l'aider, on augmente ou l'on prolonge le trouble ; la crise en est empêchée ou retardée.

9.^o Que les leçons de la Nature, ses ressources dans les maladies, tant aiguës que chroniques, ses goûts & ses répugnances lèvent tous les doutes du Médecin sur la manière dont il doit se conduire dans les cas memes les plus embarrassans.

Qu'*Asclepiade* & ses Disciples nombreux nous disent à présent que la Nature ne fait rien pour l'homme, qu'elle est muette dans les maux, ou qu'elle en impose aux Médecins ! Vous êtes, leur dirai-je

je à mon tour, des enfans dénaturés, qui méconnoissez votre mère, & des ingrats, qui maltraitez votre nourrice.

Je finirai ce chapitre par l'hommage que Galien a rendu à la Nature, quoiqu'il lui ait préféré quelquefois la théorie d'Aristote. *Natura est vis in animalibus habitans, & earum operationum rectrix provida, quæ in hominibus ipsis, eos motus exequitur, quos voluntas vix posset, quæque musculos etiam nobis ignotos, & modis ignotis, non secus ac voluntas, in suos fines adhibet, quæ vias sibi novas invenit & cudit ad materiæ morbificæ exterminationem, quæ, verbo, sine doctore, omnia quæ opus sunt efficit. Epidem. L. V.*

Galien parloit d'après Hippocrate : examinons à présent si les ouvrages qui appartiennent en propre à ce dernier, sont conformes aux loix de la Nature. Je ne me lasse jamais de parler de ce grand Maître, & je me crois aussi fort avec lui, que l'illustre Montesquieu se le croyoit, quand il avoit pour lui les Romains.

Partie I.

F

De la Doctrine d'Hippocrate.

Ce n'est point les spéculations stériles d'un Médecin séparé des malades ; qui se fait illusion à lui-même , en associant à la théorie, des choses insociables dans la pratique ; c'est la Médecine d'Hippocrate, fondée sur les loix de la Nature ; ce sont ses préceptes réduits en acte, que je me propose d'examiner ici.

On seroit sans doute surpris des progrès de la Médecine naissante , si l'on ne se rappeloit qu'Hippocrate connut le premier la véritable manière de philosopher, l'art de rendre la philosophie utile à l'humanité. Pour obtenir ce point, il ne perdit de vue aucun des phénomènes naturels ; il fit plus, il leur fit subir la preuve de fait. Ses réflexions profondes surent les combiner, & le doute méthodique vérifia les résultats de ses combinaisons. Il semble qu'un homme illustre ait en vue de proposer Hippocrate comme un modèle, en disant que la véritable manière de phi-

losopher est d'appliquer l'entendement à l'entendement ; l'entendement à l'expérience ; l'expérience aux sens ; les sens à la nature ; la nature à l'investigation des instrumens ; les instrumens à la recherche & à la perfection des arts

Hippocrate se fit une loi de suivre de point en point ce plan judicieux : l'habitude de suivre la marche & les phénomènes des maladies , ayant égard à toutes leurs circonstances , lui donna ce tact , cette manière de saisir les choses , ou cette judiciaire pratique qui , dans les ouvrages de ce grand homme , a un caractère d'inspiration. C'est ce pressentiment , fruit d'une combinaison prompte & juste , qui lui faisoit tirer , dans les occasions les plus délicates , un pronostique conforme à l'événement. Une chose bien digne de remarque , c'est que presque tous ceux qui ont suivi & qui suivent la route d'Hippocrate , semblent avoir hérité de son esprit ; ils pressentent des choses , tirent des résultats , que ne sentent pas , & que ne tirent pas ceux qui ont pris

une route contraire. Cette vérité étoit palpable dans M. Dumoulin, qui sans être le Médecin le plus instruit de Paris, fa-voit prédire juste & bien guérir. Ce pres-entiment est le véritable *démon* de *Socrate*, familier à tous ceux qui jugent des hommes & des choses d'après l'expé-rience.

Hippocrate rendit la Médecine recom-mendable, en puisant dans la nature mê-me de l'homme les principes simples & sublimes de la science propre à le guérir : le meilleur commentaire de ses écrits est donc d'examiner sa pratique, en le sui-vant pas à pas, & passant avec lui des maladies & des indications simples aux plus composées. Je dois en conséquence commencer cet examen par la diète qu'il prescrivait à ses malades : c'est l'exorde du Praticien.

Ce grand homme suivoit dans sa pra-tique la route que suit la Nature dans le cours des maladies : s'il la respectoit sou-vent, quand elle se suffisoit à elle-même, il l'aidoit dans le besoin, soit en calmant

ce qui la troubloit, soit en détruisant les obstacles. Mais en la secourant, il n'employoit jamais que les choses propres à seconder ses opérations salutaires, je veux dire la coction & l'évacuation des humeurs nuisibles.

Comme cette coction est l'effet d'un degré convenable de chaleur : l'unique & le plus sûr moyen de la favoriser ou de l'accélérer, c'est de modérer la fièvre, de manière qu'elle ne soit ni trop foible, ni trop violente ; delà vient la nécessité absolue de bien connoître quand elle est trop lente ou trop impétueuse, ainsi que les moyens de la diminuer, ou de l'exciter, conformément aux vues de la Nature. C'est dans cette juste modération que consiste tout le secret de la guérison des maladies aiguës, j'oserois même ajouter des maladies chroniques. *In debitum febris moderamen dirigatur omnis medela.* Van-Swieten. l'a dit d'après Hippocrate. C'est pour parvenir à ce but que ce dernier prescrivoit un régime délayant, rafraichissant, anti-phlogistique, dans la cure

des maladies aiguës. Cette sage méthode lui tenoit lieu de nitre qu'il ne connoissoit pas ; & de beaucoup d'autres remèdes dont la Médecine moderne fait usage.

La boisson favorite d'Hippocrate étoit très-simple ; elle consistoit dans une décoction d'orge plus ou moins épaisse & nourrissante, selon les différens effets qu'il en attendoit. *Mercurialis* remarque que ces décoctions connues sous le nom de *ptisane*, étoient de trois sortes : la première se préparoit avec une partie d'orge mondé, bouilli dans douze ou quinze parties d'eau, jusqu'à ce que le grain parfaitement dissous ne formât plus qu'une masse ; c'est la ptisane entière d'Hippocrate. Quand on la passoit à la chauffe, pour en séparer la partie la plus épaisse du mucilage, on la nommoit ptisane passée, ou colature de ptisane (1).

(1) Ceux qui voudront vérifier ceci par eux-mêmes, doivent lire *Hippocrate, de ptisanâ, sive de victûs ratione in morbis acutis*, ainsi que les aphorismes VII, VIII, XI, XIII, XIV, XV, XVII, XVIII, sect 1. &c. Ceux qui ont médité ce que

Les Médecins Arabes & les Latins après eux parlent encore d'une troisième espèce, qui est celle dont nous nous servons aujourd'hui pour adoucir & délayer.

Aqua hordei.

Dans l'emploi de ces différentes boisons, le dessein d'Hippocrate étoit de modérer la violence de la fièvre, en soutenant le malade par une nourriture qui ne pouvoit jamais lui préjudicier. La Médecine seroit bien plus admirable, les Médecins & les malades bien plus heureux, si l'on pouvoit ainsi dans tous les cas, trouver le remède dans l'aliment, & l'aliment dans le remède.

Suivant la doctrine d'Hippocrate, le temps le plus propre à faire prendre quelque nourriture au malade, est l'interval des paroxismes, ou au moins le relâchement de la fièvre, afin que les alimens ne

Barker a dit sur cette matière, peuvent se passer de lire ce chapitre. Je ne connois personne qui ait mieux saisi l'esprit d'*Hippocrate*, de *Sydenham* & de *Boërhavé*, que l'Auteur des *Essais sur la conformation de quelques Médecins*, &c.

la faissent pas augmenter. On doit en donner peu & souvent, pour que la Nature ne soit point accablée du poids dont on la chargeroit en une seule fois ; mais la quantité dans chaque cas particulier doit être réglée sur la connoissance du temps que la fièvre durera selon les apparences, sur l'âge & le tempérament du malade, sur la violence du mal, sur la saison de l'année, &c. Car plus une maladie paroît devoir être courte & aigüe, moins il faut donner d'aliment, & moins la diète doit être nourrissante. Boërhavé a éclairci ces règles par une comparaison empruntée d'un ancien auteur. La maladie est semblable à un fardeau, les forces du malade à la personne qui doit le porter, & la durée de la maladie à la longueur du chemin qu'elle doit faire. Or, comme on ne peut savoir si la personne qui doit porter le fardeau est en état de le faire, à moins qu'on ne sache auparavant le poids, les forces du porteur, & la longueur du chemin ; de même dans les maladies, est-il impossible de dire quels seront les ali-

mens nécessaires pour mettre un malade en état de résister à la maladie, à moins que nous ne connoissions toutes les circonstances qui l'accompagnent. Il faut donc avant toutes choses, que nous soyons parfaitement instruits de la durée d'une telle maladie & des forces du malade, afin de pouvoir donner des ordres sur le régime de sa nourriture; & ensuite il faut qu'un Médecin soit bien informé de l'âge & du tempérament de son malade; car les jeunes gens sont moins capables d'abstinence que des personnes avancées en âge, & ceux qui ont vécu au gré de leur appétit, moins que ceux qui ont toujours mené une vie sobre. (1)

(1) Il en est des tempéramens comme des terres. Il faut de la nourriture & de l'engrais à celles qui sont arides & stériles; celles qui sont plus fortes, plus grasses, plus pleines de sucs, ne sont point assujetties aux mêmes maximes d'agriculture. De même, en santé comme en maladie, tous les tempéramens n'exigent pas le même régime. La grande réserve avec laquelle une personne d'une foible constitution est nécessitée de se conduire, ne conviendrait point à celle qui est saine & robuste. Ce qui rétablirait les forces de l'une, seroit nuisible à l'autre. C'est un

Une troisième chose qui doit servir à régler le régime, c'est la violence de la maladie ; car il faut que les alimens soient plus légers & plus foibles, lorsque la maladie est à son plus haut degré de force, & qu'ils soient plus nourrissans lorsqu'il y a plus de distance de ce période, aussi bien avant qu'après. La raison en est évidente, puisque depuis le commencement d'une fièvre jusqu'à son apogée, la digestion devient toujours plus foible, & le corps se déränge de plus en plus, & qu'après ce temps-là les choses commencent à se rétablir : alors le régime doit être plus nourrissant, à mesure que les facultés digestives sont plus fortes, & que le corps approche davantage de l'état de santé : d'où il suit que les alimens seront plus forts les premiers jours & sur le déclin des fièvres, & plus foibles vers l'état ou la hauteur de ces maladies. La quatrième

axiome très-sage que celui qui dit : *Omnia sana sanis*. Il n'y a rien de bon, ni rien de mauvais dans la nature des alimens, que relativement à l'emploi qu'on en fait.

& dernière chose sur laquelle Hippocrate régloit la nourriture d'un malade dans les maux aigus, c'étoit la saison de l'année & la température du climat : il est démontré par l'expérience générale qu'il faut moins de nourriture, & qu'il la faut plus légère dans les saisons & les contrées chaudes que dans les froides. J'ai observé que les Allemands, les Polonois & les Russes supportent difficilement une diète sévère, dont s'accommodent mieux les Cosaques, les Géorgiens, les Persans & les Grecs que j'ai eu occasion de traiter en Russie. Il en est de même des Peuples d'Italie, comme m'en ont assuré les Médecins de Bologne, de Rome, de Florence & de Naples.

La conclusion de tout ceci est que le régime doit toujours être proportionné à la maladie ; car si les mouvemens fébriles sont trop violens, on les modérera par l'abstinence, la diète rafraichissante, le frais de l'air, &c. ; & d'un autre côté, s'ils sont trop paresseux & trop lents, on les animera & on les augmentera par

des alimens plus cordiaux & plus nourriffans, par des boiffons plus fortes, un air un peu plus chaud, &c.

Hippocrate observoit exactement les préceptes qu'il nous a transmis sur cette matière. Ennemi du trop & du trop-peu, exact & prudent dans tous les cas, il craignoit également de trop nourrir ou d'épuifer un malade ; il favoit que l'épuisement empêche la crife, & que trop de nourriture la trouble. Aussi ne voyons-nous pas qu'il ait prescrit souvent dans les premières attaques d'une maladie, la ptifane nourriffante ou entière ; il ne l'employoit dans une fièvre ardente qu'après la crife : & pour nous épargner des erreurs, il a soin de nous avertir de n'en point faire ufage, jufqu'à ce qu'il ait paru quelques fignes de coction dans l'urine. Voilà comme il fe conduifoit dans les maladies violentes & de peu de durée, où il remarquoit quelques *grandes commotions* dans le corps, c'est-à-dire, quand le conflit entre la nature & le mal l'exigeoit. Dans les Aphorifmes IX. & X. de

sa première section & dans son livre *de ratione victus*, il dit qu'on doit entendre ces règles générales avec quelques restrictions : que nous devons dans tous les cas examiner quelle pourra être selon les apparences la durée de la maladie, & si un régime fort léger suffira pour entretenir les forces du malade jusqu'au période le plus haut de son mal ; car quand la maladie est très-aigüe, & qu'elle est aussi forte qu'elle puisse être, il suffit d'une nourriture légère ; mais si elle est simplement aigüe, c'est assez d'en venir à ce régime au temps de la crise, & jusquelà on peut en accorder un plus nourrissant, dans la vue de soutenir les forces du malade : il ajoute que si la bouche est fraîche, & l'expectoration facile, il faut augmenter la quantité des potages, parce que plus il y aura d'humidité dans le corps, plus aussi la crise sera prompte, & ainsi du contraire. En parlant des excrétiions abondantes par les crachats dans une pleurésie ou une péripneumonie, il dit que plus la nourriture sera abondante

jusqu'à la crise, & spécialement un jour ou deux auparavant, plus cette espèce d'aliment apaisera la douleur, & rendra l'expectoration plus libre.

Il est impossible d'être plus raisonnable & plus circonspect qu'Hippocrate l'a été sur ce point. Voyons à présent la Nature & l'usage des boissons délayantes qu'il prescrivait. Écoutons ses paroles : *Dans une fièvre on peut faire prendre de l'eau chaude, de l'eau de miel ou aqua mulsa, & de l'oximel ; le malade ne risque rien d'en boire en grande quantité, car si on lui donne ces boissons un peu chaudes, elles pousseront les humeurs viciées par l'urine ou par la sueur, ou elles tiendront la transpiration libre ; ce qui est fort salutaire.* Et dans une fièvre très-ardente, il veut qu'on donne au malade autant d'eau ou d'hydromel qu'il en voudra boire. C'est ainsi qu'il suppléait utilement au nitre dans les maladies inflammatoires, & si ce calmant par excellence lui manquoit, ses remèdes alimentaires & la ptisane légèrement fondante, conduisoient sans tumulte les humeurs

grossières & visqueuses à une douce résolution, à une crise complète.

L'hydromel *mulfum*, l'oximel & les doux fondans de cette nature étoient donc les moyens simples qu'il employoit avec prudence pour avancer la coction, favoriser l'expectoration, & résoudre les humeurs compactes. En se servant de ces moyens, il ne portoit le régime rafraichissant qu'aussi loin qu'il le falloit pour empêcher la fièvre de devenir trop violente, mais jamais assez loin pour affoiblir & éteindre la chaleur vitale, pour empêcher la coction & l'évacuation critique de la matière fébrile. C'étoit aussi pour modérer la fièvre, pour mûrir les humeurs, exciter les crachemens, résoudre les obstructions & dissiper les points de côté dans les pleurésies, les péripleumonies, l'esquinancie, &c. qu'il employoit extérieurement les fomentations chaudes, les bains de vapeurs, les fomentations internes ou les lavemens. Ces cas sont presque les seuls où Hippocrate recouroit à l'art pour accélérer la coction, & prévenir les efforts de la nature.

Dans les autres maladies, il garde un profond silence sur cet article.

La preuve qu'Hippocrate regardoit cette méthode antiphlogistique comme la seule indiquée & la seule efficace dans les maladies aigües très-inflammatoires, c'est que ce grand homme ennemi des formules ou des recettes, nous en a laissé un très-grand nombre sur les boissons & liqueurs rafraîchissantes & délayantes.

Dans les maladies vives & extrêmement aigües, dans le *Causus* ou la fièvre ardente, dans les délires frénétiques, dans l'esquinancie, &c. Hippocrate ne se borroit point aux secours simples dont nous venons de parler; dès le commencement même, il faisoit usage de la saignée, il multiplioit les lavemens, & faisoit boire largement des ptisanes adoucissantes & rafraîchissantes. Quand il avoit réduit le mal à un degré de fièvre modéré, il laissoit ensuite à la Nature le soin de la curation & de la crise. C'est effectivement cette réduction de fièvre dans un ordre convenable

convenable qui prépare & qui avance la crife, parce qu'il faut un degré de chaleur modéré, pour que la coction se fasse parfaitement. *In excrementis ipsis qualitates à calore innato provenientes (1), concoctio alteratio quædam est. Alteratio verò ipsa à calido potissimum perficitur ; atque idcirco tum nutritio, tum concoctio, tum omnis succi generatio..... Omnis concoctio Naturæ prævalentē contingit ; & propterea semper bonum existit.* Ce sont là les principes d'Hippocrate, qu'Aristote, Galien & Paul Ægineta ont commentés.

Hippocrate ne regardoit la saignée que comme un moyen propre à calmer l'impétuosité du sang, & à modérer les efforts de la Nature ; c'est dans cette seule vue qu'il l'employoit dans la commence-

(1) *Coctio vel maturatio vocari potest quæ per febrem materialis causa febris sic mutatur, ut minus noceat & apta evadat ut expurgari commodè possit..... Febrim autem illius maturationis causam esse optimorum medicorum communis consensus docet, & observata in morbis evincunt.* Van-Swieten, Comment.

ment des maladies, où la rapidité & la violence de la circulation pouvoient causer de dangereux accidens, tels, par exemple, que la rupture des vaisseaux délicats, ou l'inflammation, la suppuration, la gangrène.

Hippocrate favoit donc, avant même l'utile découverte de la circulation, que toutes les fois que le sang abonde, & qu'il circule avec rapidité, il est poussé par l'action du cœur, dans des vaisseaux dont les diamètres sont trop petits pour permettre aux globules sanguins de les traverser ; qu'en s'y arrêtant & s'y accumulant, ils produisent des obstructions *par erreur de lieu*, des engorgemens & des dépôts funestes. Sans doute que ce grand homme qui observoit tout, & qui favoit faire une juste application de ses observations, avoit remarqué plus d'une fois que les torrens grossis par des eaux étrangères, inondent les terres voisines, & déposent toujours, dans les lieux les plus bas, les matières qu'ils ont entraînées

avec eux, & que ces mêmes eaux perdant leur mouvement, s'altèrent & se corrompent bien vite par l'action de la chaleur. C'étoit pour prévenir de semblables dégénération dans les humeurs qu'Hippocrate saignoit.

En lisant attentivement ce qu'il nous a laissé sur cet objet, on voit que non-seulement il faisoit usage de la saignée, pour prévenir la rupture des petits vaisseaux, l'hémorragie & l'extravasation des liqueurs, mais qu'il l'employoit encore quelquefois, afin que la dépuracion de la matière fébrile pût se faire : elle ne se fait pas quand les efforts de la Nature sont trop tumultueux ou trop irréguliers ; il saignoit dans ce cas pour rabattre la grande émotion. Ainsi, quand une liqueur est en grande fermentation, on en ôte une certaine quantité, pour calmer ce mouvement & prévenir la rupture du vase. Au reste, Hippocrate ne saignoit pas pour éteindre entièrement la fièvre, mais seulement pour en modérer

l'excès. (1) Elle est si nécessaire pour la résolution & la coction , que très-souvent dans la pratique , nous sommes obli-

(1) C'est mal-à-propos qu'on accuse Hippocrate & les plus grands Médecins de l'antiquité, d'avoir eu de l'aversion pour la saignée. Hippocrate exerçoit la Médecine dans les régions chaudes de la Grèce ; & l'Isle de Cos, où il vivoit, est dans le quatrième climat, suivant la manière de compter des Anciens, ainsi que le Péloponèse & une grande partie des Isles de la Grèce. Il avoit donc raison d'injeter la saignée, ou d'être économe du sang dans des maladies où elle n'est utile que quand le climat est un peu froid. Elle nuit aussi dans la Jamaïque, suivant les observations modernes. C'est d'après les mêmes connoissances que Galien recommande de ne point faire saigner quand le temps est très-chaud ou très-froid. Les fièvres qui dominent dans les pays chauds, sont le plus souvent du genre bilieux ou putride, comme celles qui règnent dans les climats tempérés sont plus ordinairement causées par une trop grande réplétion de sang. Celles-ci indiquent la saignée, & celles-là les évacuations qui ne sont point tumultueuses. Les François, les Italiens, & tous les peuples des pays tempérés qui habitent le cinquième & le sixième climat, supportent beaucoup mieux les saignées que les peuples qui souffrent l'excès de la chaleur & du froid. J'ai vu par moi-même que la fréquence des saignées est préjudiciable aux uns & aux autres. Voilà pourquoi Galien étoit moins réservé sur la saignée, que son maître Hippocrate : Galien pratiquoit à Rome.

gés d'en exciter une artificielle, soit pour soutenir ou ranimer les forces de la Nature dans les maladies aiguës, soit pour donner du mouvement aux humeurs qui croupissent dans les maladies chroniques.

La justesse & la modération étoient donc les règles que suivoit *Hippocrate* ; il ne faignoit jamais que dans le besoin, & qu'autant qu'il étoit nécessaire ; il se gardoit bien de prescrire ce secours aux gens épuisés & débiles ; même dans les maladies aiguës, il s'en abstenoit ; comme les Praticiens savent s'en abstenir dans les petites véroles ordinaires, où les forces de la nature n'excèdent point, dans la crainte de s'opposer à l'expulsion de la matière morbifique.

Voilà un bel exemple pour les Sectateurs de *Vanhelmont*, pour ceux qui aiment mieux laisser mourir un malade avec tout son sang & toutes ses forces, que de l'affoiblir utilement par la saignée dans plusieurs maladies inflammatoires, dont la principale cure dépend de ce secours. Mais en même temps la pruden-

ce d'*Hippocrate* est une belle satire contre la conduite des Médecins altérés de sang qui prodiguent témérairement celui des malades. Ce n'est pas parce qu'une pleurésie est une pleurésie, qu'il faut multiplier des saignées ; c'est en raison des accidens qui l'accompagnent. S'il y en a où la lancette doit, pour ainsi dire, faire l'office de la trachée artère, c'est-à-dire, que s'il y a des pleurésies uniquement occasionnées par une trop grande abondance de sang accumulé dans une partie, il y en a aussi de rhumatismales & de scorbutiques, qui n'exigent que très-peu de saignées ; j'en ai vu d'épidémiques & de bilieuses où les saignées étoient mortelles. *Sydenham* à Londres, *Baglivi* à Rome, en ont vus de semblables, & les vrais Praticiens en sont convaincus. On ne peut jamais faire sortir toute l'humeur morbifique avec le sang, à moins qu'on ne l'épuise entièrement. Cette sortie est l'ouvrage de la Nature seule ; nous ne devons donc regarder la saignée, dont nous sommes trop prodigues ou trop avarés, (quand nous

ne l'ordonnons que par système ou par habitude,) que comme un remède palliatif, calmant & résolutif. C'est dans ce point de vue que les quatre plus grands Médecins qui aient jamais existé, l'employoient. Il faut observer sur l'emploi de la saignée & de la purgation dont nous parlerons bientôt, les sages préceptes de *Sydenham*, qui sont les mêmes que ceux de *Boërhave*, de *Galien* & d'*Hippocrate* : *Quòd si dictis evacuationibus pertinaciter insistamus, usque dum symptomata omnia prorsus ablegaverimus, sapiùs agro, non nisi morte, medebimur.* J'insiste sur cet objet, parce que tous ceux qui exercent la Médecine, ne sont pas Médecins. Si c'est leur faute, ou celle des Universités, comme nous le verrons dans la suite, ce n'est assurément pas celle du plus utile des arts ; c'est sur-tout dans les Armées que les abus que je blâme sont très-fréquens, c'est là que l'on entend dire : *Saignez la droite, & purgez la gauche.* Avant que de permettre la pratique de l'art le plus mécanique, on exige un chef-d'œuvre de la part du su-

jét; qui prétend l'exercer; pourquoi ne foumet-on pas aux mêmes épreuves ceux à qui l'on confie la vie des soldats, qui sont les défenseurs de l'État? Ce n'est point ici la déclamation d'un Enthousiaste, c'est la nature & l'humanité qui parlent; leur voix est respectable pour tous les Gouvernemens qui connoissent bien le prix d'un homme. Je reviens à *Hippocrate*.

La *dérivation* & la *révulsion*, sur lesquelles il y a eu tant de disputes inutiles ou dangereuses parmi les Modernes, étoient connues d'*Hippocrate*, & observées avec utilité: la preuve en est qu'il fa-voit remettre la Nature dans le bon chemin lorsqu'elle s'en écartoit. On lit dans le sixième livre des *Epidémies*, que si les humeurs veulent se jeter sur une partie non convenable, il faut les en détourner; mais que si elles prennent un cours salutaire, on doit les aider, en ouvrant les passages vers lesquels elles se portent. Il joignoit l'exemple au précepte, en employant dans ce cas la saignée, la purgation, les fomentations, les bains de vapeurs, les fric-

tions, les synapismes, les pessaires, &c. suivant la nature de la maladie, & la partie affectée. Il avoit observé qu'une crise naturelle quelconque se fait par une ou plusieurs évacuations, savoir par les urines, les sueurs, les selles, & l'expectoration ; par un abcès ou un dépôt de matière critique ; par un vomissement ou une hémorragie, &c. Le plan de sa pratique fondé sur ces observations, avoit un but fixe & régulier, sa méthode étoit simple & conforme aux loix de la Nature. Quand les principes sont raisonnés, les indications le sont aussi. De la saignée passons à l'examen des vomitifs & des purgatifs.

Lorsque le malade avoit la bouche amère, la langue chargée, des rapports, des soulèvemens d'estomac, comme il arrive souvent au commencement des fièvres bilieuses & putrides, *Hippocrate* n'hésitoit point à faire vomir, parce que l'amertume de la bouche, les nausées, les vomissemens, indiquent que l'estomac & les intestins sont le siège ou le foyer de

la fièvre : en effet, dans ce cas, la matière morbifique est bien moins dans les vaisseaux sanguins, que dans les premières voies. Mais si *Hippocrate* connoissoit l'utilité des vomitifs dans les premiers accès de ces sortes de fièvres, il ne les donnoit pas comme capables d'emporter la maladie dès son commencement ; il a grand soin de nous dire dans le premier & le troisième livre de ses épidémies, qu'il est très-rare qu'un vomissement naturel ou artificiel soit critique, c'est-à-dire, qu'il puisse terminer seul la maladie. Mais ce que le vomissement évacue, est autant de travail épargné à la Nature. En employant les vomitifs, *Hippocrate* en connoissoit tous les dangers, & s'en abstenoit dans la force & dans le déclin du mal : dans la force, parce qu'ils auroient empêché la crise & augmenté le trouble : dans le déclin, parce que la Nature affoiblie ne pourroit supporter sans danger une évacuation violente. Voici ses paroles : *Purgez dans le commencement de la maladie s'il en est besoin. Le malade jouit*

encore de toutes ses forces : si vous laissez échapper cette occasion favorable de le faire dans les commencemens , vous serez obligés de différer jusqu'au déclin. Mais alors , la longueur du mal a épuisé les forces du malade ; quand la maladie est à son plus haut degré de force , il vaut mieux se tenir tranquille.

Telle étoit la conduite d'Hippocrate dans le commencement des fièvres , lorsque l'estomac étoit chargé de phlegmes ou de bile , & que ces matières flottantes dans les premières voies , occasionnoient un dégoût , une pesanteur , des nausées , des coliques , des anxiétés. Mais quand ces mêmes humeurs étoient logées dans les intestins , il les faisoit sortir par la purgation. En cela , la Nature étoit encore son guide , car sa règle pour les évacuations de toute espèce , étoit de suivre la route qu'elle lui traçoit , quand elle lui paroissoit devoir être salutaire au malade. Après avoir dit , *quò Natura vergit , eò ducenda* , craignant qu'on n'abusât du précepte , il veut qu'on ne s'en serve qu'a-

vec quelques restrictions : *concocta medicari atque movere oportet , non cruda , neque in principiis , modò non turgeant : plurima verò non turgent.*

Combien de préceptes & de choses utiles ce seul aphorisme ne comprend-il pas ? Les Médecins ne devroient jamais le perdre de vue dans la pratique.

Par *materia turgens* , Hippocrate entendoit une réplétion ou un gonflement d'humeurs que *Glaſſ* a très-bien défini dans son septième commentaire , pag. 102.

Materia turgens est aliquid moleſtum circa præcordia & primas vias hærens , quod aut per os , aut per alvum , plerumque excuti poteſt. Atque haud rarò ventriculum aut inteſtinum ad id ipſum expellendum irritat.

Il ſuit de-là qu'on ne doit jamais purger dans les commencemens , que quand la matière eſt mobile , ou que quand les humeurs ſont en parfaite coction : *Nihil ſedat quæ adhuc cruda eſt affectio.* Ainſi le temps d'employer des vomitifs & des purgatifs , n'eſt pas toujours le moment où la Nature paroît y tendre. Il y a des

signes certains qui nous font connoître si son but est salutaire, ou non. S'il l'est, il faut en aider les efforts ; si au contraire il ne l'est pas, il faut les arrêter, & faire prendre aux humeurs une autre voie. Nous pouvons juger, dit le meilleur Commentateur d'*Hippocrate* (*Galien*), si l'évacuation sera vraisemblablement avantageuse au malade, par la disposition de l'humeur qui doit être évacuée, & par la qualité de la partie ; car si l'humeur à évacuer est un sang trop abondant, & qu'elle prenne un chemin convenable, par exemple, par les narines, l'évacuation sera salutaire : mais si elle tâchoit de sortir par le cerveau, ou les poumons, elle sera nuisible, au cas qu'elle ne cause pas la perte du malade. Il n'y auroit eu, sans doute, ni disputes opiniâtres, ni erreurs funestes sur cette matière, si les Médecins avoient bien voulu s'en tenir positivement à l'esprit d'*Hippocrate*. Il n'y a rien de plus simple, & en même temps rien de plus sage que sa conduite, il falloit l'imiter, & ne pas mettre en question

la théorie & la pratique de ce grand homme.

Chaque Médecin peut s'assurer de la *mobilité* ou de la *fixité* des humeurs dans le commencement de la maladie, puisque ces deux états différens s'annoncent par des signes certains.

La matière mobile, *materia turgens*, se manifeste par le trouble & la commotion qu'elle excite dans les viscères où elle est, & par sympathie dans les autres : la bouche amère, la langue chargée & pâteuse, les nausées, les vomissemens, les tranchées, les coliques, le bruit du ventre, & les évacuations qui en sont les effets, lèvent tous les doutes du Médecin, qui, loin de balancer dans ce cas, doit l'évacuer comme faisoit *Hippocrate* : *Plurima autem non turgent*. Il faut donc en conclure que la cause matérielle de la fièvre est ordinairement fixe ou crue dans le premier période du mal, & qu'on ne peut alors la chasser utilement par les vomitifs & les purgatifs. Que cette matière soit logée dans l'estomac ou dans les intestins, dans

les canaux biliaires, ou dans les grands vaisseaux, elle est encore trop visqueuse pour pouvoir la détacher sans efforts, & sans danger. Il faut suppléer à la purgation dans les inflammations vives, par des lavemens adoucissans ; ceux qui irritent, rempliroient mal cette indication.

L'état de crudité n'est point accompagné de la commotion, de la turgescence des humeurs dont nous avons parlé ; il se manifeste principalement par la qualité & la limpidité de l'urine. La mobilité au contraire s'annonce par des urines troubles, chargées & cuites, qui déposent presque toujours un sédiment, formé par les parties putrides & excrémenteuses du sang. *Quotiescumque enim urina sunt tenues, signum est nihil materiae morbificae cum urina excerni, vel quia in aliquâ parte conculcata est, & adeò tenaciter fixa, ut nulla ejusdem portio indè segregari possit. Martian. p. 301.* Rien de plus vrai que cette observation, & rien de plus juste que de nous y conformer, quand ces signes de crudité se rencontrent dans le commencement des

maladies, ainsi que dans les autres périodes; quoique le commencement paroisse être le temps le plus convenable pour purger.

Voici le plan que suivoit *Hippocrate*. Il n'évacuoit presque jamais au commencement d'une inflammation vive, & des autres maladies aiguës, avant que d'avoir fait précéder la saignée. Il savoit donc, 1°. que ce secours est celui qui peut le plus efficacement calmer les mouvemens tumultueux, & seconder l'effet du purgatif, par le relâchement qu'il procure : 2°. que quand l'humeur est arrêtée dans la partie enflammée, les médicamens, au lieu d'agir sur cette humeur, n'agissent que sur les parties saines qu'ils affoiblissent, & rendent par-là le mal incurable.

Je n'ai vu nulle part que, dans la fièvre ardente, *Hippocrate* ait purgé avant que d'avoir saigné; mais j'ai trouvé par-tout que, dans cette même fièvre, il purgeoit le quatrième jour, si l'indication l'exigeoit. Il en faisoit autant dans une pleurésie humorale, quand la douleur occu-
poit

poit la partie inférieure du diaphragme, dans la vue de détourner l'humeur bilieuse des premières voies. Dans les fièvres d'été, qui sont du genre putride, il purgeoit de même le troisième ou le quatrième jour ; il jugeoit cet intervalle convenable pour connoître la nature de la fièvre, car elles se ressembloient presque toutes dans leur commencement.

Dans les fièvres intermittentes, il n'employoit la purgation qu'après trois ou quatre accès, ou vers le huitième jour, parce que ces sortes de fièvres ont ordinairement pour causes, des humeurs fixes qui ont besoin d'être atténuées avant qu'elles d'être évacuées. Il faut cependant avoir soin de chasser ces humeurs à temps, pour empêcher la fièvre de dégénérer en continue. Je ne puis m'empêcher d'observer ici qu'on doit être extrêmement circonspect sur l'usage des saignées dans les fièvres intermittentes : leur cause est ordinairement dans les premières voies, & je ne vois pas pourquoi on vuide les vaisseaux sanguins, quand elles ne sont pas accom-

pagnées de symptômes extraordinaires. La foiblesse du malade, la longueur de la fièvre, la bouffissure & l'hydropisie sont les suites ordinaires de ces saignées déplacées. Les Elèves de l'art doivent faire grande attention à ce que j'observe ici ; c'est d'après l'expérience que je parle.

Quand *Hippocrate* employoit la purgation avant la saignée, c'étoit seulement dans le cas de plénitude d'humeurs, où l'on doit faire plus d'attention à la corruption de ces mêmes humeurs, qu'à la réplétion des vaisseaux sanguins.

La conclusion de tout ceci est 1°. que si dans le commencement nous purgeons d'après une indication juste, pour dissiper une partie de l'humeur peccante, afin que la Nature puisse cuire plus aisément celle qui reste, nous devons nous abstenir de la purgation & de tous les remèdes actifs & puissans dans le milieu, ou le plus haut période de la maladie. Les Symptômes sont toujours plus violens dans la force du mal, on doit par conséquent plutôt aider la Nature dans le combat

qu'elle soutient, que de l'affoiblir par des évacuans.

Cælius dit que *Thémison* purgeoit dans toutes les maladies, & qu'il saignoit de même dans tous les temps ; si cela est, *Juvénal* a eu raison de dire :

... *Quot Themison ægros autumnno occiderit uno...*

2°. Après avoir respecté l'ouvrage de la dépuracion du sang dans l'apogée de la maladie, nous devons examiner attentivement la manière dont la fièvre se termine ; si c'est par résolution, sans une évacuation sensible, ou par une crise parfaite, ou enfin par une crise incomplète, qui n'évacue qu'en partie la matière fébrile.

Dans les fièvres bénignes qui se terminent par résolution, les humeurs étant devenues homogènes & capables d'une assimilation parfaite, la purgation n'est pas nécessaire, parce qu'il n'y a point de rechûtes à craindre. *Hippocrate* s'en abstenoit aussi.

Dans les fièvres aigües qui se terminent

sans aucun signe de crise, dans des jours qui ne sont pas décisifs, il purgeoit toujours à la fin, & la raison en est évidente ; mais il s'en abstenoit après une crise parfaite, arrivée dans un temps convenable, parce qu'alors la cause fébrile est tellement évacuée, qu'il ne reste rien dont on puisse craindre les suites.

C'est par la raison contraire qu'il employoit les purgatifs après la crise imparfaite, pour ne rien laisser d'hétérogène dans la masse du sang.

Voilà en substance la doctrine d'*Hippocrate* sur le temps & la manière d'évacuer dans les maladies aiguës : avant que d'examiner les autres points essentiels de sa pratique, je crois être fondé à dire que la négligence ou le mépris de ces règles sur l'usage de la saignée, des vomitifs & des purgatifs, sont les véritables causes des infortunes du plus grand nombre des Médecins : une maladie simple devient par-là compliquée, longue & chronique ; les malades après avoir languï misérable-

ment tombent dans des Cachexies, des Jaunisses incurables, qui se terminent au printemps suivant par des hydropisies, ou des dissenteries putrides, auxquelles toute la science humaine n'est pas capable d'apporter du remède. *Boërhave* nourri de la doctrine d'*Hippocrate*, & de celle de tous les bons Médecins, remarque judicieusement que nos plus grands succès dépendent des évacuations faites à propos; il veut qu'on en use avec connoissance de cause, & avec la modération dont nous avons parlé; car si l'on entreprend d'éteindre la fièvre par les saignées & les évacuans, avant d'être parvenu à corriger la lenteur ou l'épaississement des fluides, que la Nature avoit dessein de dissoudre par la fièvre, jamais on ne viendra à bout de procurer une parfaite guérison. Quoique *Galien* nous rapporte qu'il a guéri de la fièvre un jeune homme, en le saignant une fois *ad animi deliquium*, & en étouffant la fièvre dès sa naissance, il est néanmoins plus prudent de suivre la règle d'*Hippocrate*,

& de ne saigner que jusqu'à ce que , par la diminution de la chaleur , & l'adoucissement des symptômes , nous trouvions qu'il n'y a plus de danger à craindre de la violence de la fièvre , & de ne jamais tomber dans l'extrémité opposée , en mettant le malade trop bas , & en laissant trop peu de force à la fièvre , qui est nécessaire jusqu'à un certain point.

Si vous saignez , ou vous évacuez trop , ajoute Boërhave, ou si vous portez le régime rafraichissant assez loin pour l'éteindre , avant que l'ouvrage de la coction soit parfait , il est à craindre que vos succès apparens n'aient de fort mauvaises suites ; non pas à la vérité comme celles que cause la trop violente impétuosité de la fièvre , savoir la destruction des vaisseaux & la coagulation des fluides ; mais des maladies longues & chroniques. Pour nous rendre plus clairement sa pensée , il se sert d'un exemple familier ; le voici : Lorsqu'il arrive dans quelque partie une inflammation trop grande pour qu'on puisse la résoudre , le mieux qu'il y ait à faire est de cuire

cette viscosité inflammatoire , & de la convertir en pus ; or cela ne peut jamais se faire sans quelque degré de fièvre. Si donc la fièvre est trop violente, la gangrène s'y mettra ; si elle est trop lente, elle n'aura pas la force de l'amener à suppuration, elle fera probablement suivie d'une tumeur dure ou d'un skirre qui durera toute la vie. La même chose arrive dans les maladies aiguës, si le Médecin est mal adroit. J'ai été prolix sur ces trois points, & je l'ai dû, parce que la vie des hommes dépend des méprises que les jeunes Médecins peuvent faire en ce genre. Je passe à présent aux secours qu'employoit *Hippocrate* dans les autres indications que lui offroit la Nature.

Les seules crises qu'*Hippocrate* tâcha d'imiter par le moyen de l'art, étoient celles qui se font par les évacuations, l'expectoration & la sueur, quand les indications l'exigeoient. Dans les maladies de poitrine, (où les crachemens font la crise essentielle,) il avoit uniquement en vue de favoriser l'expectoration, en faisant

prendre de la tisane, & en donnant à propos des béchiques. Ainsi, dans une pleurésie, il ordonnoit la tisane avec le miel; & quand la matière commençoit à fortir par les crachats, il appliquoit des médicamens chauds, c'est-à-dire, des fomentations & des topiques capables d'en avancer la maturité. De même dans une péripneumonie, il recommande tous les remèdes propres à favoriser l'expectoration, & il marque le temps précis pour les donner. Son livre *de internis affectionibus* renferme tous ces préceptes.

Il se gardoit bien de faire un usage interne des sudorifiques pour provoquer la sueur dans la fièvre: il étoit bien plus éclairé sur ce point, qu'un grand nombre de Médecins qui suivent encore les principes incendiaires de *Vanhelmont*, au mépris de ceux que *Sydenham* (1) a donnés sur une erreur aussi funeste, *deflagrare in-*

(1) *Tam itaque in hoc, quam in aliis morbis quibuscumque quos mihi videre contingit, deinde solâ peste, sudores prolicere non tam Medici, quam Naturæ provincia est.* Sydenham.

tima domûs penetralia pro imminente periculo habetur. Le danger est le même pour le corps humain.

Les moyens dont se servoit *Hippocrate* pour provoquer la sueur, étoient externes ; ils consistoient tous dans l'onction, la friction, les bains légèrement chauds, les étuves, ou un fauteuil fait exprès ; encore ne s'en servoit-il dans les temps convenables qu'avec une grande circonspection. Dans certains cas, par exemple, lorsque l'état du poulx & la moiteur de la peau annonçoient une disposition à la sueur & que la Nature en restoit là, il ordonnoit des bains chauds, ou des bains de vapeurs, il faisoit frotter le corps d'huile, & tenoit le malade bien couvert. Cela fait, il prescrivait un usage abondant de boissons délayantes, telles que l'eau tiède, l'hydromel, l'oximel, &c. parce que ces boissons, en divisant les humeurs, ouvrent aussi les pores, & facilitent la transpiration, ce qui est très-salutaire en pareil cas. Les Médecins qui soupçonnent de la malignité dans les maladies qui sont

accompagnées de quelques symptômes extraordinaires, & qui recourent à ce qu'on appelle vulgairement *des Cordiaux*, feront très-bien de renoncer à cet usage meurtrier, & de suivre l'exemple d'*Hippocrate* dans les maladies aiguës ; il n'a jamais provoqué une crise de sueur dans la vue de chasser hors du sang un venin imaginaire ; ce Médecin judicieux ne prescrivait rien de préjudiciable, & n'a jamais donné d'une extrémité dans une autre ; il savoit trop bien que les remèdes chauds ajoutés au feu de la fièvre, sont précisément ce venin inflammatoire qu'on cherche à faire sortir d'un corps où il n'existe pas.

Les Cordiaux dont se servoit *Hippocrate* étoient restaurans, & non pas incitatifs : il ne jugeoit rien de meilleur pour soutenir les forces d'un malade, qu'une nourriture convenable, & nous devons nous défier comme lui de tout ce qui augmente l'action des vaisseaux & le mouvement des humeurs, puisqu'ordinairement dans les maladies aiguës, les mouvemens fé-

briles sont plus vifs que lents. Les indications où l'on doit recourir aux incitatifs, sont par conséquent très-rares ; elles se manifestent par la langueur du poulx, une grande perte de forces, des urines pâles, & un trop petit degré de chaleur. De tous ces signes pris ensemble, & de la crudité de l'urine en particulier, on doit conclure que les forces sont trop foibles, pour vaincre, séparer & entraîner la matière morbifique ; c'est donc dans ce cas que la Nature demande le secours des Cordiaux. *Hippocrate* favoit que le meilleur Médecin est celui qui

*Innocuas placido corpus jubet urere flammæ
Et justo rapidos temperat igne focos.*

En effet, il est très-prudent de tenir plutôt la fièvre un peu trop bas, que de souffrir qu'elle monte trop haut, parce qu'il est plus facile de remédier au premier de ces deux défauts qu'au dernier. D'ailleurs, il n'y a point de remède, quelque renommé qu'il soit, dont on puisse dire qu'il est un cordial dans la fièvre,

simplement & absolument en lui-même, il ne l'est que par rapport aux circonstances où l'on s'en fert. Il est des occasions où la saignée qui évacue & qui affoiblit, est le plus sûr cordial, en diminuant la quantité du sang qui accable un malade dans le commencement de son mal. Chacun a observé comme moi, qu'après cette évacuation le malade, de foible & languissant qu'il étoit, reprend de la vigueur. Ce n'est que sur la fin des maladies, après de fortes évacuations, que les Cordiaux sont nécessaires. Pour remplir le vide des vaisseaux, la nourriture que prescrivoit *Hippocrate*, est le plus sûr de tous les moyens; *Sydenham* qui le suivoit dans sa pratique, ordonnoit aussi les gruaux, la panade simple, ou animée par une cuillerée ou deux d'un vin vieux, & peu échauffant. Il préféroit le vin du Rhin, & à son défaut il employoit le jus d'orange, de citron, les eaux aromatiques distillées. J'ai souvent éprouvé l'efficacité de ces Cordiaux simples, & j'ai toujours eu lieu de m'en louer. Dans les fièvres

malignes, & dans celles qui sont sujettes à éruption, j'ordonne pour avancer la sécrétion des humeurs, quand la Nature est trop lente, le petit lait préparé avec quatre livres de lait frais, & huit onces de bon vin blanc qu'on fait bouillir un moment ensemble; & ce remède clarifié & filtré remplit ordinairement cette indication. Quelques cuillerées de vin données à propos produisent aussi des merveilles; pour en être convaincu, il faut avoir traité des malades dans les Hôpitaux.

Nous devons donc nous abstenir de tous ces diaphorétiques vantés, de ces sels volatils, de ces aromates brûlans qui ne font qu'ajouter feu sur feu, qui en dissipant les parties les plus légères & les plus mobiles des fluides, mettent toute la machine en désordre.

Hippocrate ne s'est jamais servi de remèdes apéritifs chauds ou de diurétiques, pour exciter une crise d'urine: les boissons adoucissantes & délayantes étoient ses moyens.

Voilà en somme toute la Médecine d'*Hippocrate* : les bons & les vrais Médecins de tous les siècles qui s'y sont conformés, ont bien prouvé qu'ils jugeoient impossible d'en suivre une meilleure. Comment auroient-ils pu établir leur pratique sur un fondement plus solide que celui qui porte sur les loix même de la Nature. Je finirai cet examen par une réflexion sur les crises auxquelles plusieurs Médecins de ce siècle font si peu d'attention, quoiqu'elles en méritent une bien particulière. Il est certain que chaque maladie a les fiennes qui lui sont propres; & si on ne les observe pas de nos jours, comme on les observoit dans l'Antiquité, c'est qu'on a trop de confiance dans les remèdes, & qu'on n'en a pas assez dans la Nature; nous la troublons sans cesse dans son ouvrage, & les remèdes souvent déplacés sont des objections auxquelles elle ne peut répondre. C'est parmi le Peuple que la Nature abandonnée à elle-même, jouit de tous ses droits, & nous fait voir ses ressources dans les maladies.

Il est vrai que la coction & les crises ne sont pas si promptes dans les climats tempérés, & qu'elles sont plus lentes dans tout le nord, que dans les climats chauds, où elles sont ordinairement complètes & régulières : elles sont retardées dans ceux-là par la consistance & la viscosité des humeurs, par la nature de l'air marécageux & froid. Dans les climats méridionaux, dans la Grèce & dans toute l'Asie, les crises arrivent plus promptement, parce que l'air de ces Régions est plus subtil & plus chaud qu'ailleurs ; non-seulement les fruits & les vins y ont une maturité plus prompte & plus parfaite, mais encore le sang y est moins chargé de parties grossières & impures, & s'il s'altère, il se dépure aussi bien plus promptement. Il y a donc cette différence entre une crise naturelle & une artificielle, que la première, quoique plus lente, est plus sûre, & que la seconde qui nous paroît plus prompte, n'en est souvent que plus dangereuse. Comme il est raisonnable de préférer ce qui est certain à ce qui est douteux,

nous devons respecter l'ouvrage de la dé-puration. La Nature ne manque jamais de temps ni de moyens pour faire ce qui est possible ; c'est l'homme qui manque de la patience nécessaire pour observer : aussi nos erreurs doivent moins être mises sur le compte de notre raison , que sur celui de notre impatience.

*Idee générale du mécanisme du corps
humain.*

Malgré les progrès de l'homme dans les sciences, il est bien peu avancé dans la connoissance de soi-même : seroit-il vrai qu'il est presque toujours le dernier objet de ses méditations ? si ce reproche est fondé, il faut chercher à nous rendre plus curieux de nous instruire des causes de la vie & des phénomènes qui en résultent. Cette étude est celle de toutes qui nous intéresse le plus, & qui a avec l'homme le plus intime rapport, puisqu'elle l'éclaire sur la nature de sa constitution , sur les accidens auxquels il est sujet , sur les causes de ces accidens,

cidens, & sur les moyens d'y remédier. On se tromperoit donc si l'on prenoit cet abrégé du corps humain pour un hors-d'œuvre. Je tirerai, autant qu'il me sera possible, de la nature même des choses, l'explication de leurs développemens, & malgré cette précaution, je prie le lecteur de ne jamais oublier que le tableau que je vais lui présenter, est composé du vrai, & du vraisemblable à la fois, de masses de lumières à travers des nuages.

Les Auteurs du Journal Encyclopédique disent que la Nature dans ses ouvrages nous étonne de deux manières, par la grandeur & la petitesse de ses productions : si elle nous étonne, en déployant, pour ainsi dire, toute sa puissance sur la matière, elle ne nous est pas moins incompréhensible, lorsque travaillant à la formation du plus petit insecte, elle concentre toutes ses forces dans un seul point. En effet, l'atôme organisé a une mécanique aussi profonde, aussi sublime, & plus difficile à saisir, que celle de la plus monstrueuse baleine.

Partie I.

I

Il n'est pas nécessaire au Médecin d'embrasser tous les temps, tous les lieux, tous les états & les phénomènes de la matière organisée. Il peut guérir sans cette connoissance. L'anatomie lui fait connoître la structure des fibres, des organes, & les effets qui en résultent ; ainsi lorsque le vivant l'étonne & le confond, le mort le met à son aise sur ce qu'il cherchoit à connoître.

Il s'ensuit que la nature, pour être bien comprise, n'a pas besoin d'être étudiée dans tout ce qu'elle produit ; le grand se connoît par le petit, comme le petit par le grand. Celui-ci est la somme, l'autre est l'unité qui la compose. Le petit est donc l'élément du grand ; il doit être par-tout. Il est aussi la base de tous les corps, de toutes les substances, & se prête à toutes les transformations, à tous les développemens ; la plante est dans la graine, la fleur dans le bouton ; la graine à son tour est dans le calice qui l'enveloppe.

Les élémens de la matière vivante, de

même que ceux de la matière brute, ont la faculté de se réunir avec ordre, de former par leur réunion, des lignes, des fibres, des organes, des corps d'une figure déterminée, qui participent tous à la nature de leurs élémens. Ils vivent ou végètent, perdent, se réparent, se reproduisent, chacun de la manière qui lui est propre ou analogue.

La nature du fluide délié & subtil qui nous forme, qu'on nous transmet avec la vie, nous est totalement inconnue : mais il est probable que la première particule du corps humain est un élément solide, & que le fluide qui lie ensemble plusieurs de ces particules, est un ciment gras, un suc visqueux.

Cette particule doit être un élément solide. La matière première, qui sert de base commune à tous les individus, est évidemment celle en laquelle ils se résolvent tous, après la destruction, & celle qui subsiste encore après eux. Or la Chymie, le feu, la putréfaction nous démontrent que cette matière, la plus simple que

l'on puisse concevoir, est une terre pure, très-légère, que ni le feu, ni l'air, ni l'eau ne peuvent détruire.

Mais les matières purement terrestres ne sont pas cohérentes ; les cendres , la poussière se séparent , s'élèvent au gré des vents ; elles ont donc besoin d'entraves pour se fixer & former un tout. Cette cohérence dépend d'un *gluten* qui est de deux espèces : il est aqueux ou huileux. Si vous détruisez ce ciment , les parties les plus solides d'un éléphant se réduisent en poudre , & donnent les mêmes produits que les parties délicates d'une mouche. Le défaut de cette matière liante rend friables tous les os calcinés ; mais rendez-leur l'huile dont le feu les a dépouillés, ils redeviennent solides.

Le fluide qui sert de lien à la terre , est sans contredit le même que celui qui abonde dans l'embryon , & qui le fait croître si rapidement. La pulpe, la mollesse & la flexibilité des parties qui le composent , écartent le doute sur cet objet.

Le corps, quelque grand & quelque solide qu'il paroisse dans l'adulte, n'a donc été qu'un atome dans son principe : on pourroit même croire que les parties les plus solides ont été fluides avant que leurs élémens se fussent réunis dans une masse. Mais comment concevoir des milliers de ressorts dans un atome imperceptible, des viscères créés ensemble & dans le même temps ? Dans le corps animé, tous les effets sont tour à tour les causes de ce qui les a fait naître ; & pour me servir de la pensée d'*Hippocrate*, ils sont semblables aux points d'un cercle ; on trouve le commencement où l'on cherche la fin, & celle-ci où l'on croyoit trouver l'autre. Quoique le cœur soit réputé pour le premier vivant & le dernier mourant, il n'a cependant point de mouvement inné ; la vie dépend également de l'action alternative des solides & des fluides à la fois.

Ici l'imagination se perd comme dans l'infini que la Nature nous offre par-tout ; mais la prudence doit l'arrêter. En physi-

que, ce qui ne peut être démontré par l'expérience, ne doit point être recherché par une vaine théorie. Il faut donc renoncer à tout ce qui n'est d'aucune utilité à l'homme. Le premier mobile, l'atome, le corps, l'espace, la gravité, l'attraction, &c. sont autant de choses dont l'essence nous sera toujours cachée.

Il suffit au Médecin de savoir que les parties individuelles & indivisibles sont les parties simples, & qu'on peut les considérer comme de petits corps dont les parties sont semblables entre elles, & à leur tout ; que ces parties simples élémentaires ne forment les solides que quand elles sont unies avec d'autres éléments. Si elles ne sont point enchaînées avec eux, mais qu'elles y soient simplement confondues, & en liberté, elles forment alors les parties fluides. C'est des unes & des autres que le corps humain, si merveilleux, si compliqué en apparence, est composé.

Les fluides ne diffèrent donc point des solides par leur nature ; ils doivent à la

matière du feu, au feu principe des corps, le mouvement perpétuel de leurs particules qui se fait en tout sens avec une égale force. Cet élément qui les pénètre, qui les dissout, s'en retirant jusqu'à un certain point, les rétablit dans leur premier état de solidité. Ainsi le froid change l'eau en glace ; le sang tiré des veines, perd sa fluidité avec sa chaleur.

Les solides sont des masses dont les molécules sont si fortement liées ensemble, qu'il est plus facile de faire changer de place au tout, que de séparer les parties les unes des autres. Il y a dans le corps humain divers degrés de solidité, ainsi que de fluidité : les corps les plus solides sont ceux que la plus grande force ne fait pas obéir, tels que les os, les tendons, &c. Les plus fluides sont le suc nerveux, le chyle, la lymphe, le sérum, &c. Les moins fluides sont les sucs visqueux, qui filent comme le blanc d'œuf, ou fuient comme lui. On est convenu de donner le nom de *solide* à tous les vaisseaux caves, gros ou petits, larges ou

étroits , coniques ou cylindriques , qui renferment ces suc ; & celui de *fluide* à tous les suc contenus dans ces vaisseaux. Nous ne changerons rien à ces dénominations.

Voilà les matières premières qui servent de base à l'édifice dont nous cherchons à connoître l'ordre & l'arrangement. Cette connoissance préliminaire va nous conduire à celle de la structure des parties & de l'ensemble, ainsi que de la puissance d'agir, qui en est le résultat.

Pour se faire une idée aussi juste qu'elle peut l'être du corps humain , il faut se rapprocher de *Boërrhaave* , & se représenter la première fibre élémentaire comme un composé de particules terrestres placées à côté l'une de l'autre , & longitudinalement jointes ensemble par l'intermède d'un *ciment* onctueux. Cet assemblage , d'abord semblable à des *stries* de blanc d'œuf , produit la première fibre blanche , nerveuse , très-délicate. C'est de la laxité de cette union que vient la flexibilité de la fibre qui peut prendre toutes

sortes de formes sans se rompre. Dès qu'une fois une partie visqueuse s'est collée à un élément solide, elle y tient bien. Les premiers fibres de cette nature sont la base commune de toutes les parties du corps humain.

En supposant plusieurs plans de fibres parallèles appliqués les uns sur les autres, & qui se touchent suivant leur longueur, nous aurons des cylindres de la dernière ténuité, qui formeront une toile superficielle, une membrane simple. On peut se la représenter comme la superficie géométrique, un corps sans épaisseur, qui a de la longueur & de la largeur, sans avoir de profondeur. Cette première membrane mère, la plus simple de toutes, courbée sur elle-même, de sorte qu'elle laisse un vide entre ses parois, produit le premier canal, ou le premier vaisseau cylindrique, cave, étroit, doué d'un mouvement qui favorise l'expulsion du fluide contenu entre la trame fibreuse de la membrane qui le produit. Il est naturel qu'un fluide pressé abandonne sa place,

& se jette vers le lieu où il trouve moins de résistance ; il doit donc se déposer dans la cavité du vaisseau, comme dans son réservoir propre. Ainsi le premier vaisseau contient un fluide colliquamenteux né avec nous, & semblable au suc même des nerfs. Donc le suc qui préside au grand œuvre de la Nature, est le même que celui qui circule dans le premier canal simple, qui donne de la consistance aux fibres, & de la nourriture aux organes.

Mais il y a encore bien loin de la formation & de la naissance du premier vaisseau de l'embryon à celle des parties les plus dures & les plus compactes du corps du fœtus, & de l'adulte. Hâtons-nous de parcourir rapidement les générations, les progressions, les degrés intermédiaires, & les métamorphoses successives par lesquelles passent les solides, pour devenir des instrumens tellement construits, figurés, liés entre eux, qu'il se peut faire par leur fabrique particulière certains mouvemens déterminés, s'il survient une cause

mouvante. Voici à peu près comment ces prodiges s'opèrent.

Plusieurs canaux simples, unis & placés couches sur couches, forment de nouvelles membranes du second genre, plus composées que les premières ; ces membranes, en se contournant sur elles-mêmes, forment à leur tour de nouveaux cylindres caves, plus gros & moins étroits que les premiers. Ces vaisseaux composeront des membranes d'un troisième genre ; celles-ci des vaisseaux toujours plus solides, plus nombreux & plus élastiques. C'est delà que viennent successivement les divers genres de vaisseaux & de membranes, qui entrent dans la composition des viscères, des cartilages, des tendons, des ligamens & des os.

Les différentes manières dont les trames & les tissus fibreux, vasculeux & membraneux s'entrelacent & se contournent ; les différens angles qu'ils forment en se coupant ; la façon dont ces canaux se dirigent & s'adaptent les uns aux autres ; les intervalles ou les porosités qu'ils

laissent entr'eux ; les masses solides & élastiques qu'ils composent, font précisément ces organes & ces instrumens capables de mouvemens déterminés, s'il survient une cause mouvante : or cette cause subsiste dans l'embryon & le fœtus, comme dans l'adulte. On la trouve dans la Nature même, le ressort & la figure des fluides contenus dans les instrumens qui ont la grandeur, la forme, la matière, l'élasticité, la connexion requise pour produire les effets nécessaires à la fin qu'on en attend.

A mesure que les vaisseaux se multiplient, ils deviennent plus composés, & d'autant plus élastiques, que leur épaisseur sera plus grande. Si, par exemple, le plus petit vaisseau de l'embryon étoit composé de mille filets, & que faute de liquide, comme cela arrive communément, il redevint solide & formât une fibre, elle seroit composée de mille filets. Or chacun de ces filets a son élasticité naturelle, & chacun agira par sa propre force ; ainsi cette fibre réunira mille

forces jointes ensemble, donc elle résistera mille fois plus dans cet état qu'auparavant. Si une membrane est formée de pareils vaisseaux devenus fibres par la compression, elle devient plus solide, plus dure, plus blanche & plus élastique, c'est le cartilage.

Le cartilage se forme donc lorsque les vaisseaux qui, par leur texture, composoient une membrane, ne sont plus des vaisseaux, mais des fibres renforcées par la cohésion de leur parois. Ces vaisseaux ainsi comprimés & oblitérés forment alors des couches de plans fibreux, & ces plans en ont d'autres de vaisseaux entiers comprimant les parties voisines par l'expansion & la dilatation des fluides qu'ils renferment. Cette métamorphose est bien sensible dans la *Fontanelle* des enfans : elle commence par être membrane ; petit à petit on observe comme une étoile blanche dans son milieu, de laquelle partent des rayons blancs. A l'aide du microscope, on voit que cette étoile & ces rayons se forment où les vaisseaux com-

mentent à se durcir , où des artères plus grandes ont déjà des battemens assez forts pour former cette compression nécessaire. Ainsi le cartilage est formé de couches de fibres parfaites , entrelassées de vaisseaux pleins qui , par leurs oscillations , leurs battemens , ont produit les plans latéraux fibreux qu'on y remarque , & conséquemment le cartilage n'est qu'un composé de petites lames & de vaisseaux élastiques.

Si les couches cartilagineuses dont nous venons de parler sont de plus en plus comprimées par les forces de la vie , qui augmentent sans cesse dans l'embryon , & le fœtus , le cartillage change de nature , & devient insensiblement un corps blanc , le plus dur , le plus compact & le plus sec de tous ceux qui entrent dans la composition de la machine : voilà l'os qui n'est pas encore sensible dans le fœtus d'un mois. On y remarque seulement quelques petits points cartilagineux , qui deviennent des os , par le même mécanisme qui change les membranes en car-

tilage. Aussi les os, dans le corps humain, ne méritent ce nom qu'avec le temps.

Nous avons dit que toutes les fibres étoient cylindriques : l'œil, le microscope, la dissection, les fils du vers à soie & de l'araignée, le démontrent. Représentons-nous une fibre formée de six cylindres, qui en entourent un septième, nous concevrons aisément que cette fibre a son union ou sa cohésion dans des lignes qui rampent suivant la longueur convexe des cylindres. Entr'eux sont des espaces prismatiques, curvilignes, triangulaires, vides ou remplis d'une vapeur aqueuse qui n'est point adhérente : que ces vides reçoivent maintenant un suc concrescible qui se durcisse & se colle avec les six fibres de la circonférence, & avec la fibre du milieu ; alors, les fibres ne cohéreront point aux lignes, mais de tous côtés, à toutes les surfaces, & nulle part elles ne seront libres. Cette façon de lier les parties est très-évidente dans les os ; un suc osseux y remplit les interstices lon-

gitudinaux des fibres, & conglutine les lames qui, par ce moyen, n'étant plus écartées, forment une base solide.

L'os n'est donc qu'un tout formé de plusieurs membranes unies ensemble, appliquées couches sur couches les unes sur les autres, & dont quelques-unes déjà consolidées forment des lames dures. Ces lames laissent entr'elles des intervalles, où passent, comme dans les membranes, un grand nombre de vaisseaux libres, remplis de fluides. L'os est plus dur vers son milieu que vers ses extrémités ; la raison en est simple : c'est que le milieu de l'os commence toujours par se durcir le premier. *Clopton Havers* a démontré que vers ce milieu il y a une grande artère, & qu'en conséquence il y a de grands battemens. Or ces battemens compriment, affaissent, oblitérent, durcissent les petits vaisseaux voisins, & en forment des cartillages. La continuité de ces battemens durcit le cartillage de plus en plus, en fait un os, qui à son tour croît chaque jour en dureté par la même raison ; voilà pour-
quoi

quoi le corps de l'os est plus petit, plus dur, plus compact que ses extrémités plus éloignées du centre des oscillations ou des battemens. Mais si le corps de l'os est la partie qui se durcit la première, c'est elle aussi qui prend le moins d'accroissement dans l'enfant ; les extrémités plus molles, plus poreuses, en sont beaucoup plus susceptibles.

Entre les couches & les lames osseuses, on trouve un assez grand nombre de vaisseaux qui ont plus de capacité, & qui renferment plus de fluide, que d'autres beaucoup plus petits : donc là même, où sont ces gros vaisseaux, il y a plus de distention de parties ou d'écartement, qu'ailleurs. Les lames & les couches osseuses sont forcées de s'écarter les unes des autres, de se soutenir dans l'expansion des vaisseaux, & de former entre elles plusieurs intervalles ou *sinus* qui n'existoient pas d'abord dans l'os. C'est aussi ce qui arrive à l'os frontal, au maxillaire, &c. Dans un enfant de trois ou quatre ans, l'os basilaire n'a ni cavité, ni

Partie I.

K

sinus ; on trouve l'un & l'autre dans un homme de vingt ans, dont les os ont acquis la plus grande solidité. Il est cependant aisé de rendre raison de ce phénomène ; les pulsations artérielles écartent petit à petit les lames entre lesquelles ces vaisseaux sont distribués ; & quoique ces pulsations paroissent molles & foibles, & par conséquent incapables d'agir sur des surfaces solides, néanmoins des battemens répétés, peut-être plus de deux mille fois dans une heure, sont capables de former insensiblement à la longue une cavité & des *sinus*. C'est de cette manière que se forment les cavités médullaires qui sont dans l'enfance beaucoup plus petites que dans l'adolescence. Les artères médullaires étendant les espaces où elles sont renfermées, rendent nécessairement ces espaces & ces cavités plus grandes ; les solides passent donc par une infinité de degrés intermédiaires avant que de former les parties les plus dures & les plus compactes. On peut conclure de là, que dans leur première origine, les soli-

des ne diffèrent des liquides qu'en degrés, que par la cohésion plus ou moins forte de leurs parties, & qu'il n'y a rien de si mou que l'âge, le travail & la compression ne puissent endurcir, ni rien de si dur, qui ne puisse se ramollir, redevenir chair, pulpe, &c. par des causes opposées à la cohérence des parties élémentaires entr'elles. L'un & l'autre de ces faits sont prouvés par des expériences invincibles.

Les muscles ou les parties charnues qui couvrent la charpente osseuse du corps, ne sont autre chose qu'un amas de filets charnus, infiniment petits, dont chaque filet visible est enveloppé de sa membrane particulière, & lié à d'autres par un tissu cellulaire. Chaque fibre du bœuf contient environ cent de ces filamens déliés & entrelassés de différentes façons. Il est donc démontré que les fibres sont composées d'une multitude de filamens ; les fibrilles produisent des fils plus gros ; ceux-ci des fibres ; les fibres des faisceaux ; & ces faisceaux se divisent à leur tour en fils

très-fins. Voilà le muscle, ou la partie organique faite, pour exécuter les mouvemens prescrits par la volonté, ainsi que les fonctions machinales, indépendantes de l'ame.

L'aponévrose est la dégénération de ces fibres charnues en nature tendineuse. Les aponévroses sont composées de fibrilles, de filamens, de fibres, de faisceaux, d'artères, de veines, de vaisseaux lymphatiques & de nerfs; ce sont des bandes fermes & courtes, qui empêchent que les tendons en agissant, n'élèvent la peau d'une façon difforme & dangereuse. Outre cet usage, elles servent de gaine à ces mêmes tendons; desorte qu'en leur faisant suivre un chemin marqué, leur direction en est plus sûre. Ces bandes aponévrotiques ne sont à leur tour que des expansions tendineuses.

Le tendon se forme lorsque la cavité de la fibre musculieuse s'abolissant peu à peu, ne présente plus qu'un corps pointu, si fort, si dur, si sec & si étroit, qu'il ne paroît y avoir presque aucun vaisseau sensible, quoique l'art de *Ruisch* en découvre

une infinité de petits bien distingués, dans les parties les plus intimes des tendons. Ces fibres réunies & serrées les unes contre les autres, forment le tendon qui ne diffère de la chair, que parce que la *compaction* des fibres a détruit les vaisseaux sensibles.

Les nerfs sont des filamens médullaires enveloppés dans une gaine commune que leur fournissent les membranes du cerveau. Chaque nerf peut être considéré comme un paquet de cordes lâches infiniment petites, qui s'unissent ou se touchent légèrement : on le voit dans le nerf sciatique. La substance du cerveau, & la substance médullaire de l'épine qui n'est qu'une prolongation de la première, sont toutes vasculieuses ou faites de petites fibres câves très-molles, qui servent à former les fibrilles des nerfs ; ainsi les nerfs ne sont qu'une continuation de la moëlle du cerveau.

« Tels sont en somme l'ordre & l'arrangement des parties qui composent » ce Tout merveilleux, cette mécanique

» vivante, dont les ressorts intérieurs se
» dérobent aux yeux du vulgaire, tandis
» qu'au dehors il ne voit qu'une décora-
» tion simple & magnifique, où sont ras-
» semblés le charme des couleurs, la
» beauté des formes, l'élégance des con-
» tours, & l'harmonie des proportions
» dans l'ensemble & dans tous les détails.
» Placé au centre de cette machine or-
» ganisée, un agent secret, un feu prin-
» cipe, raréfie & fait bouillonner les flui-
» des : au même instant s'exécutent tou-
» tes les fonctions indépendantes de l'âme.
» Des leviers, des cordes, des poulies,
» des poids & des contrepoids, obéissent
» aux loix de l'équilibre & du mouve-
» ment ; la respiration appelle & chasse
» l'air tour à tour ; l'estomac devient
» semblable à un fourneau où des liqueurs
» pénétrantes servent à la dissolution &
» à l'analyse des alimens ; leurs parties
» décomposées passent par différens ca-
» naux, se rassemblent dans des réservoirs,
» s'affinent & s'épurent dans leur cours,
» se transforment en sang, augmentent

» & développent la masse solide dont elles
 » deviennent une portion. Le sang, comme
 » un torrent, circule par des routes in-
 » nombrables ; il se sépare & se réu-
 » nit ; porté par les artères jusqu'aux ex-
 » trémités de la machine, il est ramené
 » par les veines des extrémités vers le
 » cœur. Ce viscère est le centre du mou-
 » vement général, & le foyer de la vie
 » interne. (1) C'est de-là qu'elle se distri-

(1) Le cœur est le viscère le moins partagé de nerfs, & c'est celui qui fait mouvoir tous les autres. La cause de son mouvement est la même que celle du mouvement général. L'effet de ce mouvement est la circulation. C'est elle qui, par le moyen des artères, distribue le sang à toutes les parties, d'où il est rapporté au cœur par le moyen des veines. La vie universelle dépend donc de la contraction alternative du cœur & des artères. Le mouvement du cœur n'est pas soumis à la volonté : cette prudence de la Nature est la principale cause de notre conservation. Si les nerfs du cœur lui venoient directement du cerveau, celui-là seroit un vaisseau perpétuellement battu de la tempête. L'esprit agité par des chagrins renaissans, troubleroit & suspendroit les fonctions de la vie. Les nerfs du cœur viennent de l'intercostal, de la paire vague.

Le mouvement des oreillettes du cœur & des artères, est *isochrone*, tandis qu'il est *hétérochrone*

» bue ; au dehors tous les mouvemens
» s'opèrent de même : du cerveau partent
» des faisceaux nerveux qui s'épanouissent
» aux extrémités , & vont former l'or-
» gane du sentiment. Les uns sont pro-
» pres à réfléchir les atômes impercepti-
» bles de la lumière ; les autres les vi-
» brations des corps sonores ; ceux-ci ne

par rapport à ce viscère. Je m'explique : quand les oreillettes se contractent, les ventricules se dilatent, & les artères se contractent en même temps. Ainsi elles sont dans l'état de dilatation, de *systole*, de même que les oreillettes, quand le cœur est en contraction, en *diastole*, & *vice versa*. Les artères coronaires sont peut-être une exception à cette loi. Toutes les veines du corps rapportent le sang dans la veine *cave ascendante & descendante*, qui le verse dans l'oreillette droite du cœur. De-là, il passe dans son *ventricule* correspondant, qui le pousse dans l'*artère pulmonaire*, d'où il revient par la veine de ce nom dans l'oreillette gauche, qui le transmet à son tour dans son *ventricule* dilaté. Celui-ci, en se contractant, pousse le fluide qu'il a reçu, dans l'*artère aorte*, qui en fait part à toutes les autres artères. Les veines, qui commencent où les ramifications artérielles finissent, rapportent au cœur le superflu du sang qu'il leur a envoyé. Une chose bien digne de remarque, c'est que l'organe qui donne la vie aux autres, ne reçoit de sang pour sa nourriture, qu'après en avoir distribué dans l'*aorte*.

» feront ébranlés que par les particules
 » odorantes ; ceux-là par les esprits &
 » les sels qui se détachent des alimens &
 » des liqueurs ; les derniers enfin disper-
 » sés sur toute la surface de la peau , ne
 » peuvent être heurtés que par le contact
 » & les parties grossières des corps soli-
 » des : ainsi se forment les sens.

» Chaque objet extérieur vient don-
 » ner une secousse à l'organe qui lui est
 » propre : les nerfs qui le composent ,
 » ainsi qu'une corde tendue , (1) portent
 » cet ébranlement jusqu'au cerveau : là
 » c'est le réservoir de ces esprits subtils
 » & rapides , partie la plus déliée du sang ,
 » émanations aériennes ou enflammées ,
 » invisibles comme impalpables. A l'im-
 » pression que le cerveau reçoit , ses *sou-*
 » *flès volatils* courent rapidement dans les
 » nerfs ; ils passent dans les muscles ; ceux-
 » ci sont des ressorts élastiques qui se ten-

(1) Cette comparaison ne va point aux nerfs ; si
 elle étoit juste , l'homme seroit dans un état de
 douleur habituelle ; car la douleur ne vient que de
 la tension des fibres , des nerfs , &c.

» dent ou se détendent, des cordes qui
» s'allongent ou se racourcissent selon la
» quantité du fluide nerveux qui les rem-
»plit ou qui en sort. De cette compres-
»sion ou dilatation des muscles résultent
» tous les mouvemens. Les esprits ani-
»maux, principes moteurs, sont eux-mê-
»mes dans une éternelle agitation, &
» tandis que les uns achèvent de se for-
»mer & se volatilisent dans le labora-
»toire, que les autres au premier signal
» s'élancent rapidement, une foule in-
» nombrable déjà dispersée dans la ma-
»chine, circule dans tous les membres,
» suit les dernières ramifications des nerfs,
» va, vient, descend, remonte & porte
» par-tout la vie & la souplesse.

» Jusqu'ici nous n'avons parlé que du
» corps ; mais joignez-y une ame, aussi-tôt
» naît un nouvel ordre d'opérations bien
» plus sublimes ».

Ce tableau digne de la majesté du su-
jet, l'est aussi de l'éloquence de M.
Thomas.

*De la nature des humeurs du corps
humain.*

Rien de si commun que d'entendre dire : *la Médecine est conjecturale*. Si ce reproche est fondé, il ne tombe du moins que sur la Médecine systématique. Les démonstrations de la Géométrie ne sont pas plus claires, que les lumières de la Médecine pratique. Cela doit être ainsi ; le Praticien ne s'occupe que du corps, dont la nature lui est connue ; cette connoissance est fondée sur l'expérience qui ne peut le tromper, la vérité lui est propre, & rend cette connoissance inébranlable. Aussi plusieurs siècles de méditation sur l'économie animale, ont été moins utiles au genre humain, que les simples découvertes de *Sanctorius* sur la transpiration ; phénomène sensible, observé dans le vivant. C'est donc à l'expérience que nous devons recourir pour juger sainement de la nature des humeurs que nous nous proposons de développer ici. *Hippocrate* qui marchoit seul dans la carrière

des découvertes, dut connoître par autant d'expériences particulières la nature des mêmes choses, pour pouvoir les réduire en genres, en espèces, par leurs attributs communs: c'est la synthèse. Mais à présent que nous connoissons la structure, la figure, la grandeur, la situation & toutes les propriétés que les sens découvrent dans les parties solides & fluides des animaux, il nous suffit d'exposer les loix générales qui constituent la nature des êtres singuliers: c'est l'analyse. En effet, il est facile d'expliquer les actions naturelles & contre nature; ainsi que les qualités des humeurs diverses, dès qu'on en connoît le mécanisme, dès qu'on fait ce qui les prépare, les produit & les détermine dans leur cours. C'est par ces propriétés qu'un Médecin judicieux les conçoit, les explique & les démontre. D'après cette connoissance qui ne tient rien de la conjecture, il n'est pas difficile de se former une idée juste de la lésion de quelques parties, toutes les fois que le corps est modifié d'une

façon opposée à sa manière d'être naturelle ; toutes les fois, dis-je, qu'une cause quelconque y apporte des changemens, & lui donne de nouvelles déterminations.

Nous avons fait voir que le corps humain a différentes sortes de vaisseaux qui ont tous une origine commune ; que les uns sont cylindriques, & les autres coniques, convergens ou divergens.

Dans les premiers, la figure du canal ne doit produire aucun changement, ni dans la vitesse du fluide, ni dans la résistance du solide. Dans un cylindre, tous les globules d'un même diamètre, mis ensemble en ligne droite, continuent leur direction avec tout leur mouvement. Les vaisseaux convergens sont ceux dont le diamètre va toujours en diminuant ; de-là l'augmentation des chocs, des frottemens, des résistances. Dans les vaisseaux divergens, les résistances sont d'autant moindres, que les diamètres s'élargissent de plus en plus : par conséquent, si les diamètres diminuent en raison double, les globules emploieront la moitié de

leur force à les distendre; jusqu'à ce qu'ils les rendent cylindriques, & continueront leur route relativement au mouvement qui leur restera. Cet effort augmentera toujours par le rétrécissement des diamètres, en raison inverse & quarrée, & *vice versa*.

Le sang est un composé de parties hétérogènes, unies ensemble, qui se séparent d'elles-mêmes, dès que ce fluide est en repos. Il a beaucoup de parties volatiles, subtiles, qui en s'évaporant lui font perdre de son poids, ce qui n'arrive pas aux corps les plus odorans. Il est plus pesant que l'eau, il va au fond; il contient un air qui n'est point élastique. Cela devoit être ainsi, sans quoi l'homme seroit sujet à des obstructions *aériennes*, mortelles. Dans l'état sain, on n'observe dans le sang ni parties acides, ni alkalines, ni aucune sorte de matières capables de fermentation; la seule chose que les sens y découvrent, est une odeur légère, & une saveur de sel neutre, dont la nature est peut-être

ammoniacale. Tant que ses principes ne sont point altérés par la maladie, par la putréfaction ou par une trop grande chaleur, il est si doux, que l'on pourroit l'employer comme un collyre propre à appaiser la douleur des yeux. Ainsi tout ce que l'art du Chymiste en tire par l'analyse, est le produit d'une décomposition.

On distingue trois parties dans le sang ; la partie séreuse salée, la partie gélatineuse & le *coagulum*. Sur sept parties de sang, il y en a cinq ou six de sereuses ; la sérosité est la partie lixivielle du sang. La partie gélatineuse est la partie nutritive du corps ; elle ne se dissout pas dans l'eau, elle y surnage en forme de flocons ; quand l'eau en est évaporée, elle donne une gélée qui se durcit & se blanchit. C'est elle qui cause les obstructions, les empâtemens des viscères ; c'est la matière qui forme la couène du sang, le pus, & qui donne lieu au plus grand nombre des maladies. Le *coagulum* se dissout dans l'eau tiède, & la teint en un beau rouge qui ne perd rien de sa couleur en passant

par le filtre. La sérosité, qui est composée d'un nombre infini de globules dispersés dans beaucoup d'eau, y passe en entier. Le sang perd sa fluidité avec sa chaleur & son mouvement ; quand on veut la lui rendre , il faut l'exposer à une douce chaleur & le battre : le battement répond à l'action des vaisseaux ; mais une trop grande chaleur coagule encore plus que le froid. Les acides, sur-tout les acides minéraux produisent le même effet ; chaque acide lui donne une couleur particulière ; l'acide marin le rend brun, l'Acide nitreux le teint en gris , & le vitriolique en noir ; les alkalis fixes & volatils le dissolvent ; beaucoup de sels & de plantes le coagulent. Les expériences qu'on peut faire à ce sujet, seroient, je pense, de la plus grande utilité dans l'emploi des remèdes. Les huiles légères essentielles le rendent fluide & lui donnent une belle couleur. Si on verse de l'esprit de vitriol sur le *serum*, les petits globules rouges qui peuvent rester dans cette liqueur, se rapprochent, se condensent ;

condensent, se noircissent ; la sérosité reste la même. L'esprit de vin, les huiles essentielles coagulent le *serum*, & font l'effet du feu. Il s'ensuit delà que les réflexions de M. Petit, de l'Académie des Sciences, sont très-judicieuses : *parce que*, dit-il, *certain corps ont des qualités égales, ou des principes égaux, ils n'ont pas pour cela des effets semblables, ni les mêmes vertus. L'acide nitreux versé sur la sérosité, la rend plus fluide, les globules blanchissent dans l'instant. L'esprit de sel marin coagule la lymphe ; celui de vitriol peut nuire aux globules rouges. Ainsi dans les maladies inflammatoires l'esprit de sel marin & de vitriol sont nuisibles, & le nitreux est efficace. Voilà des faits pratiques bien instructifs !*

La variété apparente des humeurs se réduit à peu de choses ; elle ne vient que des vaisseaux, des filtres, des réservoirs par où les mêmes humeurs passent, & dans lesquels elles séjournent plus ou moins. Que de sang, de lymphe, de bile, d'urine, &c. ne fait-on pas avec de l'eau & du pain ! & quelle différence

énorme du pain aux humeurs qu'il produit ! cependant cette méthamorphose si surprenante coûte peu à la Nature, elle ne fait que mêler le pain & l'eau avec les sucs qui sont déjà *nôtres*, & les soumettre ensuite à l'action des fibres.

Il y a dans les alimens différentes parties ; les unes cédant aux forces de la vie, sont élaborées, changées & converties en notre propre substance ; les autres sur lesquelles nos ressorts n'ont pas de prise, en éludent tellement l'action, qu'elles sortent du corps presque telles qu'elles y sont entrées. Ainsi les parties qui passent en notre propre substance s'éloignent de la nature des alimens que nous prenons : elles peuvent donner plus ou moins de force au corps, plus ou moins de douceur & de fluidité aux humeurs, sans que leurs qualités primitives s'étendent aussi loin qu'on le dit ; leurs effets sont plus sensibles dans les premières voies que dans les humeurs. Disons donc qu'une infinité de substances prises ensemble ou séparément, crues ou

préparées, font vivre l'homme, le font croître, lui donnent des forces, & réparent celles qu'il perd continuellement, en fournissant au sang des fucs hétérogènes, dont la Nature fait un tout homogène, pour la conservation de l'Individu. Ainsi la variété des choses dont on use, ne cause pas beaucoup de différence dans le corps qui en est nourri, tant pour la matière que pour les effets qui en résultent. Il s'ensuit, 1.^o qu'il y a dans le corps humain un principe actif qui, de tant d'alimens divers, peut, en les changeant, former & réparer les organes, 2.^o Que si les alimens influent jusqu'à un certain point sur le physique, ils n'ont pas le même pouvoir sur les mœurs & le caractère ; on n'en reçoit point cette influence morale que les Modernes ont attribuée au lait des nourrices : ce lait est du sang presque fait, qui nourrit en adoucissant l'acrimonie des humeurs ; il suffit, il est même nécessaire dans tous les cas où les fibres affoiblies, ne peuvent broyer des alimens plus forts, comme dans l'enfant.

ce, dans la phytie, le marasme, &c. mais je ne comprends pas comment il pourroit agir sur le caractère. 3.^o Que par ces principes il est possible de rendre raison des singularités que nous offre la vie des Lapons, des Samojèdes, des Kamchadales, &c. 4.^o Enfin, que si la Nature de nos humeurs est simple, celle de nos maladies est bien moins compliquée que ne le croient ceux qui ne se donnent pas la peine de réfléchir mûrement sur le sujet que je traite. Quelques soient nos lumières sur la digestion & la sanguification, la Nature en fait plus que nous, & l'estomac résout des problèmes qui seront toujours irrésolubles pour la raison.

Il est vrai que dans les différens corps & les divers climats, on trouve quelques variétés : un homme des pays chauds a les humeurs plus âcres, il supporte très-bien la diète, les fruits doux, acidules, fondans, les boissons rafraichissantes ; il transpire beaucoup, on le purge aussi plus difficilement : c'est le contraire dans un climat opposé. Mais cette diversité peut

se réduire à peu de chose par rapport aux parties solides & fluides ; on peut toujours compter d'être heureux Praticien par-tout, quand on suivra d'après de justes indications les règles générales de la pratique, relativement aux tempéramens divers. L'homme *Sarcophage* & *Omni-vorre*, l'*Ictiophage* qui ne vit que de poisson, & l'*Herbi-vorre* ont tous trois à peu près le même sang, ce fait est certain. Ainsi les hommes de tous les climats ont en ce genre des ressemblances très-proches. Le sang, les humeurs, les chairs, les os, les tendons, les ligamens, les ongles, les cheveux, tout le corps enfin sont faits de lait, & se renouvellent de même. Toute la masse qui s'accroît, se développe & se dissipe journellement, se répare de même manière ; & quoiqu'en divers pays, les alimens ne diffèrent qu'en ce que la matière nutritive est plus ou moins atténuée, plus ou moins douce, plus ou moins âcre, elle fait cependant naître à la Chine comme à Arkangel, à Pétersbourg comme à Paris, des parties tout-

à-fait semblables, parce que cette matière est la même dans toute la nature, à peu de chose près.

C'est la foiblesse de nos ressorts, c'est l'abus des alimens qui font dégénérer la meilleure nourriture en crudité, ou en matière étrangère au sang ; c'est dans le corps seul que l'on trouve un principe qui, au moyen de deux matières d'une nature étrangère, (l'eau & la substance gélatineuse) forme les parties solides & fluides. Si ce principe vient à manquer, toutes les forces de l'univers réunies ensemble, ne pourroient donner les mêmes résultats, par les mêmes moyens. J'en appelle à l'art des Chymistes : quoiqu'ils connoissent les principes des corps, & qu'ils puissent en former quelques uns de semblables à ceux qu'ils ont décomposés, où sont les Artistes qui ont jamais fait un nerf, une seule goutte de sang ? C'est cependant ce qu'il faudroit faire, quand le principe vital languit, quand nos humeurs ont besoin d'être régénérées. Cette régénération est l'ouvrage de la Nature ; un exer-

cice convenable, le choix & l'emploi des alimens l'aident à en venir à bout. *Prima lex sanitatis non satiari cibis, proxima impigrum esse ad laborem.* Mais malheureusement il n'y a que le Peuple qui soit laborieux & frugal ; il n'y a aussi que lui qui soit sain.

On demandoit un jour à *Boërhaave* quelles étoient les causes de plusieurs maladies ignorées des Anciens ? Il répondit : *Coquos numera*, comptez les cuisiniers ? Il auroit pu ajouter & *otiosos* : l'inertie & la mollesse influent encore plus sur le physique, que sur le moral. Mais malgré l'exemple & les préceptes des Anciens, on dédaigne la Gymnastique ; & les Disciples d'*Hérodicus*, qui en fut l'inventeur, ne persuadent presque personne. Cependant tout le monde convient que la santé est le plus précieux de tous les biens : par quelle fatalité en abuse-t-on aussi-tôt qu'on en jouit ? Pourquoi même en la recherchant fait-on absolument le contraire de ce qu'il faut pour la recouvrer ? Ressembleroit-elle à la liberté

dont on ne connoît le prix qu'après l'avoir perdue ? On veut se bien porter , & l'on change l'ordre de la Nature ; la nuit prend la place du jour ; l'homme aussi ennemi de lui-même que de ses semblables, emploie dix bras au service d'un ventre ; on lui sert dans un repas les productions des deux hémisphères, les fruits & les vins des différentes parties du Globe. Accablé de nourriture, il ne quitte la table que pour digérer dans un fauteuil ; le café & les liqueurs viennent l'y trouver , il ajoute de nouveaux feux au feu vital. Mais bientôt l'estomac en souffrance lui reproche ses excès, c'est un volcan qui renferme des matières en fermentation ; la chaleur se répand dans les veines, les vapeurs montent à la tête, & *Lucullus* accablé s'endort. A son réveil il se plaint de flatuosités, de gonflemens, &c. On appelle un Médecin , qui prescrit l'usage du thé ou des boissons délayantes tièdes qui le font digérer par indigestion. Voilà à peu près notre manière de vivre, & nous nous moquons des Oma-

guas qui, avant que de se mettre à table, présentent une seringue à chaque convive.

Il est vrai que ceux qui se conduisent ainsi ne tardent pas à en supporter la peine ; la vie n'est pas longue quand on ne vit que d'indigestions. Après avoir abusé des remèdes qu'on auroit pu s'épargner, ils deviennent inutiles quand la Nature en demande : les organes sont détruits, les remèdes n'agissent point sur les morts. Le Médecin citoyen qui nous a donné l'histoire des fièvres de Saint-Domingue, observe judicieusement que dès que les forces de la vie sont languissantes, les sucs gastriques énervés, appauvris, manquant de l'énergie nécessaire, ne détachent des alimens que les parties les plus déliées. Un extrait semblable n'est composé que de petites masses ou de molécules, dont les surfaces presque insensibles sont peu propres à réparer nos pertes, à faire corps avec nos fibres, à adoucir nos humeurs. Rien n'est si vrai : ce n'est pas de l'huile essentielle ni des par-

ties spiritueuses qui peuvent entretenir la force & la souplesse de nos organes, ils ont besoin d'un chyle nourricier bien préparé.

Les moyens sûrs de conserver la santé consistent donc dans l'usage modéré des alimens, qui sont tous sains quand la dépense égale la recette, quand l'exercice vient au secours des forces digestives. Tout ce qui nous est nécessaire, tout ce que la Nature a créé d'alimens propres à réparer, à nourrir le corps, est doux & mucilagineux : si les boissons fermentées nous eussent été nécessaires, elle n'auroit pas manqué d'en produire de pareilles, mais elle a voulu que tout ce qui a des qualités éminentes fût un médicament, & non pas un aliment. Elle est ennemie du superflu, du composé, du trop exquis ; aussi des substances simples délayées dans de l'eau, fomentées par la chaleur des viscères, quoique d'une nature différente des principes qui nous composent, forment une émulsion qui va s'appliquer à nos fibres ; servent de base à

nos organes ; ont une vertu prolifique , & se changent en la propre substance de ce corps qui croît , agit , se conserve en multipliant son existence.

Toutes les préparations des alimens doivent donc être conformes aux vues de la Nature : or il n'y a que ce qui se dissout aisément dans l'eau , qui soit aisé à digérer ; tout ce qui ne s'y marie pas , comme les fibres des animaux & des végétaux , ainsi que l'huile & la graisse , est d'une digestion difficile. C'est aussi pour cela que les remèdes qui agissent mécaniquement , dont les parties sont dures , âcres , angulaires , immiscibles à nos humeurs , ont souvent l'effet d'un poison.

Les signes de la santé sont la facilité , la promptitude & l'espèce de volupté avec lesquelles les fonctions du corps & de l'esprit s'exécutent. Je joins ensemble ces deux fonctions , parce que la lésion de l'un est réversible sur l'autre. Les défordres que les passions excitent dans l'économie animale , ne sont que trop con-

nus. La santé du corps & de l'esprit dépend d'une circulation tranquille, & des élémens de nos fluides, si parfaitement mêlés & confondus ensemble, qu'aucun ne coule séparément. Il y a certainement des sels dans le corps humain, quand on n'admettroit que le sel marin dont nous faisons un usage journalier ; il y a aussi de l'huile, de la terre & de l'eau, comme nous l'avons vu. Mais quand ces parties hétérogènes sont tempérées les unes par les autres, quand les huiles servent d'enveloppe aux particules salines, celles-ci ne causent point de mal. Aucun sel n'agit & ne peut agir sans être dissous ; sans la dissolution, le sucre est sans douceur, & la pierre infernale ne brûle pas. Mais humectez-les, ils agissent. Que le sel soit détaché de l'huile, il agit. Que l'huile soit pure, les corps qu'elle enduira n'admettront pas l'eau. Si la sérosité abandonne les grands vaisseaux, elle se réfugiera dans les petits, & produira l'œdème, la bouffissure, l'hydropisie, &c. En suivant cette analogie jusqu'où elle peut

aller, on trouvera l'explication de tous les phénomènes du corps humain.

Doutes sur la Doctrine des tempéramens.

J'ai lu & médité ce que les anciens Médecins & les modernes ont écrit sur les tempéramens : les malades sont presque les seuls qui m'aient donné quelques notions satisfaisantes sur cet objet. Mais il me reste des doutes que je prends la liberté de proposer aux Praticiens plus expérimentés que moi.

Quel parti la Médecine peut-elle tirer de la notion théorique des tempéramens ? Presque aucun. C'est une notion trop peu développée.

Tout ce qui constitue l'animal comme animal, tout ce qui le constitue comme tel animal, tout ce qui le constitue comme animal de tel sexe, de tel âge, de tel climat, élevé, nourri, exercé de telle manière, entre dans la connoissance complète du tempérament.

Quelle conséquence un peu juste, un

peu certaine, l'esprit humain, quelque étendu, quelque pénétrant, quelque expérimenté qu'il soit, déduira-t-il d'une vérité qui embrasse un si grand nombre de données ? Parmi ces données, y'en a-t-il quelques-unes qu'il puisse négliger sans inconvénient ?

Je demande à tous les Médecins, lorsqu'ils approchent d'un malade, & qu'ils cherchent à se faire une idée juste du tempérament de ce malade, si cette idée n'est pas bien vague ?

Je leur demande de quelle ressource peut leur être cette idée vague, lorsqu'ils sont appelés chez un malade attaqué d'une maladie aiguë ?

Je leur demande de quelle ressource elle leur est, si la maladie est chronique ?

Il me semble que, dans ce cas, ils s'attachent spécialement au caractère de la maladie, & aux remèdes spécialement appropriés à cette maladie.

En supposant que la notion vague du tempérament se présente à l'esprit, &

modifie l'application des remèdes, on conviendra que cette modification est bien indéterminée. Je crois que cette notion joue un bien plus grand rôle pour le régime à prescrire, que pour la maladie à traiter.

Dans le cas du régime, il me semble que le Médecin ne se proposant point alors de changer le tempérament, qu'il regarde comme la manière d'être de l'animal, & cette manière d'être, comparée avec la notion abstraite de santé ou de maladie, n'étant ni santé ni maladie, il doit se trouver embarrassé dans sa conduite. Qu'ordonnera-t-il ? Un régime analogue, ou un régime contraire au tempérament.

Il regarde donc le tempérament comme un animal féroce, qui dort & qu'il ne faut pas réveiller, ou comme une santé, ou une maladie en quelque sorte originelle qu'il faut, autant qu'il est possible, arrêter ou fixer à un certain état.

Tant que l'animal exerce bien ses fonctions, quelque soit le tempérament, on le

regarde comme sain. Y a-t-il des maladies propres à certains tempéramens, c'est-à-dire, des pentes vicieuses vers lesquelles ils sont emportés ? Il y en a, sans doute ; pourquoi ? Je l'ignore.

Par-là même que le tempérament tient à l'habitude & aux fonctions générales de l'animal, j'en conclurois que c'est une notion dont il est difficile de faire usage dans la pratique.

Par la même raison que la notion abstraite des tempéramens renferme un si grand nombre d'idées, & d'idées vagues, indéterminées, il n'y en a aucune qui fournisse davantage à la Médecine systématique & homicide.

Le système une fois introduit en Médecine, il n'y a point de science d'où il soit plus difficile de le chasser. Je rends assez de justice au Médecin digne de ce titre, pour le croire le plus lent peut-être à embrasser un système quelconque, parce que la vie de l'homme, but de son art, est le plus important de tous les objets ; mais en revanche ce Médecin, qui a cru
ne

ne se décider que par connoissance de cause, sera le plus lent à quitter le motif de sa détermination, parce qu'alors l'amour propre épouse sa cause ; les fautes qu'il est obligé de s'avouer sont plus graves, les reproches de son cœur & les reproches des autres sont plus cruels.

Ce qui contribue le plus à égarer le Médecin, c'est que la plupart des mots qu'il emploie n'ont pas à la rigueur les mêmes significations, les mêmes attributs qu'en physique & dans l'usage ordinaire. Je désirerois qu'on fixât la valeur réelle, l'énergie de ces mots primitifs, tels que *chaud, froid, sec, humide, pituiteux, phlegmatique, bilieux, mélancholique*, & autres, comme *fort & foible, lâche, mou*, &c.

Je voudrois sur-tout que, dans l'examen des tempéramens, on examinât bien le tempérament originel, indélébile, & qu'on le distinguât du tempérament accidentel, passager. Un homme étoit né gai, il devient mélancholique & triste. Une femme qui faisoit le charme de la société par l'égalité de son humeur, par son es-

prit & par son enjouement, tombe tout-à-coup dans l'abattement & la tristesse, la langueur succède à la tranquillité, ou de tranquille qu'elle étoit, elle s'enflamme pour un rien, elle tonne, elle devient une femme à *giboulée*; à quoi doit-on attribuer cette prompte métamorphose? Traiterait-on cette femme comme un bilieux, un maniaque, ou comme un corps dans un état d'apathie? Nous avons donc besoin d'observations sur ces tempéramens dégénérés, soit que la cause en soit connue, soit que la dégénération se soit faite naturellement par nuance.

Conséquemment je voudrois qu'on ne se contentât pas de parler des tempéramens en général, mais d'abord de celui des sexes dans un même pays & dans différens pays, puis de celui des âges, & peut-être de celui des conditions, ou de celui qu'on reçoit d'elles, à commencer par l'homme d'Etat, le Militaire, &c.

Mais rien n'est plus difficile que de prononcer sur le tempérament d'un homme. J'en connois de mélancholiques, seuls;

d'une gaieté charmante en société ; tristes chez eux, enjonnés par-tout ailleurs. Quel tempérament ont-ils ? Il n'est pas aisé de le décider.

Y a-t-il des moyens d'arrêter, d'affaiblir, de ramener le tempérament au premier état stationnaire où il a commencé à se mouvoir & à s'accélérer vers quelque vice ? Il y en a, sans doute ; mais comment opèrent-ils ? Je l'ignore.

Qu'est-ce que ces mots, consulter le tempérament, approprier le régime au tempérament dans l'état de santé, approprier les remèdes au tempérament dans l'état de maladie ? Sont-ils vides de sens ? Aucunement. Que signifient-ils ? ils désignent une action mécanique sur les solides & sur les fluides, les parties constitutives de la machine. Mais comment se fait cette action ? Je l'ignore ; & prétendre le savoir, c'est se jeter dans des notions systématiques, qu'il seroit très-dangereux de suivre dans la Pratique. C'est une chose purement expérimentale. L'Observateur apprend à connoître dans l'individu un

certain nombre de qualités Physiques qui constituent ce qu'on appelle tempérament : plus l'observation aura été longue , variée , continue , plus le nombre connu de ces qualités physiques sera grand , plus on approchera du tempérament individuel essentiel à connoître.

Alors l'expérience de tous ceux qui nous auront précédés dans la pratique de l'art , & la nôtre , nous apprendront ce qu'il faut faire , voir , lire & comparer.

C'est peut-être un bienfait de la Nature , un bonheur pour l'homme , que ses connoissances soient bornées en plusieurs circonstances , dans celle , par exemple , des tempéramens. Si le Médecin pouvoit acquérir subitement toutes les notions particulières qui entrent dans la connoissance complète du tempérament en général , & du tempérament individuel , il la trouveroit si composée , il seroit perdu dans un si grand nombre d'élémens à combiner , qu'il se tiendrait en repos , & demeureroit spectateur oisif de l'incendie.

Il a quelques observations importantes & fondamentales, quelques expériences confirmées par une longue pratique ; il agit, & il agit sûrement.

Le tempérament, quel qu'il soit, doit inspirer au Médecin une attention spéciale, j'oserois presque dire, en une infinité de cas, un respect infini pour les goûts, les appétits, les mouvemens d'inspiration du malade. Car qu'est-ce que le tempérament ? La constitution propre individuelle du malade. Qu'est-ce que la Nature dans l'animal sain ou malade ? L'énergie des différentes parties & qualités qui le constituent ; énergie qui tend sans cesse à sa conservation, & de la manière la plus forte. En conséquence de ces deux principes, qu'est-ce que ces goûts, ces appétits, ces sortes d'inspirations du malade ? Souvent la voix de cette énergie ; & il est rare que cette voix ne doive pas être écoutée, quand elle parle constamment, continuellement.

Il y a deux impulsions dans l'animal considéré comme animal : l'impulsion de la

Nature qui résiste à la maladie ; l'impulsion de la maladie qui attaque. Le Médecin peut être quelquefois perplexe entre ces deux impulsions , mais la perplexité ne peut pas durer long-temps.

Il y a une troisième impulsion propre à l'homme ; qui est alors , parce qu'il est homme , dans une condition pire que l'animal ; c'est celle de son imagination , de son caprice , de sa fantaisie , & qui peut porter l'homme le plus sage , *Descartes* même , vers les actions les plus folles , les plus déréglées , lui faire demander des pommes de terre une heure avant que de mourir.

Quoi que ce soit que le tempérament , on voit que c'est de lui que viennent toutes les tendances habituelles de l'homme vers certaines actions , certains mets. C'est le balancier de toute sa conduite physique , comme la passion dominante est le régulateur de toute sa conduite morale ; & il est constant que ce balancier est accéléré , retardé , troublé en cent manières diverses.

Il est certain que, quoique le tempérament ne soit pas la vie, il n'est pas plus possible de fixer le tempérament au même point, que de rendre la vie éternelle.

Il est certain qu'il amène par son dérangement, des maladies qui lui sont propres; & que des maladies accidentelles, telles que toutes les épidémiques, le dérangent d'une manière particulière, inconnue jusqu'ici.

Il est certain que ces phénomènes si prodigieux, si variés, si inexplicables, qui tiennent tous à une seule cause, ne sont si prodigieux, si variés, si inexplicables, que parce que cette cause unique agit sur des machines ou des tempéramens divers. C'est une étincelle qui tombe ou dans l'eau, & qui la fait bouillonner & fumer, ou sur de l'huile, & qui l'allume, ou sur du bois, & qui l'enflamme; ou sur de la poudre, du salpêtre, du soufre, & qui cause une explosion. L'étincelle fatale est la même; tous les effets sont divers, à l'exception de quelques phénomènes généraux & communs, qui tiennent plus

peut-être à la nature de l'étincelle, qu'à celle du corps qui en est attaqué.

Il y a sans doute une infinité de tempéramens divers : cette infinie variété est démontrée & par l'infinie variété de constitution de la même machine, & par la variété infinie des effets d'une même cause morbifique sur ces machines diversement constituées.

Le Médecin qui abhorre tout système, ne prononce rien sur ce qui constitue cette variété de tempéramens ; il l'ignore. Il ne prononce rien sur la manière d'opérer de la cause morbifique relative à la diversité de ces constitutions ; il l'ignore. Il ne prononce rien sur la nature des remèdes qu'il ordonne ; il l'ignore. Il ne prononce rien sur la manière dont ces remèdes opèrent ; il l'ignore. Il ne prononce rien sur leur analogie avec les substances auxquelles il les applique ; il l'ignore encore. Il fait qu'il y a variété. Il a observé le plus qu'il a pu de ces phénomènes qui occasionnent cette variété. Il a expérimenté que, relativement à telle

ou telle variété, telle ou telle chose produit un bon effet, & voilà tout. Ce sont les Médecins raisonneurs qui ont perdu la Médecine dans tous les sens.

Je ne serois point étonné que certains Médecins crussent, ainsi qu'il est arrivé à quelques Philosophes, avoir à leur service un démon familier. Qu'étoit-ce que ce démon familier dans ces Philosophes ? Un tact fin, délicat, en conséquence duquel ils apprécioient plusieurs circonstances subtiles, certains phénomènes fugitifs ; appréciation qui étoit souvent justifiée par l'événement. Dans le Médecin, ce démon sera précisément la même chose, toutes les fois qu'il ne pourra se rendre un compte précis de ce qui le détermine invinciblement, soit dans son pronostic, soit dans sa pratique. C'est un tact fin, délicat, c'est un usage habituel, si délié, si continu de tous ses sens ; c'est un coup d'œil fondé sur des choses si inexplicables, si difficiles à saisir, si difficiles à rendre, que ce Médecin ne peut se faire entendre qu'à

l'homme aussi expérimenté que lui-même.

J'en appelle à ceux qui, comme Lommius, se sont attachés à décrire le plus scrupuleusement les maladies : combien de choses qui étoient dans leur entendement, & qu'ils n'ont jamais pu transmettre de vive voix, ni par écrit.

Ce qu'il faut singulièrement regretter, lorsque la société perd un grand Médecin, c'est cette multitude de connoissances non traditionnelles. Or on voit que la variété des tempéramens étant infinie, il y a sur ce seul objet, dans la tête d'un Médecin expérimenté, une infinité de notions qu'il ne peut rendre, & qu'il combine pourtant dans l'exercice journalier de son art.

Tout ce que les Médecins ont écrit sur les tempéramens, n'est proprement que la Médecine vulgaire. J'en dis autant de ce qu'ils ont écrit sur la plupart des maladies : & c'est la raison pour laquelle la pratique est si nécessaire ; voilà pourquoi certaines gardes-malades feroient de très-

grands Médecins , si elles connoissoient aussi parfaitement le remède , que l'état & les suites du mal.

La nature procédant toujours par des nuances insensibles , l'ignorance de l'homme a été obligée de déterminer dans la série infinie qui s'offroit à lui , certains termes fixes auxquels il se rapportât dans ses jugemens & dans sa conduite. Il ne pouvoit étendre sa langue à l'infini , & quoique chaque autre terme de la série eût son caractère particulier , il n'avoit point de nom qui le désignât. Par exemple , naître , vivre & mourir , font presque toute l'histoire de la durée de l'homme. Il en est ainsi des tempéramens. Trois ou quatre mots en expriment toute la variété.

Ces quatre mots , *chaud* , *froid* , *sec* & *humide* , font comme quatre points , quatre centres , autour desquels on a rassemblé le plus qu'on a pu de qualités individuelles qui les distinguassent. Les enfans apprennent par cœur l'énumération qui convient à chacun de ces centres ; les ha-

biles gens en suivent les développemens, à mesure qu'ils lisent, qu'ils méditent, qu'ils étudient, qu'ils pratiquent, qu'ils voient, qu'ils comparent. Comme dans les ondulations qui se font sur la surface des eaux, ils voient de circonférences excentriques en circonférences excentriques, ces centres s'étendre jusqu'à ce que les dernières circonférences se rencontrent, se touchent, passent les unes sur les autres. Alors ce ne sont plus quatre points isolés & pris sur une ligne infinie, à des intervalles infinis : c'est une connoissance liée, suivie, continue, où tout se touche. C'est alors que, si les dénominations premières données aux quatre points centraux, ne sont pas pour l'observateur tout-à-fait vides de sens, il s'en manque fort peu du moins qu'il ne discerne plus ces quatre premiers termes des autres. Leur prérogative s'affaiblit dans sa tête ; & il sent que le point, ou l'état qui les touche immédiatement & celui qui en est le plus éloigné, mériteroient tout aussi-bien des noms différens, puisqu'ils ont leurs caractères

spécifiques qui les constituent. La science prend une étendue immense dans son esprit, & il en reste, pour ainsi dire, réduits, comme la foule, à la langue des ignorans.

Cette pauvreté de la langue, si peu correspondante aux lumières des maîtres de l'art, les force à parler comme les autres ; mais ils sentent bien diversément. Souvent même, en s'exprimant comme un de leurs Confrères, ils disent, sentent & pensent des choses toutes diverses. De-là vient la taciturnité des hommes vraiment Hippocratiques : ils auroient besoin de trop de modifications & de termes ; & dans l'impossibilité de rendre avec précision ce qu'ils savent, ils aiment mieux observer, ordonner & se taire.

Souvent même ils craignent ou dédaignent d'écrire, parce qu'ils éprouvent à chaque instant la difficulté, l'impossibilité même de transmettre la partie vraiment précieuse de leur science, celle qui leur est individuelle.

La distinction des tempéramens en un

certain nombre de classes, ressemble à la distinction des couleurs au sortir de la boutique du Marchand ; ce n'est pas là la palette de la Nature, ni celle du Peintre. Ni lui ni la Nature n'emploient aucune de ces couleurs crues. La multitude des nuances très-distinguées dans le tableau, est infinie, & il n'y a des noms dans l'art que pour quelques-unes. Celui qui a prononcé, *gris, verd, jaune, rouge, bleu*, s'il croit savoir tout, est le plus dangereux des ignorans.

Tout le monde dit du bien ou du mal de la Médecine, sans en avoir le droit. Il n'appartient qu'aux Médecins profonds d'en parler ; ils ne peuvent être sentis que par le Médecin profond qui les écoute.

Les divisions trop multipliées sont absurdes ; c'est le symbole le plus frappant de l'ignorance dans l'art ; & malheur à celui qui l'exerce d'après ces divisions ! C'est un homicide qui aime mieux s'affujettir à un ordre systématique qui favorise la paresse, & qui le tranquillise dans ses fautes, que d'étudier & de suivre l'ordre de la Na-

ture, qui le tiendrait souvent dans une incertitude raisonnable, & dans une retenue très-fondée.

La langue Médicinale a un très-grand défaut : nous disons, tempéramens *chauds*, *secs*, *bilieux*, *phlegmatiques*, ou *ignés*, *sulfureux*, *salins* ; & ces noms entrent dans notre tête, avec la notion des qualités physiques qu'ils désignent, tandis qu'il n'y a peut-être rien de commun entre la chose, les tempéramens désignés, & la qualité spécifiée par le mot.

Qui dit tempérament chaud, dit une certaine collection de phénomènes qui constituent la manière générale, habituelle d'être d'un animal ; tandis que le mot *chaud* ne marque qu'une sensation relative au feu.

Qui dit un tempérament sec, dit une collection de phénomènes qui constituent la manière générale, habituelle d'être d'un animal, tandis qu'il n'y a peut-être rien dans cet animal qui corresponde exactement au mot *sécheresse*, de quelque manière qu'on l'entende.

Quoi de plus sec que certains vieillards, & quelquefois quoi de plus phlegmatique ou pituiteux ? Il en est ainsi des autres tempéramens, & des autres expressions qui les désignent, qui deviennent bien autrement fatales, lorsqu'elles sont empruntées ou de la Chymie, ou de la Méchanique, parce qu'alors elles entraînent avec elles une foule d'idées systématiques, & que ces idées systématiques entraînent aussi des conséquences pratiques d'autant plus séduisantes, qu'elles se tiennent ensemble plus fortement, & qu'alors très-pratiquement l'animal est considéré & traité ou comme un siphon, ou comme un automate de bois, ou comme une cucurbite.

On ne sauroit donc trop exhorter ceux qui se destinent à la Médecine, à prendre ces expressions pour ce qu'elles sont, non pour des mots qui marquent des états simples, mais pour des mots qui marquent des états tous compliqués; non pour des expressions de qualités physiques, mais pour des expressions de qualités

lités propres & particulières à l'animal. On parle du tempérament sanguin : oserois-je demander où, à quel âge, dans quel sexe, sous quel climat on le considère ?

Une chose qui marque combien ces dénominations sont incertaines, vagues, arbitraires, c'est qu'on garde communément son tempérament jusqu'à la fin de sa vie, & que, par conséquent, quoique le Vieillard ait toujours le tempérament chaud, humide ou sanguin ; il n'en a pas moins la fibre roide, le marasme de l'âge.

Une autre considération, c'est que relativement à un climat, à une province, à une ville, l'échelle des tempéramens change, enforte qu'on appelleroit à Paris chaud, sanguin, humide le tempérament qui ne le feroit point ailleurs. Nous mettons toujours les fibres en jeu ; mais le clavier humain ne se touche pas comme un instrument à cordes : qui peut se flatter de savoir ce que c'est que la fibre roide ou molle, & ce qu'elle fait à la

fanté, étant molle dans l'enfant, dans les femmes qui se portent bien, plus tendue dans l'adulte qui se porte bien, forte dans l'homme qui se porte bien, roide dans le vieillard qui se porte bien. Si je me suis servi de ces mots dans cet ouvrage, & si je m'en fers dans la suite, c'est pour être entendu des jeunes Médecins, & pour me conformer à l'usage ; mais je me défie de toute idée systématique fondée sur la connoissance des parties élémentaires de l'animal. Nos membranes ne ressemblent jamais à un parchemin, nos fibres à un fil mouillé, ou à une corde tendue, & je ne pense pas que nos nerfs puissent se racornir ; mais ils ont plus ou moins d'élasticité : cette idée simple me suffit, parce qu'elle est vraie.

Nous aurions besoin d'une bonne Dissertation sur les causes qui font changer les tempéramens nationaux : comment est-il arrivé que celui des habitans des environs de la Grèce ait passé en France ? Par quel hazard le retrouve-t-on chez les Suédois, qu'on appelle par cette raison

les François du Nord ? Pourquoi avant cinquante ans , ce même tempérament deviendra - t - il celui des Russes ?

Ces métamorphoses viendroient - elles de ce qu'on dessèche les marais , qu'on découvre un pays par la coupe des bois ? Seroit - ce parce que le Peuple quitte les campagnes pour se renfermer dans les villes , & qu'il se mêle avec d'autres Peuples ? Seroit - ce parce que d'Agriculteur qu'il étoit , il devient marin , militaire , commerçant ? Seroit - ce enfin parce qu'il change de mœurs & de nourriture ? Les délices de Capoue changèrent la constitution des Soldats d'*Annibal* ; il avoit amené des hommes robustes , des Héros , il ne ramena que des lâches. Lorsque la contrée que le Parisien habite , étoit couverte de bois , *Julien* disoit *j'aime le Parisien , parce qu'il est sérieux & grave comme moi. Julien !* vous ne diriez pas cela aujourd'hui ; pourquoi ? Je l'ignore : si les mœurs , les usages , les goûts , la galanterie , la sensibilité , le luxe des vins , les

liqueurs habituelles, le ciel peut-être, l'air & les eaux n'en sont pas les causes.

Neuwtou, le grand *Neuwtou*, a fixé le nombre des couleurs primitives ; suivons son exemple pour fixer le nombre des tempéramens individuels : les Anciens en ont admis neuf espèces, qu'on peut réduire à quatre, & c'est bien assez.

Des Tempéramens.

Toutes les espèces de tempéramens sont à la fois naturelles, acquises & composées : le tempérament naturel simple n'existe nulle part ; son existence suppose une combinaison géométrique de principes, combinaison impossible, ou qui ne peut être que momentanée dans un corps sujet aux vicissitudes, dans un corps qui paie sans cesse à la Nature les frais de son existence, dans un corps enfin qui ne peut & ne doit avoir qu'un état stationnaire.

Le changement de climat, le genre de vie, le côté physique & moral de l'In-

dividu sont les causes du tempérament acquis , & la multiplicité de ces causes réunies dans l'Individu , rendent son tempérament de plus en plus composé ; mais la somme de ces variétés rentre dans l'unité , dans l'uniformité de la constitution primordiale ; & les différences individuelles qui appartiennent en propre à chaque sujet , sont précisément ce qu'on appelle l'*ydiosincrasie* de chaque sujet.

Les effets physiques & moraux que je vais décrire peuvent servir à la connoissance des hommes & des nations. La clef de leurs caractères nous manque ; ce seroit quelque chose que de l'indiquer , après avoir couru l'Europe pour la trouver. Il y auroit long-temps que nous l'aurions en main cette clef , si ceux qui nous ont tracé le physique de l'homme , s'étoient plus attachés à nous en peindre le moral , ou si les Moralistes avoient été meilleurs Physiciens. Tout est enchaîné dans la Nature ; le physique & le moral y sont unis par les liens de la plus intime familiarité , pourquoi les a-t-on né-

gligés ou séparés l'un de l'autre ? M. de Buffon est le premier qui ait respecté ces liens indivisibles ; mais la Nature l'a trop bien traité pour qu'il ait pu la méconnoître & la peindre dans un état de contorsion.

Une physionomie animée, des yeux ordinairement bleus, un beau corps dont la stature est élevée, des chairs qui ne sont ni trop fermes ni trop molles, ni trop garnies de poils, des cheveux blonds ou châtains, une couleur agréable & vermeille, des membres souples & agiles, peu propres aux travaux de forces, des veines larges & bleues, remplies d'un sang qui circule aisément, un poulx vif, mais doux & uniforme, sont les signes individuels du tempérament que nous appelons sanguin. Le sang proprement dit, surabonde-t-il dans ce tempérament ? Je l'ignore ; toutes les humeurs se séparent du sang, où elles sont confondues, & se rendent dans des réservoirs particuliers. Quel est l'agent qui choisit de préférence une humeur pour la changer en une autre d'une

nature opposée ? Je l'ignore encore. L'*archée* que *Vanhelmont* employoit à cet office, n'est pas capable de me l'apprendre ; le *duumvirat*, que cet Auteur a introduit en Médecine, a été plus funeste à cette science que le triumvirat ne le fut aux Romains.

L'homme sanguin exerce toutes ses fonctions avec une facilité admirable : il a bon appétit, sans cependant être aussi vorace que l'homme bilieux ; il digère bien & lentement, il a le ventre libre, mais il urine peu, parce qu'il transpire aisément. L'homme sanguin est bon, franc, brave, courageux ; la vivacité, l'enjouement, la douceur & l'aménité forment son caractère, son imagination est brillante, sa mémoire facile, il a beaucoup d'esprit, des idées heureuses & promptes, un jugement vif, des expressions aisées. Il aime le luxe, les plaisirs, la table & les femmes. Toutes les affaires de cœur ont un empire absolu sur lui ; il aime avec beaucoup de délicatesse, mais ce Céladon est indiscret & inconstant, il

à plutôt des goûts que des passions, il est plus propre à faire des connoissances que des amis. Aussi étourdi que sensible, il n'aime pas qu'on lui résiste, il s'emporte aisément, & se calme de même. Presque tous ceux qu'on appelle *gens d'esprit* sont de ce tempérament : les sciences abstraites, les méditations profondes & suivies, ainsi que ce qui demande de la constance, de l'opiniâtreté dans le travail donnent du dégoût à l'homme sanguin ; comme il saisit vivement tous les objets, il les quitte de même, c'est l'image du papillon. Mais il excelle dans toutes les sciences agréables & les arts de goût ; son imagination douce & riante le rend naturellement enclin à la Poésie, à la peinture, à la Musique, &c. presque toutes ses productions sont gracieuses. La bonté de cette constitution n'est pas un titre pour vivre long-temps ; la sensibilité & la vivacité qui lui sont propres abrègent considérablement ses jours. Je parlerai des maladies & du régime de chaque tempérament dans mes réflexions sur la Prati-

que. Je passe au tempérament bilieux.

L'homme bilieux n'a pas ordinairement une taille avantageuse, ni un gros embonpoint ; mais il est fort , nerveux , bien musclé. Ses os sont gros , ses chairs compactes , la peau aride & sèche est d'un rouge foncé , brune , olivâtre & quelquefois noire ; les poils qui la couvrent ont la couleur des cheveux , qui sont presque toujours noirs & crépus. Le bilieux n'est pas beau , il a le cou gros , la bouche grande , les lèvres desséchées , l'haleine chaude & forte , le nez épaté , les yeux noirs & perçans.

Toutes les fonctions vitales se font promptement & fortement dans l'homme bilieux , son poulx est prompt , élastique , sec & roide. Il mange beaucoup , digère vite & facilement ; la constipation est propre à cette complexion ; la transpiration ne l'est pas , le tissu de la peau est trop ferré & trop compacte ; en revanche les urines sont abondantes & très-âcres.

Le bilieux est de tous les hommes celui qui est le plus amoureux ; l'amour est pour lui une affaire capitale , il veut être

aimé seul , parce qu'il aime passionné-
ment, & porte souvent la jalousie jus-
qu'à la fureur. Les Peuples chez qui ce
tempérament domine ont mutilé des hom-
mes pour s'assurer des femmes, dont ils
ont fait leurs esclaves ; mais ils ne jouissent
que du bonheur des Tyrans , s'il en est
un pour eux. Les bilieux sont les plus vi-
goureux des hommes, & conservent long-
temps leur vigueur ; ils sont aussi les plus
propres à faire concevoir, pourvu que
la femme soit d'un tempérament sanguin :
si elle est d'un tempérament bilieux, elle
est la plus amoureuse des femmes, & l'on
fait que trop de vivacité de part &
d'autre est un obstacle à la conception.
Les femmes sanguines, plus modérées,
sont plus fécondes ; mais on a malheu-
reusement oublié que c'est d'une union
bien assortie que naissent des enfans bien
faits & bien constitués. J'ai bien peur
que dans certains pays on ne soit obligé
d'en venir au croisement des races , tant
l'espèce humaine s'y est abatardie , faute
d'avoir égard à ces circonstances : les

grands noms, les familles illustres ne s'éteignent jamais que par cette cause physique. La convenance des rangs & des fortunes fait les mariages, l'amour n'y entre pour rien, ou du moins il ne bat que d'une aile, il doit battre des deux pour faire des enfans robustes ; ce qu'on fait à regret, on le fait toujours mal : l'amour dans ce cas ressemble à une lampe sépulcrale qui éclaire une urne, sans réchauffer les cendres qu'elle contient.

Les bilieux n'ont point la gaieté & l'enjouement des personnes sanguines : toutes leurs passions sont grandes & fortes ; ils sont très-sensibles, très-prompts à s'enflammer ; ils sont constans, fermes, inexorables. Leur colère est celle d'Achilles, leur haine celle de Coriolan ; leur amour tient de la manie ; leur imagination est belle & sublime. Les Poëtes, les Peintres, les Musiciens de ce tempérament mettent beaucoup de force, de fierté & de pathétique dans leurs productions ; leur jugement est moins facile que celui des hommes sanguins, mais il est plus mâle,

plus sûr, plus réfléchi. Ils ont plus de génie que d'esprit ; ce génie est vaste, profond & propre à toutes les sciences abstraites. Quelquefois ces qualités précieuses sont altérées par un peu de dureté ; un bilieux est presque toujours entêté & opiniâtre dans ce qu'il veut & ce qu'il pense, ce qu'il juge. Mais le soleil a aussi ses éclipses ; ce caractère qui ne fait pas plier, rend l'homme désagréable à la société, cet homme à son tour ne l'aime guères : il en est de cette antipathie réciproque, comme il en est de l'ennui ; quand on le donne on le reçoit.

L'acharnement des bilieux à tout ce qu'ils font, les rend propres à l'exécution des grands projets & des grandes affaires ; ils relèvent ou détruisent les empires quand ils ont le pouvoir en main. Presque tous les grands Ministres ont eu ce tempérament. Les bilieux vivent très-long-temps ; à l'âge de quarante ou quarante-cinq ans ils deviennent mélancoliques.

La stature des mélancoliques est grande ou moyenne , leurs cheveux sont bruns ou noirs , leur visage est alongé , leurs yeux sont grands- & langoureux dans la jeunesse , & sombres dans un âge plus avancé ; leurs joues sont sèches & avalées , leur corps est grêle , leurs jambes & leurs cuisses menues , leurs bras & leurs doigts éfilés ; leur peau est sèche , lisse , polie , quelquefois rude , brûlée , noirâtre , garnie de poils très-noirs ; leur tein est jaune ou brun.

Les femmes de ce tempérament ont la peau belle , mais sèche ; elles ont presque toutes une démarche nonchalante , soit qu'elles marchent ou qu'elles agissent.

L'homme mélancolique au contraire , marche d'abord avec beaucoup de vivacité , il met de la promptitude dans toutes les actions qui ne demandent pas beaucoup de force & de constance. On a observé que les laboureurs & les artisans qui ont ce tempérament , ne passent guères l'âge de quarante ans , les grands travaux les tuent ; ceux qui passent cet

âge, acquièrent les propriétés reconnues des tempéramens bilieux, & vivent très-long-temps.

Au reste, cette constitution n'est pas commune dans les Campagnes, elle ne l'est que dans les Villes, & sur-tout dans les Capitales. Ce tempérament est celui de tous qui se transmet le plus facilement & le plus sensiblement des pères aux enfans ; il me semble qu'on doit le regarder plutôt comme une maladie d'acquisition, comme un vice héréditaire, que comme un tempérament propre à l'Individu : un garçon mélancolique, une fille vaporeuse viennent ordinairement d'une mère hystérique.

L'abus des plaisirs, la nature de ces plaisirs, la durée de ces plaisirs, l'épuisement & l'abattement qui les suivent, sont les principales causes de cet état de langueur & d'irritation successives, qui font passer un Individu par toutes les situations possibles du corps, à l'exception de la naturelle. La machine devient à l'unisson avec tout ce qui l'affecte, elle est réduite

dans un état d'atonie, à moins qu'une tension excessive ne la travaille épileptiquement ; les fonctions ne sont que d'un instant, mais elle ne les exerce qu'avec passion, qu'avec fureur.

Toutes les passions fortes peuvent amener ce tempérament, & les passions de ce siècle ont rendu l'édifice humain semblable à une masure qui s'écroule : la chute de l'édifice est d'autant plus prompte, que souvent l'ignorance ou l'erreur râtchent de l'appuyer.

Dans le tempérament mélancolique les mouvemens du cœur & des artères sont très-prompts, très-variés ; le pouls y est fréquent, petit, élastique, enfoncé, mais beaucoup moins dur que dans la constitution bilieuse.

Les mélancoliques sont souvent affamés, ils mangent trop & quelquefois trop peu ; ils semblent faits pour les extrêmes. Les fonctions du ventre ne sont point régulières ; il est tantôt resserré, & tantôt trop lâche ; les urines sont abondantes, claires, peu colorées, & le mélan-

colique a plutôt des sueurs d'*expression*, qu'une transpiration véritable.

L'imagination des malades de cette espèce est aussi vive, aussi exaltée, aussi pittoresque que celle des Orientaux, ils peignent toujours en parlant; tout est image, comparaison, mais ils grossissent, ils exagèrent souvent les choses. Un mélancolique heureux se croit le plus heureux des hommes; un petit revers, une sensation douloureuse le jettent dans l'abattement & le désespoir, son malheur lui paroît extrême, il n'étoit fait que pour lui. Mais s'il nous offre des tableaux & des images frappantes, son imagination lui peint des chimères qui le troublent & le rendent très-souvent malheureux par la crainte de le devenir: hier il voyoit les objets avec un microscope, à travers un prisme agréable; aujourd'hui la scène est changée; son imagination est une chambre obscure, il ne voit ces mêmes objets qu'à travers un verre enfumé.

Cette constitution est celle des Héros & des grands hommes; *Aristote* en donne
pour

pour exemple *Socrate*, *Platon*, *Hercule* ; *Plutarque*, pour confirmer cette vérité, nomme *Lisandre*, le premier à qui les Grecs firent des sacrifices, le premier pour qui ils firent des hymnes. L'Angleterre en a comme nous des exemples frappans.

Mais cette constitution, par un contraste singulier, produit aussi les ambitieux & les grands scélérats : les conquêtes, les entreprises qui paroissent surpasser les forces humaines, les crimes inouis, les sectes, les hérésies, les régicides ont été l'ouvrage des mélancoliques. Les hommes de cette complexion jugent mal ; ils possèdent au plus haut degré l'art dangereux de faire illusion par leur grande éloquence, les paradoxes en leurs mains, ne paroissent pas tels : les femmes n'ont point à craindre de séducteurs plus dangereux, ils réussissent presque toujours auprès d'elles par le sublime de leur imagination, & par leur ton persuasif. Nous devons à cette maladie identifiée avec la machine, les grands Tragiques & les grands Peintres ; plus d'un Orateur célè-

bre lui doit sa réputation & ses succès. Un Historien mélancolique a le style nerveux & concis, une morale grande & forte ; *Tacite* en est un exemple. Les Mathématiques, la Théologie, la Métaphysique & la Morale sont du ressort de ce tempérament.

Le caractère du mélancolique ne se ressemble pas toujours fidèlement à lui-même ; il est machinal, il dépend de l'impression des objets sur des sens qui ne sont pas toujours à l'unisson entre eux ; en général, ce caractère est sombre, difficile, rêveur, inquiet, craintif, méfiant, timide & chagrin. D'autres ont des passions foudroyantes, qui entraînent avec elles tout ce qui leur fait résistance ; d'autres ont le cœur bon & prodigieusement sensible : quelques-uns craignent la mort, d'autres la desirent, la recherchent ou se la donnent. Quelquefois le même individu la craint & la desire alternativement, suivant les différentes situations de son âme.

Il est rare qu'un mélancolique manque aux égards qu'il doit aux autres, mais il

est exigeant à son tour ; rempli de lui-même , & presque toujours avec lui-même , quand on lui manque , sa sensibilité se change en fureur , & le voilà vindicatif. Presque tous les mélancoliques sont amis éternels , amans jaloux , désespérés , désespérans , maris incommodés : leurs mœurs honnêtes font qu'on les aime , qu'on les estime , qu'on les respecte ; mais leur méfiance , leur exigence , leur morgue , le peu de goût qu'ils ont pour la dissipation , font aussi qu'on craint & qu'on évite de se trouver avec eux. C'est dommage ! la Société est souvent le spécifique de cette maladie.

Les pituiteux ont presque tous la taille avantageuse , les chairs lâches , molles , couvertes de graisse ; leurs vaisseaux sont d'un très-petit diamètre , pleins d'un sang dont les principes ne sont pas bien liés entr'eux. Ils ont la peau d'un blanc de lait , polie , belle , garnie de très-peu de poils blonds & fins ; leurs cheveux sont blonds ou châains , leur visage est rond & pâle , quelquefois bouffi ; leurs yeux

sont bleus, grands, mais éteints; leur regard est humble & languissant, leurs lèvres sont pâles, décolorées; ils ont ordinairement un double menton, mais cette graisse, comme celle du reste du corps, est molle. Les femmes de ce tempérament ont beaucoup de gorge qui ne se soutient pas long-temps; le contour de leurs corps est assez beau; mais un prompt embonpoint le défigure.

Les corps pituiteux ne sont pas propres aux travaux pénibles, à moins qu'on ne les y accoutume par degrés. L'habitude est leur loi: ils sont naturellement obéissans, & propres à recevoir l'impression qu'on leur donne.

Dans ce tempérament le pouls est lent, mou, flexible, la respiration est lente aussi. Le pituiteux est sujet à l'oppression de poitrine; ses fonctions naturelles sont languissantes & imparfaites; il a peu d'appétit, il digère lentement & mal. C'est celui de tous les hommes qui supporte le plus facilement & le plus long-temps la faim sans en être incommodé.

Les appétits des pituiteux semblent être émouffés, les plaisirs de l'amour les affectent peu ; les femmes de ce tempérament ont peu d'affection pour les hommes, la continence n'est point pour elles une vertu pénible, la plupart même se prêtent avec peine à ce qui fait le plaisir des autres ; elles ne sont pas nées sous la planète de Vénus.

Ce défaut de sensibilité & d'activité rend les fonctions de l'esprit foibles & languissantes, l'imagination froide, la mémoire débile. Mais en revanche les Phlegmatiques ont le jugement droit, le caractère doux, affable, paisible. Ils ne sont pas propres aux sciences, aux arts de goût : ils se bornent à suivre les traces de leurs Ancêtres, sans jamais avoir envie de les surpasser. L'état d'apathie fait leur bonheur.

Telles sont en somme les différences essentielles qu'il importe aux Médecins de connoître : tous les tempéramens possibles sont compris dans ces quatre points principaux. Si l'on étoit parti de-là, en

peignant le caractère, les mœurs, les usages & les coutumes des hommes & des nations, nous aurions une aussi bonne histoire du monde moral, que nous en avons une du monde physique.

Fin de la première Partie.





SECONDE PARTIE.

*Des moyens de rendre l'art de guérir
plus simple ; plus court , & plus
salutaire.*

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

C'EST ici le point capital de l'ouvrage, le but que je m'étois proposé. Pour y amener mes lecteurs, j'ai commencé par les mettre au fait des premières vérités de la Médecine.

L'abrégé historique que j'en ai donné, en indiquant l'origine & les progrès de cet art, leur en a montré les retardemens & les changemens dans les siècles postérieurs à celui d'*Hippocrate*. Il est donc vrai que les sciences & les arts, sans en

excepter ceux de la première utilité, ont subi d'étranges révolutions, & partagé le sort commun des hommes & des empires.

Ce qui est vrai des sciences en général, l'est particulièrement de la Médecine : la rapidité avec laquelle elle a passé de l'enfance à l'adolescence, & enfin au dépérissement, semble nous prouver que la durée de sa gloire fut celle des jours d'*Hippocrate*.

Il seroit triste pour nous de n'avoir rien de mieux, rien de plus consolant à présenter ici que des regrets stériles sur sa grandeur passée ! Tâchons de rendre à son Fondateur ce qu'il a perdu de son crédit, conservons ce qui nous reste de l'édifice qu'il a élevé, & raffermissons ce qui chancelle.

Pour y réussir, les remèdes palliatifs seroient inutiles : si l'art a reçu des plaies, c'est la cure radicale qu'il faut tenter.

J'indiquerai donc dans cette seconde Partie les remèdes applicables aux maux présens de la Médecine ; elle languira

roujours, tant qu'on laissera subsister les abus, qu'on ne rompra pas les entraves qui nuisent aux progrès des Elèves. L'ouvrage est difficile, il exige de moi l'indication d'une meilleure manière d'enseigner, & l'examen séparé de la théorie & de la pratique.

Perfuadé que dans les mains de la prudence, un poison peut devenir secourable, je me suis servi de nos propres erreurs, pour inspirer le doute méthodique aux Médecins ; c'est lui seul qui peut les mettre en garde contre elles, & qui prépare toujours les découvertes des vérités utiles. Si j'ai réussi, il me reste à attaquer ces mêmes erreurs jusques dans leurs derniers retranchemens ; si je ne puis les détruire toutes, du moins je les ferai connoître en les démasquant. Quand la vérité est le but, l'impartialité doit être le moyen ; j'y en ajouterai un autre, c'est le ton de la décence.

La réforme que j'ai en vue, n'est point le fruit d'un zèle aveugle : instruit de l'inutilité des hypothèses, des dangers des mala-

dies & des remèdes, j'écris après vingt ans d'expérience, pour abréger le noviciat des autres. Mais comme toute réforme demande à être conduite avec une circonspection extrême, je procéderai à celle-ci avec ordre & méthode. J'aurai soin que les raisons, les principes & les conséquences dont je ferai usage soient justes, & les mêmes pour tous les Médecins, pour tous les climats ; l'application & le commentaire doivent donc tendre au bien général de l'humanité.

Je pense qu'il faut traiter la Médecine malade comme elle traite un corps en souffrance ; les moyens de guérison en sont à peu près les mêmes. Avant que d'employer des secours, elle juge indispensable de s'instruire à fond de la nature du mal ; quand elle la connoît bien, elle retranche ce qui excède, & supplée à ce qui manque.

Quelles sont les causes qui retiennent la Médecine dans l'état de foiblesse qu'on lui reproche ? Si elle a des principes vrais, féconds, lumineux, auroit-elle

aussi des principes d'erreurs plus féconds encore ? En le supposant, viennent-ils d'un vice radical de sa constitution, ou dépendent-ils uniquement de ceux qui ont rendu cet art compliqué, bizarre, incertain, semblable à ces champs plus fertiles en poisons qu'en remèdes ?

Un art puisé dans la Nature, conforme à ses vues, à ses besoins, un art dont les principes ont été admis & suivis par de grands hommes, & confirmés par l'expérience des siècles, est nécessairement un art utile, un art salutaire, le premier des arts. S'il est innocent, les abus qui s'y sont introduits, retombent sur ceux qui ne se sont pas conformés à la sagesse de ses institutions.

Au moment même où l'on cessa d'étudier la Médecine à la manière des Grecs, & qu'on abandonna la simplicité des règles antiques, pour parer cette science d'ornemens superflus, de bienfaisante qu'elle étoit, elle devint nuisible ; la multiplicité des secours, leur association bizarre la rendirent souvent meurtrière. Les

Novateurs & les Sophistes donnèrent des interprétations mystérieuses ou contradictoires à ce qui étoit simple, & se firent un art de défendre leurs opinions par des subtilités méprisables. Le génie & la méthode d'*Hippocrate* furent sacrifiés aux discussions, on lui disputa même la juste autorité dont il avoit joui pendant près de cinq siècles ; l'ambition & l'esprit de parti animèrent les Médecins, qui passèrent des injures aux injustices : dès-lors , ils ne connurent plus aucune règle , aucune bienséance , aucune subordination , & les catastrophes se multiplièrent. Pendant près de deux mille ans on a disputé, innové, chacun a voulu être Législateur à son tour ; rien n'a été capable d'éclairer les Médecins sur leurs véritables intérêts , & de leur faire sentir qu'en détruisant le crédit de leur art , ils se détruisoient eux-mêmes.

L'étude de la Nature négligée , l'abus des plus grands talens , l'amour de l'humanité sacrifié à l'intérêt des richesses , ou de l'amour propre , privèrent les Mé-

decins de la confiance, de l'autorité, du respect que la Grèce avoit accordés au zèle , à la candeur , à la modération, aux succès d'*Hippocrate*.

Cette science seroit restée dans le mépris, si au milieu de ces temps de troubles & d'anarchie, elle n'avoit produit, comme par hazard & de loin en loin, quelques Sages, qui ne furent pas toujours les plus forts, & qui malheureusement n'eurent qu'un petit nombre d'imitateurs.

La Médecine n'a donc été & n'est chancelante que parce qu'on s'est éloigné de son objet : pour s'en rapprocher, il faut rétrograder jusqu'au point d'où l'on est parti en suivant une fausse route. Si l'Isle de Cos a été le berceau de la vraie Médecine, les instituts de son Fondateur en sont la base ; notre premier pas est celui que fit *Hippocrate*, il doit être notre modèle, & la Nature notre livre. C'est en vain qu'on s'est fait une méthode toute différente ; la vérité ne change point au gré du caprice de l'imagination.

Marche naturelle de l'esprit humain.

Les premières découvertes des hommes, les premiers signes des Nations, les premiers arts, les premières méthodes, les premiers besoins & les premiers secours ont tous été simples dans leur origine ; la simplicité est l'état de Nature.

Avant que de faire un art de ses observations & de ses découvertes, avant de créer une méthode, il a fallu que l'homme se servit long-temps de ses yeux & de ses mains ; ses sens ont été les premiers instrumens dont il a fait usage, & ces instrumens avoient besoin d'être rectifiés. L'homme n'a donc point commencé sa carrière par maîtriser l'expérience, qui est son premier maître : il fit d'abord un pas, & ensuite un autre vers l'objet qu'il vouloit atteindre, ses sens le guidèrent à pas lents vers le but où l'instinct du besoin le conduisoit. C'est en procédant ainsi qu'il passa par degrés du simple au composé, des cho-

ses connues à celles qui ne l'étoient pas.

A mesure que l'attention fixa ses yeux sur le spectacle que la Nature lui offroit, l'homme étendit son existence hors de lui-même, par les rapports des objets avec ses sens, & de tous les objets entr'eux. Peu à peu ces rapports lui firent comprendre que tout dans la Nature est enchaîné ; les points intermédiaires qu'il avoit aperçus, suffirent pour lui donner une idée juste des extrémités qui se déroboient à sa vue : sa foiblesse lui fit regarder ses besoins comme les premiers anneaux de cette chaîne immense, & les arts utiles à ses besoins, comme les seconds. L'impression des objets sur lui, son action sur eux, lui firent comprendre qu'il étoit tour à tour actif & passif ; l'énergie de cette double influence lui donna la notion combinée de causes & d'effets.

Quoique cette notion fût d'abord grossière & confuse, c'est d'elle qu'il tira dans la suite des principes combinés qui

devinrent la règle de ses jugemens & de sa conduite.

L'essence du desir est de connoître ; l'amour des connoissances est une flamme qui cherche des objets pour s'y attacher. Tout ce qui nous environne nous en offre une foule, une succession : ces objets se montrent & se cachent à notre vue ; ils se montrent assez pour piquer la curiosité, ils se montrent trop peu pour la remplir. Les premières découvertes en amenèrent d'autres ; à mesure qu'elles se multiplièrent, l'homme trouva que les relations des choses entr'elles étoient prochaines ou éloignées, directes ou collatérales. Ses yeux s'ouvrant de plus en plus, ses recherches devinrent plus exactes, un examen plus profond lui apprit à tirer des loix primitives de la Nature, les principes généraux de l'ordre physique ; l'homme se forma un art de ces principes, il créa une méthode.

Pour se convaincre qu'elle étoit bonne, il interrogea les faits : l'expérience lui offrit des rapports, des analogies, dont

dont il voulut connoître l'utilité & l'application : en les recherchant, la manière d'être, la nature des diverses substances, leurs propriétés se manifestèrent de plus en plus ; l'analyse lui montra des principes, l'analogie lui indiqua des similitudes, des points de réunion, & l'homme enfin sut procéder & conclure avec connoissance de cause.

C'est ainsi qu'il parvint aux découvertes les plus sublimes ; c'est de ces gradations & de ces combinaisons réfléchies que sont sorties les premières règles de certitude, les premiers principes des sciences & des arts. *M. Hume* en a conclu qu'il y a une harmonie préétablie entre le cours de la nature, & la succession de nos idées, & que par conséquent toutes les pensées humaines n'ont qu'un commun alphabet.

Il suit de-là que l'homme n'avoit que quatre pas à faire pour parvenir à la découverte de la vérité. Le premier de ces pas, c'est l'observation ; le second, c'est l'expérience ; le troisième, c'est l'analyse ;

le quatrième enfin, c'est l'analogie : le jugement achève le reste, & l'on trouve la vérité où elle est, relativement à nous, dans le sein de la Nature.

Cette route paroît aisée, & cependant il a fallu plus de six mille ans pour la parcourir : pendant ce long intervalle, l'esprit semblable à un cercle qui tourne sur lui-même, n'a fait, pour ainsi dire, qu'un mouvement sans progrès. Quelle en est la cause ? seroit-ce parce que le premier pas qu'on lui fait faire est ordinairement un faux pas !

Toutes les manières de procéder qui s'éloignent de la route que je viens de décrire, nous rendent raison de cette fausse démarche ; pour pouvoir juger, il faut connoître ; pour connoître il faut avoir bien vu, sans quoi on imagine, & l'imagination donne pour un effet réel des suppositions souvent absurdes ; dès-lors les procédés deviennent arbitraires, nous prenons pour similitude la plus légère ressemblance entre les qualités sensibles, nous inférons l'existence de

l'apparition ; & trompés par les surfaces, nos inductions sont fausses.

Mais s'il faut une succession continue des mêmes faits , pour lever tous les doutes sur un objet quelconque , nos principes doivent porter sur l'évidence , & nos argumens être appuyés sur la relation connue des causes & des effets.

Le mépris de ces règles fait que l'esprit flottant entre le doute & l'erreur , est sans cesse renvoyé d'un écueil à un autre : presque toujours trop borné ou trop hardi , nain ou géant , ne pouvant ou ne voulant pas marcher sur les traces de la Nature , il reste bien loin d'elle. Jalouse de ses droits , elle l'abandonne à lui-même , il s'égare dès qu'il marche seul.

Voilà ce que le Professeur doit savoir : Voyons à présent ce qu'il enseigne , & ce qu'il doit enseigner.



De la Méthode ordinaire d'enseigner.

L'histoire de la Philosophie, l'histoire ecclésiastique & celle de la Médecine, nous disent que les Universités, depuis leur établissement, ont toutes été sous la puissance des Papes, & sous la direction des Moines ; qu'ensuite les Professeurs, tant Catholiques que Protestans, ont tous suivis la première méthode d'enseigner, la même routine, ou la même allure donnée dans les commencemens, sans penser que des instituts propres à faire des Scotistes ou des Thomistes, ne l'étoient nullement pour former de bons Médecins. Je respecte beaucoup l'autorité des Papes, mais j'ai peine à concevoir pourquoi l'on donne aux Médecins le bonnet de Docteur en leur nom. Il est plus naturel & plus juste de le donner ou de le prendre dans chaque état au nom du Monarque qui est l'instituteur & le protecteur des Universités ; il me semble que la reconnoissance lui doit cet hommage. Au reste, cette réflexion n'est

pas la plus importante du sujet que je vais traiter.

S'il en est du monde moral comme du monde physique, l'horison des connoissances doit s'étendre ou se resserrer selon les points de vue où l'on est placé. Quelle est la perspective que l'on présente aux Elèves, & qu'enseigne-t-on dans la plupart des Universités?

On y enseigne une Philosophie vague & stérile, une science de nomenclature, une Logique qui s'efforce de donner un air de vérité aux paradoxes les plus étranges. On y apprend bien plus à définir, à diviser, qu'à connoître ; à tirer de fausses conséquences, qu'à inférer d'un principe certain, des conclusions qui aient force de loi. Les jeunes gens perdent ainsi leurs plus belles années à étudier des questions frivoles, à former des argumens de la nature de celui-ci : *Le Soleil, me disoit-on, luit ou ne luit pas ; il ne luit pas, donc il luit.*

La Physique des Ecoles, loin d'éclairer l'esprit, en lui dévoilant l'ordre & la

liaison des phénomènes entr'eux, n'y introduit que des opinions absurdes, qui déduisent d'un principe arbitraire la constitution de l'homme & des êtres.

Le premier fruit d'une fausse application de la Géométrie à la Physique, fit que *Pythagore* expliqua tout par la doctrine des nombres, comme *Platon* par les idées : les prétendus Philosophes qui rient aux dépens de ceux-ci, croient-ils de bonne foi que nous les jugeons plus raisonnables, quand ils abandonnent les réalités, pour se perdre dans des abstractions barbares.

C'est ainsi que les sciences faites pour inspirer à l'homme l'amour de la sagesse, le goût du vrai, du bon, de l'utile, ne lui donnent que des notions superficielles, des idées semblables aux tourbillons de *Descartes*, d'où il forme des raisonnemens aussi obscurs que ceux d'*Aristote*. La Philosophie, telle qu'on l'enseigne, bien loin de détruire les préjugés de l'entendement, les incertitudes des sens, les lueurs de l'imagination, ne fait qu'aug-

menter en nous la fureur des conjectures dont elle auroit dû nous inspirer l'aversion. C'est donc la Logique intérieure de la raison qui nous manque ; c'est la Physique de *Muschenbroek*, ou celle qui lui ressemble, qu'il faut enseigner.

Où le Physicien finit, là commence le Médecin ; les progrès qu'il fera dans cet art, doivent être en raison de ses premières connoissances. Après cinq ou six années d'étude, le Disciple devient Maître, & ce Maître formé sur le plan que je viens de décrire, transmet à ses Elèves les erreurs qu'il s'est identifiées. Aussi les hypothèses germent à la place de l'évidence ; la recherche vaine des causes premières fait disparaître de devant ses yeux les effets qu'il importe de connoître ; son esprit tout occupé du *pourquoi*, s'embarrasse fort peu du *comment* ; les mots remplacent les choses ; les définitions, les divisions, les syllogismes forment tout l'aliment du génie, & la mémoire des Elèves surchargée de frivolités, ne laisse plus de place aux vérités essentielles. C'est ainsi

qu'ils perdent le temps à apprendre comme des automates, des choses qu'ils seront forcés d'oublier un jour, quand l'expérience les aura rendus sages, quand le temps, maître de tout, en aura fait des hommes.

Je demande aux Professeurs ce que leur conscience leur dit, lorsqu'ils enseignent des choses auxquelles ils ne croient pas ? Par quelle fatalité ne sortons-nous du berceau de l'ignorance, que pour tomber dans les bras de l'erreur ? N'est-il donc point d'autres alimens pour l'esprit que ceux que l'erreur ou la mauvaise foi assaisonnent ?

La Faculté de Paris, aussi recommandable par ses lumières, que par les grands hommes qu'elle a formés, a si bien senti l'absurdité de la méthode que je blâme, qu'après un cours général, elle enjoint à chaque Professeur de faire un cours particulier, relatif à la partie qu'il a enseignée. Mais si ces cours particuliers sont plus instructifs que les cours généraux, pourquoi ne pas commencer par où l'on est obligé de finir ?

La partie théorique de la Médecine est si différente de la pratique, que tel au sortir des écoles disputeroit savamment, emporteroit une chaire de Professeur, qui, peut-être, seroit bien embarrassé de traiter méthodiquement une fièvre ordinaire. Les choses changeroient bientôt de face, si l'on ne devenoit Professeur, que comme on devient Général d'Armée.

Mais, dira-t-on, si la critique est aisée, l'art de bien faire est difficile, ce n'est pas assez que de condamner les abus d'une méthode reçue, il faut savoir en indiquer une meilleure ; c'est mon intention : mais auparavant, qu'il me soit permis de faire une réflexion sur les entraves qui arrêtent l'esprit dans sa course, ou qui le détournent du but.

Au lieu de lui montrer les objets en perspective & à des distances éloignées, rapprochez-les de ses yeux : toutes les fois que les connoissances les plus simples tiennent aux plus composées par un nœud commun, les cas divers, les effets qui en résul-

tent, décrits & présentés chacun dans l'ordre de leurs rapports, forment cette série cette connexion nécessaire qui facilitent à l'esprit le passage de l'un à l'autre.

Quand la chaîne des connoissances est plus serrée, il faut bien moins de temps pour la parcourir ; on abrège par-là la longueur de l'étude, ainsi que la lassitude & le dégoût qui en sont inséparables. L'entendement qui saisit l'unité, l'ensemble, le détail des choses, conçoit sans peine que la diversité des phénomènes naturels a des rapports, des principes qui les lient ensemble. Par ce moyen, les conjectures ne peuvent remplir le vide de nos connoissances, l'unité s'y oppose, & l'obstacle est d'autant plus grand, que le Professeur aura rendu la chaîne plus serrée, plus complète. Dès-lors, tout est satisfaisant pour l'esprit, sa force s'accroît avec les lumières, sa marche est sûre, puisqu'elle est appuyée sur les choses de fait.

Voilà comme les Elèves devroient être conduits par la justesse philosophique, &

je crois fermement que cette manière d'enseigner est la seule féconde en leçons utiles. Je passe à ce qui concerne plus directement la Médecine.

De la manière de former un Médecin.

Quelle est la manière d'enseigner & d'étudier la Médecine avec fruit ? Quand l'Elève est au fait de la grosse Anatomie & de la matière médicale, qui sont des préliminaires indispensables, doit-il lire d'abord les ouvrages des Maîtres, & suivre les leçons d'un Professeur ? Lui seroit-il plus avantageux d'observer dans le Vivant, les phénomènes des maladies, afin de mieux comprendre les livres & les leçons ? Si la vie des hommes dépend de la solution de ce problème, il devient intéressant pour tous, & digne d'un bon Citoyen.

Il me semble qu'il seroit possible de résoudre ce problème par une question très-simple : est-ce avant ou après avoir vu des malades, que les Médecins ont écrit ? Si c'est avant que d'avoir vu des

malades , il faut brûler leurs ouvrages comme absurdes & dangereux ; si c'est après , nous avons une histoire naturelle des maladies , & par conséquent un art certain. Pour le transmettre & l'acquérir cet art , on doit commencer par faire lire aux Elèves le livre de la nature souffrante , & les phénomènes des maladies doivent être leurs premiers préceptes. Ne nous y trompons point : les meilleurs livres ne renferment que le *signalement* des maladies , & ce signalement n'est d'aucune utilité à ceux qui ne connoissent pas la Nature , parce qu'ils n'ont jamais vu de malades. Le livre de *Sydenham* est presque le seul qui nous représente les choses telles qu'elles sont ; en le lisant , on croit entendre un malade qui raconte ses maux. Presque toutes les autres pathologies sont infidèles , ou si les couleurs en sont bonnes , on sera forcé de m'accorder que les traits n'en sont pas corrects.

Il suit de-là que les Eleves doivent commencer par faire un long cours de mala-

dies, avant que de fréquenter les Universités ; c'est le seul moyen de faire des progrès, & de les mettre en garde contre tous les systèmes qui n'ont aucun fondement dans la nature. Si l'imagination du Professeur leur donne des probabilités pour des faits, ce qu'ils auront bien vu & constamment observé dans les Hôpitaux, ou dans la pratique d'un Médecin judicieux, leur fera regarder toutes les hypothèses comme un terrain miné, sur lequel il ne faut marcher qu'avec la sonde. Les objections fondées qu'ils feront à leur maître, le rendra plus circonspect ; il aimera mieux se taire, que de montrer le Tuf.

Je pense donc qu'au lieu de multiplier les Universités, on feroit mieux d'augmenter le nombre des Hôpitaux, puisque c'est dans ces sanctuaires de l'humanité, que les Elèves apprendroient, dans peu d'années, plus de bonne Médecine, que dans les Ecoles pendant toute leur vie.

Mais en proposant la multiplicité des Hôpitaux, je me flatte que mes Lecteurs

ne prendront pas le change. Je ne parle point de ces Lazarets, où l'on réunit ensemble dans un même lit, un corps vivant, un corps mourant, un corps mort. J'ai en exécration le tyran qui en usoit ainsi. Les temples de la santé ne sont point l'autre du lion d'où rien ne sort ; ils ne doivent jamais ressembler à des tombeaux. Je propose des établissemens tels qu'ils devroient être, tels que les envisage un Gouvernement qui connoît bien le prix d'un homme. Je trouve qu'en général ils sont déplacés ; mal dirigés, trop remplis de malades. Ils donnent lieu à ces contagions renaissantes qui sèment dans un Etat des principes de mortalité universelle. Les Médecins qui s'efforcent d'en rechercher les causes, pourroient se dispenser de leurs travaux ; elles sont dans le centre des villes, dans les marchés publics, dans les Hôpitaux, dans les Cimetières ; & chaque Citoyen les a sous les yeux.

Un Hôpital n'est pas fait pour embellir une Capitale ; & quelque pieuses que soient les intentions d'un Fondateur, elles

doivent toujours être soumises aux lumières des Médecins. C'est à eux seuls qu'il appartient de fixer l'emplacement d'un Hôpital, ayant égard à toutes les circonstances nécessaires.

Sa place naturelle est hors de la ville ; le terrain sur lequel on le bâtit, doit être sec & un peu élevé. Il faut qu'une rivière assez profonde coule dans son voisinage, & qu'elle ne tarisse jamais. Un Hôpital ne doit pas former une maison, mais une rue. Aucune des chambres ne doit communiquer avec d'autres. Chaque chambre doit contenir les malades atteints d'une même maladie. Il faut placer un ventilateur dans chaque salle. Chaque malade doit avoir un lit, & chaque Médecin son département. Je désirerois que ce département ne s'étendît que sur cent malades au plus. Comment est-il possible qu'un Médecin chargé d'un plus grand nombre, puisse s'acquitter de ses devoirs, examiner chaque maladie avec l'attention nécessaire, en saisir toutes les circonstances, & prescrire tout ce qui convient dans

chaque cas particulier ? Si le reproche qu'on fait aux Médecins des Hôpitaux de négliger les malades, pouvoit être fondé, rien n'est plus facile que de remédier à cet abus. Donnez à ces Médecins des honoraires qui leur tiennent lieu d'une pratique plus étendue, ils s'attacheront uniquement à leurs malades, ils braveront tous les dangers, ils se dévoueront à la partie la plus précieuse de l'Etat. Ce moyen les empêcheroit de sentir ce dégoût, cette aversion qui les accompagnent dans leurs visites & leur rendent leurs devoirs odieux, parce qu'il n'y a point de proportion entre les dangers qu'ils courent & les éolumens qu'ils reçoivent. Je n'exige que des choses faciles : les sommes immenses dont on abuse dans les grands établissemens, suffiroient pour en former de petits bien plus utiles. D'ailleurs on trouve toujours de l'argent quand il s'agit d'envoyer des hommes s'entredétruire ; en manqueroit-on, ou le regretteroit-on quand il s'agit de les conserver ? S'il en étoit ainsi, je ferois tenté de croire qu'à force d'avoir
parlé

parlé d'humanité dans ce siècle, on en auroit usé le sentiment. Mais si l'on s'occupe réellement de la conservation, il faut donc détruire tous les abus destructeurs. Je reviens à ma manière d'enseigner.

Si l'art est long, la vie courte, & l'expérience difficile, comme le dit nerveusement *Hippocrate*, l'observation qui ne demande à tous les hommes qu'un usage habituel de leurs sens est l'instrument le plus simple, le moyen le plus facile, le chemin le plus court, & par conséquent la meilleure manière de faire des progrès en Médecine. Elle seule étend nos réflexions par la fréquence des cas soumis à notre examen. Il est impossible qu'en voyant si souvent & de si près la Nature victorieuse & vaincue dans les Hôpitaux, les Elèves n'acquièrent pas une connoissance pratique de ses ressources & de ses besoins dans les maladies.

Quand ils seront bien familiarisés avec ces objets, & riches en phénomènes de toute espèce, le Professeur qui joindra les

Partie II,

Q

préceptes aux exemples, leur apprendra à appliquer utilement les uns aux autres.

Voici l'artifice que je propose à la dextérité des Maîtres; 1°. D'identifier tous les faits qui ont une analogie parfaite, & des rapports frappans; 2°. De séparer ceux qui faisant exception à la loi générale, interrompent l'ordre naturel connu; 3°. De débrouiller les complications.

En même temps que les Elèves observeront ces rapports, ces circonstances, &c. ils auront la clef de toutes les maladies; ils apprendront par les différens traitemens en combien de manières utiles le génie du Maître fait se retourner dans les cas problématiques. Ils verront que l'Observateur de la Nature en pénètre le secret, & qu'il règle toutes ses opérations sur elle.

Les exceptions, les complications dont je viens de parler, ne sont point innombrables, ni aussi fréquentes qu'on le croit. Les faces différentes d'une même affection ne dépendent pas toujours de

causés contradictoires ; elles ne sont souvent que le même mal présenté sous des nuances particulières ; j'oserois même croire qu'il est aussi rare que plusieurs phénomènes dans une maladie viennent de différentes causes , qu'il est rare qu'un phénomène y soit inutile , & la Nature muette. L'idée que cette Nature en impose , est une idée funeste ; elle déroute le Médecin , & occasionne la perte du malade : elle peut bien se dérober aux conjectures du Systématisse , mais elle ne se cache pas long-temps aux yeux de l'observateur. S'il arrive quelquefois que le mal agissant sourdement , elle paroisse se taire , son ministre lui donne le temps de s'expliquer , & se garde bien de la faire parler d'après lui-même , il fait trop que l'homme la fait mentir. Mais si après ce délai , elle n'éclaire point ses doutes , il part du point où ses sens l'abandonnent , pour tirer d'un examen antérieur , de l'ordre des symptômes & des choses vues dans des circonstances semblables , des conclusions qui ont l'évidence des véri-

tés sensibles : de cette manière il en devient l'interprète, les complications se débrouillent, & les contradictions se rapprochent. Quand l'expérience agit, il est bien rare que la sagacité ne triomphe pas des obstacles.

J'ai eu occasion à l'Armée, dans le cours de mes voyages & de ma pratique, de traiter des hommes de toutes les Nations ; j'ai constamment observé qu'à peu de choses près, les maladies des Européens & des Asiatiques ont par-tout les mêmes symptômes. L'Anglois, le François, l'Allemand, le Polonois, le Russe, le Cosaque, le Tartare, le Persan, le Turc & le Kalmouk se guérissent presque tous de la même manière : une diète plus ou moins forte, des saignées, des évacuations plus ou moins multipliées, des crises qui arrivent un peu plutôt ou un peu plus tard, sont les seules différences sensibles qui se sont offertes à mes recherches particulières sur cet objet : cela doit être ainsi. La Nature est toujours une, constante & universelle. Comparez entr'eux

les ouvrages de tous ceux qui ont bien écrit sur les maladies des différens Peuples, vous verrez que par-tout la Nature se ressemble, que par-tout l'identité de cause produit l'identité d'accident ; & si l'on observe dans certains climats des maladies qui leur sont propres, le climat, la façon de vivre des habitans sont les seules causes qui font varier ses opérations. Il suit de ces vérités qu'il n'y a que très-peu d'interruptions dans la série des phénomènes naturels & contre nature, quand c'est l'homme de la Nature qui les observe, qui les compare. Exact à les suivre, il voit des intermédiaires que n'aperçoit pas celui qui fait la Médecine systématiquement, ou par routine. Un cas observé & bien reconnu, l'éclaire sur ce qu'il ne connoissoit pas d'abord ; les choses qu'il a sous ses yeux lui rendent raison de celles qui sont éloignées.

Il y a donc peu de phénomènes déguisés ; en le faisant remarquer aux Elèves, on les mettra d'abord au fait des

points les plus importants de la Médecine. Il leur fera facile de réduire en pratique le peu de principes que l'évidence les aura forcés d'admettre, & d'ordonner dans chaque cas particulier les secours que l'expérience leur aura fait connoître efficaces. De cette manière le corps humain n'est plus un labyrinthe, ni la pratique, un souterrain où l'on creuse à l'aveugle.

Si l'on juge nécessaire le nombre des Universités, j'y consens, pourvu toutefois qu'elles dépendent du gouvernement civil, & qu'on les dirige sur le plan des Académies. Les rayons du Soleil ont bien plus de force & d'activité quand ils sont réunis dans un même foyer, que quand ils sont épars dans l'atmosphère. Les principes vrais sont ces rayons; les Académies sont le centre de lumière où ces rayons se rassemblent; & cet atmosphère, c'est la poussière des Ecoles.

La bonne Médecine doit donc ressembler à la Physique expérimentale, on doit l'enseigner de la même manière : un volume de raisonnemens instruit beaucoup

moins qu'une expérience bien faite. Le meilleur moyen de nous donner une juste idée d'une machine quelconque, c'est de nous la mettre sous les yeux : nous en saisissons le mécanisme sur le champ. Suivons cette méthode, nous hâterons les progrès de l'art, & nous formerons les Elèves à l'exercice d'une pratique plus heureuse. A Édimbourg, à Vienne on a changé l'ancienne méthode ; changeons aussi la nôtre, nous aurons à notre tour des *Sydenham*, des *Mead*, des *Pringle*, des *Dehaën*.

Si l'homme s'attache naturellement à un objet, à proportion de l'intérêt qu'il y trouve, quel art mérita jamais d'être étudié avec plus d'amour, & cultivé avec plus de soin ? Quelles recherches sont plus intéressantes pour lui, que celles d'être utile aux autres & à soi-même ?

Examen de la Théorie médicale.

Quand le Laboureur a préparé la terre, il ne jette pas indifféremment dans son sein toutes les semences qui pour-

roient y germer ; il préfère celles dont le rapport est le plus abondant, & l'utilité plus générale. La prudence de ce Laboureur sera notre modèle dans l'examen des choses que doivent étudier ceux qui se dévouent à la Médecine : c'est quelque chose que de savoir ce qu'il faut éviter.

L'art d'imaginer & de découvrir, est ce qui caractérise le génie : l'étendue d'esprit & la fécondité des lumières donnent naissance à l'invention ; la sagacité perfectionne ; l'expérience approuve ou inirme l'usage ; & l'usage doit se trouver toujours lié à ce principe, qu'il n'y a rien d'essentiellement bon que l'utile, ni rien d'utile que la vérité.

L'utile circonscrit tout : mais quoique sa sphère soit universelle, les choses absolument nécessaires en ont une très-bornée. La vérité que l'on croit si difficile à trouver, l'est bien moins qu'on ne pense ; la simplicité qui en est le caractère propre, est l'indice infailible pour la découvrir ; & si les sciences de démonstration

sont certaines, elles ne doivent leur certitude qu'à la simplicité de leurs principes :

Ces maximés posées, voyons à présent si nos préceptes sont marqués au coin du simple, du vrai, du bon & de l'utile ; s'il en étoit autrement, ce seroit notre faute, car tout concourt aujourd'hui à faciliter & à éclairer nos travaux ; toutes les portes des sciences sont ouvertes ; l'esprit philosophique s'avance à grands pas ; on commence à secouer le joug d'une autorité souvent trompeuse, pour s'en tenir aux loix de la raison. La Géométrie est venue au point d'étendre son compas sur la Nature ; la Physique nous a fait connoître les loix générales de presque tous les corps ; les Mathématiciens ont cru pouvoir en faire des applications au corps humain ; l'analogie méthodique & rationnelle fait des recherches sur les causes cachées des faits sensibles ; l'Anatomie qui a pénétré jusques dans les replis les plus cachés du corps humain, nous offre tout autre chose que des

squelettes. Le flambeau d'*Harvée*, les lumières de *Malpighi* ont dissipé tous les nuages ; l'injection a parcouru tous les méandres, & le microscope les a rendu visibles. La Chymie perfectionnée de nos jours peut servir utilement à connoître en gros la nature des corps ; enfin les secours & les lumières que ces sciences se prêtent, nous assurent que nous pouvons acquérir par leur moyen, les connoissances qui nous manquent, & tirer parti de celles que nous avons déjà.

Mais en indiquant aux Elèves les sources de la science, il faut leur apprendre aussi à faire un choix judicieux, un bon usage des découvertes des grands hommes : en prenant leur génie pour modèle, ils doivent bien se garder de le substituer à l'étude de la Nature ; ce point est le chef-d'œuvre de la prudence. Quelque merveilleuses que ces découvertes nous paroissent, l'homme se retrouve partout ; les prestiges de l'amour propre, l'entêtement défigurent les objets ; la prévention systématique courbe, plie,

ajuste tout à sa manière, & met la raison à la torture. Il feroit donc imprudent de tout croire sur parole ; ce n'est pas ce qui est généralement cru qui doit nous décider, c'est ce qui est généralement vrai. Le merveilleux en tout temps a toujours eu trop de pouvoir sur le plus grand nombre. Des idées vagues, des soupçons, des faux-jours, des vraisemblances trompeuses, & toutes ces chimères que l'esprit échauffé prend facilement pour des vues éclairées, ne sont que trop ordinairement la base de la plus grande partie des hypothèses.

Il faut conséquemment bien prendre garde que l'imagination ne se laisse éblouir de ces objets imposans, pour perdre de vue la simplicité & la vérité des faits ; sa chaleur a besoin du phlème de la raison. Dites à un enfant que la lune est habitée, il verra bientôt au milieu de cet astre un petit homme courbé sous un fardeau, comme des Observateurs prévenus ont cru y voir des fleuves, des animaux, &c. Quand

le verre du télescope est laiteux, il nous représente l'Iris ; s'il est parsemé de stries, de petites bulles, de grains de sable, l'imagination s'échauffe, & peu à peu elle joint, comme le peintre d'*Horace*, une tête humaine au tronc d'un cheval. Celui qui crut voir dans le soleil des charbons ardents de la grandeur du globe, fut peut-être induit en erreur par quelques atomes de carmin. C'est ainsi que la prévention intéressée nous fait tomber dans l'illusion.

L'emploi des choses, ou leur juste application, s'étend à l'exakte ressemblance, à l'identité & à la parfaite analogie ; or le véritable usage de la Médecine, le devoir du Médecin est de suppléer à ce qui manque à la Nature, par des moyens capables de satisfaire ses besoins, & de secourir ses efforts. S'il n'avoit pas l'homme pour l'unique objet de ses travaux, il manqueroit essentiellement à la religion de son état : il doit donc avoir pour principe, que le droit de la Nature est

un droit sacré ; que la vérité n'habite point dans les espaces imaginaires ; que ce n'est pas en s'élevant trop qu'il peut régner sur la Nature, & que par conséquent il ne doit appeler que les loix de la vérité & de la simplicité, en garantie du système qu'il se forme, & qu'il doit réduire en acte dans la pratique.

En effet, ce n'est point par les sublimes efforts d'une spéculation vive & rapide qu'il faut contempler les objets de notre art : les ressorts principaux d'où dépend l'organisation, la vie de la matière, nous seront toujours inconnus. La fureur d'expliquer tout, & de raisonner de tout, est la maladie la plus dangereuse de l'esprit humain : les opinions hasardées, les notions confuses, les interprétations arbitraires, les erreurs incurrières en ont été le fruit.

Le point essentiel de cet art, c'est de bien connoître la manière dont la Nature agit dans les maladies, & comment elle les termine ; c'est vers ce but qu'il faut diriger

toutes les vues du Médecin. S'il étoit en opposition avec elle, leurs rapports qui doivent être invariables, seroient confondus. La connoissance dont je parle, règle seule le choix des secours, & le temps de les employer.

Si le Philosophe observe des nuances dans l'esprit des différens Peuples, il se garde bien d'en conclure que la Nature, cette sage dispensatrice, n'agit pas toujours la balance à la main, il fait au contraire qu'elle a fait les partages à peu près égaux. Mais la différence qui se trouve entre une terre bien cultivée, & celle qui ne l'est pas, lui rend raison de ces nuances. De même, lorsque dans l'état sain un mécanisme offre aux yeux quelques variétés, elles ne sont qu'apparentes, & l'Anatomiste ne les regarde que comme une surabondance de moyens, dont la Nature se sert pour arriver à une même fin. Ses loix sont illimitées, ses ressources sont sans bornes comme sa puissance. *Natura una, & non una, simplex, & multiplex simul.*

Dans tous les Individus , les forces mouvantes, l'équilibre de ces forces, la résistance des poids, l'action des frottemens, le rapport des vitesses & des masses, le mouvement progressif, tout est le même en petit comme en grand , & l'un se connoît par l'autre. Ce sont toujours les mêmes fluides, la même matière électrique, si je puis m'exprimer ainsi, qui circulent dans les corps, & que le frottement rend actifs. Dans l'état de maladie, où les parties fluides ne se tempèrent plus mutuellement , soit en qualité, soit en quantité, comme dans l'état sain , il se forme des composés qui ont des propriétés particulières. Suivant la nature de ces propriétés, nos fluides pèchent ou excèdent de différentes manières ; mais le calcul peut se réduire à peu de chose. Avant que les humeurs acquièrent une odeur & une saveur éminentes , & qu'elles se combinent différemment , il faut que les particules les plus fluides du sang se consomment ou se dissipent : privé de la plus grande partie de sa sérosité,

il devient alors un mucilage plus épais , qui s'engorge dans les petits vaisseaux : voilà l'obstruction. Les battemens ou les efforts de la Nature allument un feu qui est l'inflammation : le sang s'atténue, ses principes s'exaltent , les fels dominant, c'est l'altération. La désunion des principes donne aux corps une tendance vers la putréfaction ; les nouveaux produits deviennent des molécules étrangères dans le sang ; leur action change, altère l'état des choses ; devenues moins altérables que les autres parties du corps, elles agissent sur elles, & les détruisent par leur densité spécifique, par leur rigidité, par leurs pointes, ou enfin par un changement sensible qu'elles impriment, soit aux humeurs, soit aux vaisseaux qui les renferment. Mais ce qu'on a bien vu dans un corps malade, ne tarde pas à se manifester dans un autre : les fièvres de l'Orient ont les mêmes symptômes que celles de l'Occident, & les maladies chroniques se ressemblent par-tout. Ainsi je doute qu'il y ait des phénomènes indépendans ;

pendans, & autant d'actes particuliers que de phénomènes. Ils se réunissent tous à un seul qui leur sert de point fixe, à la circulation qui dépend presque toujours du bon ou du mauvais état des solides.

J'ai dit qu'il ne faut pas vouloir tout connoître par les causes, parce qu'en les recherchant avec trop d'avidité, on perd de vue la vérité & la simplicité des faits, pour se jeter dans des généralités, des incertitudes qui ne sont point applicables au corps humain : rien de plus facile que de se tromper sur les causes finales. Il est certain que nous ne nous égarons qu'en passant de la connoissance des parties à leurs usages. La première est vraie ; les seconds sont incertains ; & c'est précisément par-là qu'on peut faire des méprises en les imaginant. Qui pourra jamais nous donner une idée satisfaisante du mouvement musculaire aperçu par les sens ? Quelle est la cause pour laquelle deux grains d'*opium* excitent un sommeil profond, avant que d'être dissous dans l'estomac ? Pourquoi douze grains de sucre en

poudre font-ils vomir plusieurs fois un homme qui prend quarante grains d'*émétique*, sans en recevoir aucune évacuation sensible, comme l'a observé M. de *Guerre*, Médecin des eaux de Plombières ? Pourquoi le quinquina & le bois amer de Surinam font-ils des spécifiques dans les fièvres intermittentes ? C'est assez pour nous de nous attacher aux effets soumis à des causes mécaniques sensibles. Ces effets obéissent toujours aux loix suprêmes & universelles qui dirigent tous les corps. Toutes les autres connoissances ne nous sont d'aucune utilité dans la pratique. La structure des organes & les effets qui en résultent bien connus, doivent nous servir de boussole ; la nature nous cachera toujours tout le reste, & la raison ainsi que l'expérience n'ont de prise que sur les causes secondes. Le parti conforme à cette même raison, est de laisser les causes premières, pour ne nous attacher qu'aux choses immédiates, certaines, bien observées par les sens. Elles sont autant de causes secondes évidentes, desquelles dé-

coulent une infinité de phénomènes physiques, qu'on peut naturellement saisir & expliquer par ce moyen. Il me semble que la curiosité mal satisfaite auroit grand tort de murmurer contre nos facultés trop bornées, puisque la voie que j'indique, en abrégeant toute méditation superflue, peut conduire un bon esprit très-loin.

On peut donc se servir des causes secondes qui sont à la portée de l'homme ; avec autant de succès, que si les premières étoient connues. Que nous importe en effet de découvrir la nature du fluide animal auquel on donne le nom d'esprit ; ou celle de cette particule organique qui nous forme, & que nous tenons de nos pères ? Mon corps se meut, le *pourquoi* m'est inutile ; j'existe, & je dois m'occuper de la conservation de ce que cette molécule a produit, sans m'embarrasser du *comment*. Il est bien plus sage de chercher à développer le caractère des différentes espèces de poisons qui altèrent les sources de la vie, & qui la détruisent.

Le mouvement est l'ame de la Nature : les fonctions vitales font l'effet de l'action alternative & réciproque des solides & des fluides : le lien de ces deux substances, leur commerce mutuel nous sont inconnus, mais leur correspondance est dans les organes. Si le mouvement se ralentit, la vie languit à proportion, & dans ce cas les parties constitutives s'altèrent, se rapprochent mutuellement les unes des autres, ou s'en éloignent. Le premier cas produit l'épaississement & l'induration. Le second produit la faiblesse & la dissolution. Ces deux états se connoissent par des signes certains. Mais si le mouvement est connu, son origine ne l'est pas. Si Dieu ne nous a point donné l'idée du premier principe de la matière, & du mouvement qui en est la vie, en vain l'attendrions-nous d'*Aristote*, de *Descartes*, de *Newton*, & de tous les Philosophes. Il n'est pas une seule cause première qui nous soit connue; pas un seul principe dont on puisse découvrir le moindre effet certain sans l'expérience. Ce n'est qu'en

observant attentivement les loix de ces propriétés ; qu'on en a fait de justes applications. On a donc perdu bien du temps à composer des milliers de volumes sur tous ces objets. L'Uranie de ce siècle a eu raison de dire que l'expérience est le bâton que la Nature nous a donné à nous autres aveugles pour nous conduire dans nos recherches. S'il est très-vrai que nous ne laissons pas de faire bien du chemin avec son secours, il est certain que nous ne pouvons manquer de tomber, si nous cessons de nous en servir.

L'observation des effets naturels est donc la véritable clef de toutes nos connoissances : mais , en observant , il faut bien se garder de prendre le change , & de réunir trop tôt les idées qui nous paroissent les plus claires , avant que d'avoir bien examiné si elles ont entre elles une connexion nécessaire.

Le mépris de cette règle fait ajuster nos observations avec la fable que nous avons imaginée. Pourquoi ne pas dire les choses avec la même simplicité que la

Nature les révèle à nos sens. Dans la pratique, le changement, l'augmentation, la diminution nuisent aux plus petites choses. Mais si on les rend telles qu'elles sont, claires & vraies, elles auront la même force, & les mêmes raisons, en les appliquant à la recherche des phénomènes, qu'en Géométrie les données sont aux demandes. *Hippocrate* n'a jamais feint ce qu'il n'a pas vu, ni jamais négligé ce qui s'étoit offert à sa vue ; aussi n'a-t-il rendu compte que des ouvrages de la Nature, sans y rien changer. Il a formé les premières tables en ce genre, & tracé la route à la postérité. Si le même zèle nous échauffe, ayons la même candeur que lui, nous aurons les mêmes succès. C'est un bel exemple pour l'orgueil qui ne doute de rien, qui méprise ordinairement le génie de la Nature qu'il n'a pas même connu. C'est ma réponse à ceux qui méprisent *Hippocrate*, & qui disent froidement, *Hippocrate ne seroit pas mon Médecin.*

Après avoir observé de la manière in-

diquée , nos observations doivent être soumises à l'expérience : l'art expérimental exige des vues, de la sagacité, & bien des ressources, pour distinguer le vrai d'avec le faux, le concours des faits ou leur opposition. De même que les mouvemens excités par la Nature, pour débarrasser le corps, ne sont pas toujours efficaces, de même aussi l'expérience qui prouve, a quelquefois un côté qui contredit : dans ce cas, on doit bien se garder de saisir la vérité comme les mal-adroits saisissent l'occasion. Avant que de passer outre, il faut proposer de nouvelles objections à la Nature, en lui donnant le temps de s'expliquer sur ces contradictions apparentes. Toutes les fois qu'elle le peut, elle ramène les hommes à la raison, & les force de se rapprocher d'elle. Le Sage qui la connoît, lui accorde ce délai ; c'est par-là qu'il vient à bout de simplifier les causes, & de décomposer les résultats de leurs actions, pour réduire un phénomène compliqué à un phénomène très-simple. C'est la précipitation de nos idées qui

leur fait changer de face. Disons donc que s'il est permis au Médecin de se servir quelquefois de l'inversion, ce n'est qu'après avoir remonté par l'analyse, qu'il a le droit de descendre par la synthèse, du composé au simple. Mais l'ordre naturel veut qu'il commence toujours par les choses aisées à connoître, & les plus certaines, en continuant par celles qui leur ressemblent le plus; ainsi de suite, en allant avec ordre aux choses obscures & compliquées.

Quand l'expérience riche en faits en recherche l'analogie, il faut à l'observateur une grande circonspection pour se méfier des ressemblances : l'analyse doit toujours cadrer avec les loix connues de la Nature. On ne peut en établir d'autres qui ne soient démenties par l'expérience. Il faut que nos raisonnemens se tirent des faits, & qu'ils s'appuient tour à tour; ils se contredisent, quand on ne tire pas de l'essence même des choses l'explication de leur développement. Pour dépouiller la théorie du fabuleux qui la

rend incertaine, on ne doit donc jamais supposer & conclure du plus au moins, ou du moins au plus, sur les rapports, l'identité & les qualités des substances que l'on confronte ensemble. La plus légère différence & le plus petit obstacle en ce genre nous éloignent souvent de la Nature. Si la conservation & la destruction se touchent, de combien de précautions le Médecin n'a-t-il pas besoin pour éviter les méprises dont il est responsable ? Je fais bien que toutes les conjectures mal fondées n'ont qu'à se heurter contre une vérité pour échouer sans ressource ; mais je fais encore mieux que le malade est souvent la victime de l'erreur avant qu'elle soit découverte.

Ce n'est pas non plus par la Physique élémentaire des petits corps & des grands, ou par des attractions qui suivent d'autres loix, qu'on pourra jamais nous expliquer la formation des animaux & des végétaux : on n'y réussit pas mieux, en supposant l'inertie, la mobilité, l'impénétrabilité, l'étendue, l'homogénéité, les sympa-

thies, les averfions, les natures plastiques, ou ces molécules organiques à qui l'on fait favamment exécuter toutes les merveilles de la Nature, fans matière & fans intelligence. Si l'on nous donne ces systêmes ingénieux pour ce qu'ils font, j'admire la fécondité d'esprit de leurs Auteurs; mais si l'on moule les règles de pratique sur ces êtres de raison, je plains le Maître & le Disciple.

Boërrhaave, qui est celui de tous les Médecins qui a vu de plus près, & qui nous a presque rendu palpables les principes des corps, qui a pris les humeurs dès leur origine, & les a suivies dans toutes leurs préparations avec une simplicité & un ordre admirables, veut que le Médecin rejette toutes les connoissances qui sont au-dessus de la portée de son esprit, & qui, quand il les auroit, seroient absolument inutiles aux malades. Telles sont, par exemple, les dernières causes métaphysiques, les premières causes physiques, l'origine des premières formes, des semences & du mouvement. Tels sont

encore le système de *Pythagore* & de ses Disciples sur la nature des corps démontrée par les triangles & par les nombres, la matière subtile des Carthésiens, l'attraction dans le sens que *Newton* l'entend, les causes célestes, les génies & leur puissance, la correspondance du corps & de l'ame, les appétits, les harmonies, les horreurs du vide, en un mot tout ce qui est hors du cercle de la Nature relativement au corps humain, & avec lui toutes les conséquences fausses ou puériles qui en sont les produits, & qui ont donné lieu à la plus grande partie des erreurs pratiques. L'absurdité originaire de ces fausses doctrines n'a survécu à l'oubli des siècles, que parce qu'elle étoit associée à un bien petit nombre de vérités qui ne meurent jamais. C'est sans doute là ce qui a fait dire à l'honnête homme qui a si bien écrit sur les délits & sur les peines, que *l'histoire des hommes est une mer immense d'erreurs où l'on voit surnager çà & là, à de grandes distances entre elles, un petit nombre de vérités mal connues.*

C'est ici principalement où l'amour-propre si flatté de créer un système, doit se sacrifier généreusement à l'avantage de tous : c'est ici que l'esprit vraiment philosophique, fait pour éclairer la raison, ne doit pas l'obscurcir. S'ils ont le courage de s'arrêter l'un & l'autre au point indiqué, ils auront la gloire d'arriver eux-mêmes, & de conduire les autres vers le but utile. Ils ne doivent jamais oublier que la Physique rationnelle demande autant de précaution que l'expérimentale ; que les loix généralement vraies de tous les corps simples, ne suffisent pas toujours pour en expliquer tous les phénomènes : comment donc pourroient-elles suffire par rapport au corps humain, bien plus compliqué dans toutes les différentes circonstances ? Combien de machines ne voyons-nous pas tous les jours réussir en petit, & manquer en grand ? Il faut par conséquent bien connoître la puissance & la nature des corps auxquels on applique les loix de la mécanique. Rien de plus évident que les

axiomes généraux, & rien de plus trompeur que ce que les Mécaniciens en infèrent pour en faire l'application au corps humain. Nous pouvons déduire de mille cas ce que nous ne saurions conclure d'un cas unique, quoiqu'il nous paroisse le même. Telle loi mécanique peut avoir lieu dans mille corps, & ne pas s'observer dans un tel autre. Si par malheur, comme cela peut très-bien être, le corps humain étoit celui-là, qui pourrâ nier que l'exception n'ait des suites funestes ? C'est ainsi que l'erreur peut naître du sein de la vérité, quand l'induction procède du seul raisonnement. Qui oseroit affirmer que tous les corps sont mis en mouvement par un choc semblable ? Il faut donc savoir distinguer la raison de l'expérience qui ne trompe jamais, du résultat de nos facultés intellectuelles qui nous trompe souvent. J'ai pour système, ou plutôt pour maxime, de n'appliquer qu'avec la plus grande réserve les théorèmes qui regardent des corps d'une nature connue, à ceux d'une nature par-

ticuliere. Cette précaution m'a procuré de grands avantages dans la pratique, & je ne saurois trop recommander d'en faire usage. Il est certain que tout ce qu'on nous a dit sur des tuyaux d'une résistance infinie, & sur des fluides qui ne sont ni compressibles ni visqueux, ne peut que porter à faux, étant appliqué à nos vaisseaux & à nos humeurs, à des vaisseaux élastiques qui se nourrissent des humeurs mêmes qu'ils distribuent. L'art de guérir seroit plus certain & bien plus admirable, s'il pouvoit se réduire à un simple calcul ; mais les choses sont tout autrement. Les phénomènes des humeurs qui se meuvent d'une autre manière ne peuvent bien s'expliquer par les loix hydrauliques qui ne regardent que l'eau seule, dont les attributs ne conviennent point à ces mêmes humeurs. Nos fluides sont composés d'huile, de sels, de terre & d'eau, qui peuvent s'attirer en quelque façon, se combiner ensemble, ou se repousser diversement ; nos vaisseaux ont une base nerveuse très-irritable ; ils sont

soumis à toutes les modifications de l'ame ; la colère les contracte, la crainte en suspend les oscillations, la joie & l'espérance les dilatent : tout ce qui nous environne produit des impressions sur eux, parce qu'ils sont composés de fibres irritables. Ainsi ils ne suivent point exactement les loix hygrostatiques & hydrauliques ; de même que nos humeurs, ils doivent naturellement s'en écarter à proportion des différences essentielles qui se trouvent entre des tuyaux métalliques & des vaisseaux susceptibles d'une extension & d'une contraction réciproques.

Il s'ensuit que les loix données sur des liquides infiniment compressibles, mus par des tubes infiniment résistants, ne cadrent point avec l'idée que nous devons avoir des mouvemens vitaux, puisque les molécules de nos humeurs s'attirent sans cesse, & forment une cohésion d'autant plus forte, qu'elles se touchent par un plus grand nombre de points. S'il y a quelque rapport entre elles & l'eau qui circule, ce n'est qu'en tant qu'elles sont fluides,

L'Anatomie, que l'envie de systématifer ne doit jamais altérer, cesseroit d'être fidèle, si elle nous donnoit des idées contraires à la vérité de celles-ci. Elle nous a fait connoître le mécanisme du cœur, la cause de la chaleur animale, ce qui la diminue ou ce qui l'augmente, la continuation, & sur-tout l'augmentation du mouvement du sang ; car plus le frottement des corps entre eux est rapide & violent, plus il en résulte de chaleur, & au contraire. Cette loi n'a point d'exception ; les vaisseaux ont un jeu proportionné au mouvement progressif des fluides dans toutes les parties : ainsi la même cause produira les mêmes effets par-tout.

La nature, le ressort des fluides sont à peu près connus. Aux yeux du Praticien, la table de leurs qualités propres se réduit à peu de chose, & les effets nombreux qui en résultent n'ont point des caractères aussi multipliés qu'on le pense. La prudence veut que l'on commence par s'assurer que telle qualité y est réellement, avant que d'en soupçonner d'autres. Pour
quoi

quoi en attribue-t-on bien plus à la matière qu'elle n'en a, ou pourquoi la prive-t-on de celles qu'elle a en effet? La nature du fluide agent renferme celle de toutes les autres humeurs, qui, selon moi, ne diffèrent du sang proprement dit, que par la différence des canaux, des filtres & des réservoirs particuliers. La Dioptrique & le microscope attestent cette vérité. La différence qui se trouve entre la liqueur colorée de la boule d'un thermomètre & celle du tube, nous donne une idée assez juste de la variété des couleurs que nous observons dans les globules sanguins, lymphatiques & séreux. La lenteur de la circulation dans certaines parties, & l'effet de la chaleur, nous rendent raison de tous les autres phénomènes. Toutes nos humeurs sortent donc d'une source commune, & sont contenues dans des solides tellement construits, figurés & liés entre eux, qu'il peut se faire, par leur fabrique particulière, certains movemens déterminés, s'il survient une cause mouvante. Ces humeurs sont

déterminées dans leur mouvement, mêlées, séparées, changées par les vaisseaux correspondans, qui reçoivent à leur tour autant de mouvement qu'ils en communiquent. Au reste, les fluides ne servent pas plus à dilater les vaisseaux, que ceux-ci à faire circuler les fluides. Ce principe vital, ce reste d'irritabilité, cette ondulation ou ce frémissement qu'on observe dans les parties des animaux après la mort, n'est pas capable de nous démontrer un mouvement indépendant de toute action mécanique. La finesse & la vibratilité qui constituent l'essence des fibres en général, & de celles du cœur en particulier, nous rendent raison de cette disposition au mouvement. Mais aucun nerf, aucune fibre n'ont en partage un mouvement inné; & je ne vois pas de cause dans le sang artériel qui puisse le faire circuler plutôt du cœur dans les extrémités, que des extrémités au cœur par une direction inverse.

Tous les moyens nécessaires à la conservation, l'assemblage de toutes les ac-

tions font donc les phénomènes de la vie & de la santé : quelque merveilleux qu'ils nous paroissent, nous devons toujours nous souvenir que les causes qui les produisent, que les instrumens par lesquels ils se manifestent, sont tous naturels, & par conséquent simples. La vie totale de l'homme est composée de la vie particulière de chaque ressort ; le corps est l'assemblage merveilleux d'une infinité de petits ressorts travaillés & mis en mouvement par un être d'une intelligence sublime ; le souffle qui leur donna la vie, la perpétue ; & l'heureux concours des actions qui en résultent, produit ces mouvemens automatiques ou machinaux qui sont précisément ce que j'entends par la Nature. Tant que le cœur continue de recevoir & de rendre, on vit ; il est le centre du mouvement général. Ce mouvement vient-il à cesser, la vie finit avec lui. Donc le mouvement du cœur est la cause intermédiaire connue, par laquelle la cause première, qui ne se dévoile point à mes yeux, produit constamment des effets que

je ne puis soumettre aux lumières de ma raison. Au reste, il importe peu de déterminer au juste la force propulsive du cœur & des artères. On guérit très-bien, sans connoître l'effet des puissances combinées qui la produisent. *Crescit igitur simplicitas pro rato, quo accuratius cognoscitur solidorum natura & fluidorum indoles.*

La Chymie, à qui la Physique a tant d'obligation, a su extraire de la décomposition de plusieurs corps, le secret d'en composer d'autres : cet art sublime est en quelque sorte le rival de la Nature ; mais ses productions diffèrent encore plus de celles de cette mère bienfaisante, que les couleurs ternes & grossières ne diffèrent des couleurs fines & brillantes. Les principes du corps humain surpassent tous les miracles de l'art, & l'analyse ne les atteindra jamais que de loin. Elle peut bien nous faire apercevoir des principes combinés ensemble ; mais elle n'en connoitra jamais la combinaison. Elle ne peut donc nous apprendre rien de positif sur leur nature ; & comment le pourroit-elle ?

Les moyens qu'elle emploie pour parvenir à cette connoissance, l'en éloignent de plus en plus, en détruisant leur union. En supposant même la chose possible, on conviendra avec moi qu'il y aura toujours une différence extrême entre approcher un peu de la Nature, ou pénétrer l'intimité de son secret.

Il est vrai que les expériences chimiques faites avec l'exactitude dont sont capables ceux qui s'y appliquent par état, ne peuvent nous tromper par elles-mêmes. Elles méritent assurément notre attention, puisqu'elles ne sont autre chose que le résultat des changemens des corps, mêlés, combinés entre eux par l'action du feu qui les pénètre. Mais si l'on en tire mal adroitement de fausses conséquences, ou que le Chymiste, se faisant illusion, ose transporter son laboratoire dans le corps humain, alors l'erreur est amenée par le mauvais raisonnement, & l'Artiste nous trompe au lieu de nous instruire. Le sang exposé à un certain degré de feu, donne de l'eau, du sel, de l'huile, & il reste au fond

du vase une terre morte ; donc il y a dans le sang les mêmes sels & les mêmes huiles. Cette conséquence est aussi fautive que les raisons par lesquelles on me le voudroit persuader , feroient vagues & arbitraires. L'analyse me trompe , ou du moins peut me tromper , parce que les principes altérés par l'action du feu , peuvent se combiner de plusieurs manières , m'offrir des produits qui n'existoient pas tels dans le sang avant cette analyse. Ces principes sont si vrais , qu'un poison végétal donne quelquefois les mêmes résultats chimiques , qu'une plante nourricière & salutaire. Les poisons volatils & subtils sont de cette nature ; ce qui compose leur essence étant incoercible , s'évapore au plus léger degré de chaleur.

En Botanique , en Pharmacie , les vertus des plantes & des remèdes peuvent de même nous induire en erreur : les Anciens n'en avoient qu'une connoissance empirique , & ne se servoient que d'un petit nombre. *Hippocrate* en connut près de trois cents ; *Galien* en connut le double.

Nous en avons aujourd'hui plus de cinq mille. *Tournefort*, dans un seul voyage, augmenta de treize cents cinquante-six nouvelles plantes le nombre de celles qui étoient déjà connues. *Herman* y en ajouta davantage ; *Micheli*, plus de mille ; pour ne rien dire de celles que Messieurs *Vaillant*, *Jussieu*, & plusieurs autres Botanistes illustres y ont ajoutées depuis. Le Médecin seroit bien embarrassé dans le choix, si un grand homme n'avoit pas imaginé une méthode par laquelle, en examinant, quelque plante que ce soit, de deux mille on en rejette sur le champ dix-neuf cents ; & dans ce dernier cent il n'en reste qu'un petit nombre d'utiles, dans la classe desquelles viennent se ranger toutes celles qui sont connues, & qu'on connoitra dans la suite. Ne pourroit-on pas se servir de cette idée admirable pour réduire toutes les connoissances physiques, mécaniques, anatomiques, chimiques, théoriques & pratiques ? Je crois la chose possible.

La méthode de découvrir la vertu des

plantes & des remèdes par leur analyse ou par la recherche des principes qu'ils contiennent , peut facilement nous induire en erreur. Elle est beaucoup moins sûre que la voie de l'observation & de l'expérience , puisqu'elle est susceptible des mêmes inconvéniens que les règles de pratique fondées sur un raisonnement *à priori*. Cela doit être ainsi : l'art a été découvert & perfectionné par les moyens que j'indique , & non pas par les causes supposées des maladies.

En ramenant la Médecine à son véritable principe , nous avons vu que c'est par les rapports , que l'analogie découvre dans les expériences , qu'il est possible de parvenir à la connoissance des choses , & que ce sont les relations constantes de l'expérience à la pratique , qui ont seules contribué à former des règles certaines.

Il s'ensuit que la bonne Médecine a tiré son existence de l'observation , de l'expérience & de l'analogie. Si elles en sont le principe essentiel , la persévérance

ce dans ce principe, en lui assurant une plus grande perfection, la conservera toujours dans cet état de pureté dont elle a joui dans le siècle d'*Hippocrate*. Si on abandonne ce chemin battu, je doute qu'il y ait rien de bon à espérer, puisque toutes les fois que l'observation & l'expérience ont été abandonnées, les apparences & les illusions ont ébranlé les fondemens de la Médecine. Dans cet état, les grands hommes ont presque toujours été obligés de créer de nouveau, pour ainsi dire, l'art, qui sembloit avoir perdu son existence réelle.

Il ne nous reste donc rien de mieux à faire que de suivre à la lettre le plan d'*Hippocrate*, qui a été celui de tous les grands Médecins anciens & modernes : étudiez les Grecs, lisez les Romains, feuilletez les Arabes, parcourez les ouvrages de tous les Modernes, & vous verrez que les *Celse*, les *Dioclès*, les *Aretès*, les *Pline*, les *Sydenham*, les *Boërhaave*, &c. n'ont rien de bon qui ne soit conforme à la doctrine d'*Hippocrate* ; aussi

ont-ils toujours été d'accord entr'eux, & suivi le même plan de pratique, tandis que les Novateurs & les prétendus Réformateurs n'ont fait que se disputer, se réfuter & qu'entredétruire leurs opinions. Ceux-ci se sont éloignés de la vérité, & ceux-là n'ont tous eu qu'une même contemplation, qu'un guide, qu'un maître, la Nature.

Si tous ces grands hommes ont connu la vérité, si nous ne sommes pas plus habiles qu'eux, si même nos succès n'égalent pas les leurs, pourquoi chaque Médecin a-t-il une théorie & une pratique à part ? Nous avons prouvé que la théorie devoit s'accorder avec la pratique, que celle-ci fondée sur la Nature, devoit être, comme elle, uniforme & simple. La doctrine d'*Hippocrate* appuyée sur elle, est donc la meilleure de toutes. Que notre confiance & notre respect pour ce grand homme, nous rapprochent de lui. Aurions-nous honte, en remontant à l'ancienne souche, de reconnoître nos Pères & nos Maîtres ?

Il ne me paroît pas raisonnable de renoncer aux avantages de l'étude du travail & des succès de nos Aïeux, dès qu'ils doivent faciliter & simplifier les nôtres. *Quid dubitas Antiquorum castra sequi ?* Telle est la route que nous devons suivre ; & dès que nous avons un moyen simple de tirer les plus grands avantages des découvertes anciennes & modernes, nous devons nous épargner la dépense qu'exigent les moyens compliqués. Le Mécanicien préfère toujours l'instrument le plus simple, quand il en faut plusieurs pour produire le même effet. Imitons-le , & conduisons-nous comme ce Sage de nos jours, qui a joint utilement la Philosophie aux Mathématiques. Lorsqu'il veut établir un dogme , il en démontre d'abord les principes par des expériences certaines ; il ne tire de la fécondité de ses moyens que ceux qui tendent directement à la chose, & qui la rendent sensible aux yeux : il n'y a point de méthode plus parfaite. Celle

contre laquelle tout homme raisonnable peut faire des objections fondées, est sans contredit défectueuse ; il faut s'en départir.

Nous devons donc retrancher toutes les superfluités qui surchargent la Médecine, & qui retardent les progrès de ceux qui s'y dévouent : notre réforme doit commencer par déraciner toutes les hypothèses qui n'ont aucun fondement dans la Nature. Ce ne seroit pas assez de les élaguer, sous le prétexte de se former des passages à travers les *Méandres* dont elles sont composées ; leur germe malheureusement trop fécond, ne tarderoit pas à produire de nouvelles branches, qui étoufferoient de nouveau les vérités utiles que l'on auroit semées à leur place. Il faut avoir le courage d'en faire sacrifice entier aux principes qui sont de la première utilité (1).

(1) *Ingens certè opprobrium nihil homini sic, quemadmodum rerum natura placere, dit Plin.*...

Pour en venir à bout, il faudroit renvoyer les Systématiques, les Amateurs d'hypothèses, les vagues Spéculateurs, aux siècles d'*Erasistrate*, de *Galien*, &c. Il est juste de leur rendre les matériaux qu'ils nous ont fournis, & dont on ne s'est servi que trop long-temps, pour embellir stérilement des fables. *Nuda verba nobis dantur in tam seriis atque necessariis rebus, caditque nervis moles vidua.* Boërh.

Tout exige que nous nous en tenions aux choses connues, & que nous nous appliquions à celles qu'il nous importe de connoître ; car nous n'avons sur tout le reste que beaucoup d'incertitudes, ou de ténèbres. En Géométrie, une quantité réelle jointe à une quantité imaginaire, donnent un tout imaginaire : c'est-

Quid autem verum, quid certum, quid rectum habebunt mortales, si naturæ placita, acta, atque gesta, cum rescindere non possint, negligent ad minimum & contemnant ? A rebus quæ verè existunt, ad fictiones mentis & inania somnia digredi insanire est..... Hac est sapientia in naturam converti, & eò undè error expulit, restitui.

là la juste valeur des hypothèses, mais le tout réel est précisément ce qu'il nous faut. Le secret essentiel en Médecine, est de savoir choisir & faire usage des seules choses utiles, en rejetant toutes les superfluités qui ne peuvent aider en rien à la guérison des malades ; & qui peuvent au contraire leur être funestes. Ainsi pensoit Boërhaave. (1)

Il s'ensuit qu'il faut nécessairement peser la science & les suffrages, & ne point se laisser emporter par l'ardeur d'une étude vague & inutile : souvent les Auteurs, même ceux qui jouissent de la plus grande réputation, accumulent les raisons & les autorités dans leurs ouvrages,

(1) *Iis excerptis reliqua sine splendore for-
dent..... Medicus hos evolvat solos, quos ruma-
tus tunc caret reliquis. Pauca me hercle, & sim-
plicia quæ labore impigro, cautâ prudentiâ, can-
didâ fide & sermone plano, arte bonus Boylaeus
omnibus explicavit. Propria arti nos cernimus
paucissima, horum clarescit in paucitate simplici-
tas. Est enim una tantum cuique rei propria, &
sua indoles. Hanc qui pulchrè tenuit, in eâ re
aliud cogitabit nunquam.*

lorsqu'ils soutiennent une erreur. Hippocrate n'a dit que peu ; tous les conseils sont salutaires ; il n'a fait qu'un petit livre , mais c'est un livre d'or.

Il est donc possible de rendre l'art de guérir plus court , plus simple , & en même temps plus salutaire : nous avons dit qu'il falloit commencer par abattre , pour reconstruire après ; il faudroit conséquemment que d'habiles Médecins , libres des préjugés de toutes les sectes, voulussent bien choisir les matériaux , & se servir des seuls instrumens propres à mettre la science en œuvre : je dis libres de préjugés , parce que pour replonger dans les ténèbres d'où elle est sortie , la partie systématique de la Médecine , il faut pouvoir dire avec Klein : *Liberam profiteor Medicinam , nec ab Antiquis sum , nec à Novis. Utrosque ubi veritatem colunt , sequor ; multi facio sapius repetitam experientiam. Et est mordacis utique invidia favere plus vetustis quam bonis presentibus.*

On pourroit commencer par faire de chaque matière un abrégé fondamental ,

qui fût comme un centre de lumière, auquel se rapporteroient tous les faits particuliers d'un même genre, dispersés dans tant d'ouvrages. En éclaircissant ainsi chaque partie, on donneroit plus de liaison & d'unité au tout ensemble.

De toutes les connoissances théoriques & pratiques, il ne faut faire qu'un ensemble qui ait des rapports immédiats avec les loix connues de la Nature : cette méthode qui seroit le fruit d'une réflexion profonde, & d'un jugement sain, procureroit de grands avantages à l'humanité.

Après avoir ainsi puisé dans le trésor des Anciens & des Modernes, après avoir rédigé leurs travaux & leurs expériences, & de tous ces membres formé un corps bien organisé, il faudroit en faire un code commun, qui serviroit aux jeunes Médecins comme de point d'appui dans la carrière orageuse de la pratique. Quand on aura séparé le mauvais du bon, le certain du douteux, le nécessaire de l'inutile, les principes de l'art dépouillés de leur alliage, seront tels qu'ils doivent être,

être, purs & sincères. Il seroit facile ensuite d'en motiver les connoissances, & d'en faire sentir les effets par une démonstration courte & nerveuse.

Le discrédit des opinions réfutées & détruites, abrégeroit le temps des études, & soulageroit beaucoup la mémoire des Elèves ; on étendroît la carrière des talens, en resserrant celle de l'espace à parcourir, & en détruisant tout ce qui les offusque. Le Médecin, au lieu de ne valoir que par sa seule industrie, emploieroit celle de tous : il n'avoit que deux yeux, l'observation* lui prêtera les siens ; il n'avoit que ses propres expériences, il en aura des milliers ; sa pratique étoit bornée dans les murs d'une Ville, elle pourra circuler avec les siècles, & s'étendre sur le théâtre du monde entier.

La difficulté de rédiger tout ce qui est épars en chapitres, en aphorismes, en règles générales, ne doit mettre aucun obstacle au plan que je propose : l'ordre qu'il faudroit dans les observations, dans

les expériences & dans tout ce qui s'en suit, est peut-être moins difficile qu'on ne pense ; les principes s'étendront par les applications heureuses qu'on en fera, & se rangeront comme d'eux-mêmes sous l'empire de la vérité.

Si ce projet salutaire pouvoit prendre sur l'esprit des Professeurs, ceux qui auroient le zèle d'en suivre l'exécution, seroient bien payés de la peine que doivent coûter les premiers efforts, par la satisfaction d'avoir porté la démonstration dans la théorie & la pratique de la Médecine. Je ne vois rien de plus flatteur pour un Médecin, que de répandre la lumière sur les obscurités qu'on lui reproche. Il y a certainement beaucoup de mérite à simplifier les sciences & les arts, à aplanir toutes les voies, à rassembler toutes les connoissances sous un seul point de vue, ou dans un même code, & surtout à en tirer des conséquences auxquelles on n'auroit peut-être jamais pensé, tant qu'elles auroient été éparfes & iso-

lées dans des livres sans nombre. C'est rendre un vrai service au Public, que d'employer les matières premières qu'il avoit déjà, mais dont il ne savoit pas faire usage. Cette dernière réflexion est dûe aux Auteurs du Journal Encyclopédique.

Nous ne devons donc pas dédaigner un art plus court, quand il suffit à la sagacité prudente, & qu'il peut faire autant de bien que le poison des hypothèses à fait de mal. Le succès de ce projet fixeroit pour jamais le destin de la Médecine ; car en substituant le simple au composé, le naturel au bisarre, le palpable à l'obscur, les procédés clairs aux idées subtiles, alambiquées & métaphysiques, nos raisonnemens seront d'accord avec les faits, & ceux-ci avec l'expérience qui ne peut nous tromper. *Si vera audire juvat, si vera eloqui sine invidia licet, hac vera est, hac sola agrotis succurrendi via : non est, non invenitur alia, nisi quâ in perniciem humani generis, non in salutem itur,*

Unica hæc admirabilis, utilis, imò propè divina est, quam calcavit, quam nobis & opere & verbis pramonstravit artis auctor.

Boërhaavius.



RÉFLEXIONS

SUR LA

MÉDECINE PRATIQUE.

SECTION PREMIÈRE.

APRÈS avoir démontré comment des parties simples, infinies en nombre, deviennent, en s'unissant, les principes des corps vivans, organisés, & comment la vie circule avec le mécanisme, lorsque ces principes sont mis en action par l'énergie d'un mouvement continu & rapide, il nous reste à examiner ici, comment la désunion de ces mêmes principes, l'accélération ou l'inertie de ce mouvement détruisent l'équilibre des forces de la vie, & produisent des altérations qui aboutissent à une destruction lente ou rapide.

Tous les principes, toutes les règles, les observations & les expériences n'ont qu'un but, la pratique. Combattre les maladies & les détruire, sont les deux

termes de cette carrière ; le Médecin n'a droit de la parcourir, que quand le cercle de ses connoissances a passé par tous les points de la Nature. Devenu assez fort pour marcher seul, il ne doit plus s'occuper que des moyens propres à rétablir les malades le plutôt & le mieux possible. Mais pour connoître le véritable caractère des maladies, il n'a rien de certain que les symptômes ou les effets qui se manifestent ; ce sont eux qui déterminent les indications à remplir. L'étude de la Nature souffrante, l'examen des phénomènes qui accompagnent une maladie, la combinaison prompte & juste de leurs rapports, l'appréciation du tout ensemble, sont aussi le régulateur de la conduite du Médecin, & dirigent toutes ses vues pratiques. Malgré ces secours, ces efforts & ces traits de lumière nous n'avons malheureusement ni méthodes, ni remèdes qu'on puisse dire infaillibles. •

Souvent la maladie ne s'annonce qu'après avoir miné sourdement les forces

constitutives du corps : ici c'est un tremblement universel, qui écroule l'édifice entier ; là, c'est l'explosion d'un volcan, une lave impure qui infecte toutes les sources de la vie ; là enfin, c'est un feu rapide qui a l'effet de la foudre, & qui laisse comme elle, un air infect après lui. Dans ces différens cas, le Praticien le plus consommé, la manœuvre la plus sage, les remèdes les plus appropriés, ne produisent rien, & l'on a l'injustice d'attribuer la mort à celui qui a tout fait pour la retarder. Quand un malade guérit, c'est la Nature seule qui a produit la guérison ; quand il meurt, c'est toujours le Médecin qui a tort. Cette façon de penser est universelle.

S E C T. I I.

C'est pour épargner aux Elèves des reproches fondés, que ces réflexions sont faites : je les ai tirées de mes propres malheurs, de l'histoire des erreurs dont je suis heureusement désabusé. Puissé-je en désabuser les autres ! Personne ne peut

se trouver blessé de l'aveu de mes faiblesses ; si je critique des abus préjudiciables , j'use du droit d'un convalescent , qui raconte les maux qu'il a soufferts , & les remèdes qui l'ont guéri. S'il est vrai que la Médecine de nos jours est une science bisarre , l'emploi des moyens extrêmes , tâchons de devenir plus circonspects ; n'oublions jamais que les malades sont des hommes , plaçons - les sagement entre ces extrêmes. Le Praticien , quand il est sage , ne croit qu'à ce que l'expérience lui a démontré vrai , & n'admet que ce que son jugement ratifie. Incapable de ménagemens ferviles , il s'inscrit en faux contre les préjugés qui sont des opinions sans jugement ; il dit naturellement ce qu'il pense , il fait ce qu'il doit , sans flatter , sans blesser , sans redouter personne. Imitons - le.

SECT. III.

La Médecine pratique renferme la connoissance des maladies , & l'application des remèdes. C'est l'art difficile d'appli-

quer utilement dans toutes les circonstances, les principes puisés dans le livre de la Nature. Il n'est plus temps d'apprendre, quand il faut exécuter ; si l'on agit sans être instruit, l'inexpérience d'un côté, la vue du danger de l'autre, troublent les sens, la raison s'obscurcit davantage, ou si l'on suit une routine aveugle, elle nous entraîne avec elle dans le cours forcé des événemens. Il y a plus : parmi les phénomènes essentiels aux maladies, il en est d'accessoires & de superficiels, qui en imposent quelquefois à l'homme éclairé, & les remèdes les plus sûrs, placés suivant leurs indications, ne répondent pas toujours à l'effet qu'on en attend : de combien de précautions les jeunes Médecins n'ont-ils pas besoin dans les maladies qui se travestissent, ainsi que dans l'emploi de ces remèdes violens que je nomme suspects.

S E C T. I V.

La vie des hommes n'est point une affaire qu'on puisse abandonner au hasard, ou traiter avec précipitation. La Médecine prati-

que doit par conséquent être un travail réfléchi : quelque compliquée qu'elle soit en effet , on doit la considérer comme une machine que la prudence fait mouvoir avec peu de ressorts. Pour la considérer sous ce point de vue , il faut être persuadé qu'on trouve par-tout la combinaison des plus grands effets dépendans des plus petites puissances possibles : il faut savoir déduire de causes très - simples , les phénomènes les plus compliqués , & les propriétés différentes de tous les êtres , de toutes les vies , de toutes les machines particulières. Or , nous avons fait voir que le petit est l'élément du grand , & que chacun d'eux ser voit à la connoissance de l'autre. Il s'ensuit qu'avec du sang froid & de la modération dans tous les cas , on peut venir à bout de trouver le mot de l'énigme. Malheur au Médecin qui est trop lent ou trop emporté ! La lenteur & la précipitation sont les deux écueils de l'esprit ; mais en général , les plus grands risques sont toujours du côté de

l'impatience : quand on connoît bien la Nature, on ne s'avise jamais de vouloir plus qu'elle, on fait rarement de fausses démarches. *Les extrémités de nos connoissances*, dit Montaigne, *tombent dans l'éblouissement* ; il ne faut donc pas moins d'adresse & de force pour s'arrêter au terme, que pour courir dans la carrière qui y conduit. L'esprit ne franchit jamais les barrières, quand la Nature lui sert de guide.

S E C T. V.

Je fais bien que quelquefois la Médecine est la science du moment, & que l'occasion ne revient pas : M. Maccopé, Professeur à Padoue, fut appelé en consultation dans un cas urgent. Il s'agissoit de délibérer si une saignée seroit décisive en bien ou en mal : c'étoit un terrible problème à résoudre ! Pendant que de part & d'autre les Médecins dispuoient pour & contre, M. Maccopé qui s'occupoit uniquement du malade, & qui lui touchoit le poulx, dit à ses Confrères :

Mes Amis , saignons dans ce moment , nous disputerons après. La saignée se fit, & le malade fut sauvé.

SECT. VI.

L'objet de la Médecine est le corps humain : tous les corps sont essentiellement formés & organisés de même manière ; les principes en sont simples, les parties similaires, la charpente semblable, le mécanisme uniforme. Aussi les fibres, les chairs & les suc des jeunes animaux ont, à peu de chose près, la même couleur, le même tissu, la même odeur & le même goût. Les végétaux dans leur formation & leurs premiers développemens, ont les mêmes propriétés ; une plante vénéneuse n'est presque pas plus malfaisante dans sa première jeunesse, qu'une plante nourricière. Les Polonois, les Russes, les Cosaques mangent au printemps des soupes où la cigüe entre en abondance ; les uns & les autres s'en trouvent bien. Il est vrai que dans la suite, l'âge de la plante, la chaleur du climat dérogent à

cette uniformité, & que chaque corps paroît avoir ses humeurs particulières, une *Idiosyncrasie* individuelle, une vie à part. Le Praticien ne doit regarder ces nuances différencielles que comme des points accessoires dans le passage d'un Individu à un autre. Les principes de la structure, du mouvement, sont des causes simples & fécondes qui mettent en jeu des ressorts immenses, qui associent, qui assimilent des choses opposées, que nous jugeons insociables : ces causes commencent la chaîne des phénomènes naturels & contre nature, dont chaque effet est un anneau continu. En un mot, l'uniformité des corps ne peut être susceptible que d'un petit nombre d'effets primitifs, déterminés ; j'ai des raisons graves pour insister sur cette vérité,

• S E C T. V I I.

Toute action mécanique vient également des solides & des fluides. *Consensus unus, conspiratio una*, dit le Père de la Médecine : les impressions plus ou moins

fortes de ces deux agens corporels, sont les causes de la santé & de la maladie. La santé est le point de l'équilibre, la maladie en est l'éloignement : la première est l'harmonie intérieure des fonctions ; le complément des corps vivans ; le plus haut point de la santé, en est le dernier période, il ressemble à celui de la maturité des fruits. Dans l'une & dans l'autre, l'atténuation, la proportion des principes sont exactes, & ce mélange homogène est doux ; mais ces deux états ne sont que stationnaires. *Omnes habitus ad summum progressi, periculosi ; cum nec in eodem statu permanere, nec quiescere possunt, restat ut cadant in deterius.* Hipp.

S E C T. VIII.

La source des dérangemens étant simple, on peut en assujettir tous les résultats à des loix invariables, à la force ou à la faiblesse des solides, à l'excès ou au défaut de mouvement dans les fluides. Les deux premières de ces loix sont la clef de l'édifice humain ; les deux autres

qui nous expliquent la circulation, rendent raison des phénomènes qui s'ensuivent. Si je prouve, comme je crois, que l'élasticité & l'inertie, le trop & le trop peu de mouvement, sont les quatre états des solides & des fluides, dont le pouvoir est toujours combiné ; les effets morbifiques qui en résultent, tous les phénomènes en sont les points intermédiaires, soit que le vice soit héréditaire, ou acquis : dès-lors j'aurai fait la soustraction d'une infinité de causes qui n'existent que dans l'imagination. Examinons d'abord les solides.

S E C T. I X.

Nous avons démontré la nature de la fibre, il faut nous occuper de ses propriétés : elle est plus ou moins élastique par sa nature, elle est donc plus ou moins dense & robuste, plus ou moins grêle ou délicate, plus ou moins fatiguée & tiraillée dans les différens corps. Selon la manière d'être de ce fil constitutif des organes, il gagne ou perd en propriété.

tés : delà dépendent les tons, les discordances, le jeu du mécanisme animal. La tension donne de l'activité à la fibre, le relâchement la réduit dans l'état d'inertie : ces premiers phénomènes viennent de l'organisation, ils expliquent le sentiment avec ses nuances, le mouvement & ses effets, le plaisir ou la douleur des sensations, les différences marquées des effets naturels & contre nature, en un mot, tous les événemens du petit monde, que l'homme représente.

SECT. X.

La manière d'être de chaque Individu ; sa vie, ses humeurs particulières, viennent donc des propriétés mécaniques de la fibre : en général la vibration dépend de l'aptitude à la sensation, & la sensibilité est proportionnelle au degré de tension. La fibre grêle, délicate est très-mobile : douée d'un sentiment exquis, & par conséquent susceptible de toutes les impressions, elle parcourt rapidement les extrêmes de la plus grande tension,

tenſion, & du relâchement le plus complet. C'eſt la *Chanterelle* du corps, dont les vibrations promptes & précipitées occasionnent ſouvent la rupture ; la fibre denſe, naturellement élaſtique , moins ébranlable, en eſt la *grosse corde*. Cette comparaifon peut ſervir à nous en donner une aſſez juſte idée.

§ E C T. X I.

Ces deux états ne ſont morbifiques que quand ils s'écartent du point qui leur eſt naturel : on peut être fort délicat & ſe bien porter. En ſuppoſant un vice de part ou d'autre , il ſera ſuivi des dangers particuliers à la force ou à la foibleſſe des organes. Chaque différence mécanique a des effets relatifs ; par ſa nature l'homme délicat eſt bien plus près de la maladie que l'homme robuste. *De-bilitas omnibus morbis opportuna* : j'excep-te de cette règle générale les maladies inflammatoires, où la foibleſſe naturelle eſt ſouvent une cauſe de guérifon. Dans les maladies aiguës, l'homme foible ſent vi-

vement & souffre beaucoup ; mais la fièvre est moins ardente , la résolution des humeurs plus facile , le pronostic à tirer plus favorable , & la guérison plus certaine. L'homme robuste est sujet aux grandes maladies : quoique la cause morbifique soit double ou triple , la douleur n'est jamais proportionnée à la grandeur du mal , elle est sourde & permanente. Cette connoissance est absolument nécessaire aux jeunes Médecins , puisque plus d'un Praticien s'y trompe dans le traitement des maladies inflammatoires , propres à ce tempérament. On condamne quelquefois l'homme foible qui souffre & qui guérit , tandis qu'on répond de l'homme robuste qui périt de gangrène , ou de suppuration. La rigidité de ses fibres se prête plus difficilement à la résolution , & l'excès de chaleur dans ce tempérament vient de l'excès des forces de la vie. Je passe à la circulation.



SECT. XII.

Les vices de la circulation dérivent tous du *trop* ou du *trop peu* de mouvement : trop de mouvement use, détruit les puissances qui le communiquent. Il égare, dissipe, rend imméables les humeurs qui, dans le corps humain, suivent les loix d'une impulsion particulière. Telle est en deux mots la théorie des maladies aiguës, des engorgemens subits, des inflammations *par erreur de lieu*, de la suppuration, de l'imméabilité & de la gangrène. Trop peu de mouvement est un état d'atonie, dans lequel la circulation languit ; le corps y accumule chaque jour des humeurs qui ne tardent pas à obstruer les petits vaisseaux, à faire corps avec les tuyaux qu'elles bouchent. Ce défaut d'élasticité produit nécessairement ce que Boërhaave appelloit *lentos sanguinis ; viscosum iners ; oleosum pingue*. De là, l'empâtement des viscères, les dépôts par congestion, les tumeurs froides, enkistées, les skirres, & toutes ces mala-

dies dont la marche lente aboutit à la décomposition des parties constitutives du sang en général , & du fluide obstrué en particulier.

SECT. XIII.

D'où peut venir la tendance naturelle des corps organisés vers la putréfaction ? Cette dégénération universelle seroit-elle un vœu de la Nature , un secret qu'on ne puisse lui arracher ? La salive qui est une humeur savonneuse , en est-elle la cause prédisposante ? L'observation exacte & l'histoire des phénomènes successifs qui accompagnent cette dégénération , peuvent seules nous donner des résultats lumineux sur cette matière. Mais avant que d'entrer dans ce détail , il faut établir des principes puisés dans la Nature même de notre destruction : l'homme de génie saura bien en tirer parti.

1°. Tout fluide animal abandonné à lui-même , a encore un mouvement intestinal , un mouvement spontané.

2°. Tout fluide qui croupit , subit un mouvement dont l'ascension , la putré-

faction & l'alcalescence sont les produits successifs.

3°. Cette succession dépend des vicissitudes périodiques auxquelles la Nature est assujettie. L'analogie se retrouve partout ; le mouvement a toujours ses effets, quelquefois plus rapides, quelquefois plus lents.

4°. Tout fluide, & principalement le sang, est composé de parties hétérogènes, qui ont toujours des degrés inégaux d'union & de densité.

5°. Tous les animaux, sur-tout les *Carnivores*, sans être dans un état actuel d'alcalescence, tendent naturellement vers l'alcalisation volatile. Le corps humain a vingt parties altérables, pour une qui ne l'est pas : l'homme se nourrit de la chair des animaux, dans le corps desquels le chyle & les humeurs ont déjà reçu des degrés d'atténuation ; ils en subissent encore de nouveaux dans le sien propre. Les animaux *herbivores*, les *granivores* sont aussi soumis à cette loi destructive ; mais il semble que leur approximation

vers les derniers degrés d'altération soit un peu plus tardive que dans les *carnivores*.

6°. Plus un animal est jeune, plus il tient du principe végétal ou de la nature du lait, moins il tend à la corruption : avant que ses chairs & ses sucs se putréfient, ils passent d'une manière sensible par une sorte d'ascésence. La sueur des enfans a quelquefois une odeur acide : c'est le contraire dans les vieux animaux.

7°. Les abeilles, les fourmis, les *coccus* sont presque les seuls du règne animal qui donnent des signes d'acidité manifeste ; mais l'acidité qu'on y remarque, n'est pas d'une nature végétale, car ils tendent à la putréfaction comme tous les autres insectes.

8°. Les corps gras, succulents, résistent bien moins à la putréfaction que les corps maigres : j'ai vu deux hommes attaqués en même temps d'une fièvre putride épidémique, dont les symptômes étoient les mêmes, à l'acreté de la chaleur près. L'un avoit autant d'embonpoint

que l'autre en avoit peu ; le premier mourut le onze de sa maladie : vingt-quatre heures après sa mort , il exhaloit une puanteur insupportable. Le second , dont les chairs étoient , pour ainsi dire , réduites à leur parenchyme , ne mourut que le vingt-un : il n'eut point le ventre *mériorisé* comme l'autre , & la putréfaction ne se manifesta que trois jours après. J'ai eu occasion d'observer ces faits en Allemagne , parce qu'on ne s'y presse pas d'enterrer les morts. Cette coutume est très-sage après des maladies violentes , bizarres , convulsives , soporeuses , apoplectiques.

9°. Les parties des animaux ont une tendance à une désunion d'autant plus prompte , que leurs liens sont plus lâches. L'exemple des jeunes animaux n'infirmes point cette règle générale : la mollesse de leurs fibres est nécessaire à leur accroissement , c'est leur état naturel.

10°. Enfin , tous les corps , tels que les minéraux qui s'accroissent & se répa-

tent par *juxta-position*, s'altèrent, tombent en efflorescence par leurs superficies, ou par les parties qui ont été formées les dernières. On observe le contraire dans les corps qui vivent ou qui végètent par *intus-susception* : la cause de leur altération est interne, elle dépend de la désunion des parties élémentaires constitutives de ces mêmes corps.

SECT. XIV.

Le principe de l'altération des corps me paroît le même que celui du mouvement & de la vie universelle ; son pouvoir doit s'étendre depuis la formation, le développement & la maturité des Individus & des substances, jusqu'à leur destruction entière. Le principe qui opère tous ces changemens, toutes ces métamorphoses, toutes ces atténuations rapides, & cette volatilisation générale de parties que la Nature ne produit que par des degrés intermédiaires, insensibles ; c'est le mouvement du feu, qui fait tout avec confusion, & qui, par-là même détruit

tout. La Nature fait tout avec ordre, la conservation est son but.

S E C T. X V.

Le feu solaire, le feu technique ou docimastique ont au-dessous d'eux des degrés de chaleur plus doux, des mouvemens moins rapides, moins destructifs que ceux qu'ils produisent immédiatement : le premier de ces degrés est le phlogistique ou le feu principe des corps ; le second est le mouvement spontané qui en est le produit ; c'est lui qui excite toutes les fermentations, & qui donne lieu à de nouvelles combinaisons, à de nouveaux produits.

S E C T. X V I.

Un fluide homogène & parfait, relativement à nos sens, peut changer de nature, & se désunir par la continuité de mouvement. La chaleur qui pénètre le tissu des fibres animales, qui agit sur leurs humeurs, est la cause de leur altération ; c'est en les dilatant, en les raréfiant, qu'elle en vient à bout.

S E C T. X V I I.

Mais, dira-t-on, les fels à base terreuse accélèrent la corruption des viandes ; le principe terreux est donc celui de la destruction : l'expérience est vraie par rapport à certains fels neutres, mais l'induction qu'on en tireroit relativement au corps humain, seroit-elle juste ? Je ne puis le croire. Je ne vois point de parité à admettre entre un morceau de viande saupoudré de sel, renfermé dans un bocal avec une certaine quantité d'eau, & des chairs vivantes, ou des humeurs qui réagissent contre les parois des vaisseaux. Il seroit bien étrange que le seul principe inaltérable des corps, que la terre qu'on retrouve toujours la même après la destruction, fût la cause naturelle de leur altération.

S E C T. X V I I I.

Nous connoissons les effets de la fermentation & de ses degrés, mais nous ignorons encore la manière dont se for-

me la putréfaction dans les corps vivans organisés. La fermentation connue est un effet de l'art, celle que nous ignorons est l'ouvrage de la Nature. *Tacitum habet arcanum, tacitamque potestatem*. D'ailleurs, ce qui se passe dans le corps humain ne ressemble point à ce qui arrive au liquide contenu dans une cuve ; & ce qu'on observe après la mort, ne s'exécute pas ainsi pendant la vie. Mais puisque les choses en viennent toujours là, il est important de réunir ici ce qu'il y a de plus vraisemblable sur cette matière. Tout ce que l'homme peut faire, c'est de remonter par l'analyse aux choses qu'il ignore, & de conclure par l'analogie : la voie de la comparaison est la plus sûre de toutes. (1)

(1) *Fermentationis natura in dies præluet, & variâ ejusdem prole, succorum videlicet colliqutione, verminatione, lapidescentiâ, ut ex diversis agendi modis. Acidi enim fermenti partes errabunda jugem agendi cupidinem inducunt ; Tartarei & acrioris mordent, vellicant, & periodicè convellunt : crudi, & aquosioris consopiant : bilescentis, & sulphurei fervefaciunt : tetri, & terrestrioris in mærorem, aut insaniam adigunt.*

Nous allons suivre la marche de la putréfaction interne dans les progrès de ses développemens ; & pour nous rapprocher de la vérité, nous tirerons nos inductions des phénomènes sensibles que la putréfaction externe présente aux yeux de l'Observateur. Nous ferons voir ailleurs comment elle se communique d'un Individu à un autre ; ses effets semblables nous prouveront qu'elle agit uniformément dans l'homme & la brute. Cette connoissance peut servir à nous faire appliquer à propos un remède au mal.

putrentis fatifcentiam creant : maligni languorem inferunt : venenosi, seu toto genere naturæ ad-versi prosternunt. Discretæ porro fermentationum proprietates sensibus sese obviâ dederunt in diversa ad peripheriam protrusione, ut pote in variolis, morbillis, impetigine, psorâ, vitiligine, effere, morbo pediculari, & verminibus cuticulam occupantibus, nec non in abcessuum, aut ulcerum diversitate, ut & in tumoribus, scrofulis videlicet, erysipelate, phagedenâ, bubonibus, &c. Christophe Bennet. Theatrum Tabidorum, p. 27 & 28.

(1) Il est singulier que l'Auteur ait déduit d'un faux principe des conséquences justes relativement aux effets qu'on observe dans le corps humain.

S E C T. X I X.

1°. L'eau ou la sérosité qui est la partie la plus abondante de nos humeurs, est aussi l'instrument essentiel du mouvement intestin pour former, combiner les parties des fluides, & pour les décomposer ensuite, selon les circonstances. L'eau qui est l'élément du mucilage animal & végétal, devient donc le principe de sa désunion, après avoir été celui de sa formation.

2°. La chaleur qui donne à l'eau sa fluidité, est la cause de son altération. Ce véhicule devenu plus pénétrant, aide au mouvement spontané à désunir les parties intégrantes des corps : en pénétrant leurs tissus, l'union en devient plus lâche. De-là l'intervalle des particules entre elles;

3°. Dans une partie obstruée, la sérosité du sang est celui de tous les principes qui le composent, qui se raréfie, qui s'évapore le premier, ou qui est reporté dans la masse commune,

4°. L'évaporation de la sérosité donne aux principes restans des qualités éminentes qu'ils n'avoient pas ; ils en deviennent plus épais & plus âcres. Les fluides ont besoin d'union, mais l'adhérence leur est funeste ; le jaune d'œuf se conserve bien moins que le blanc plus fluide que lui. Dans cet état, le mouvement spontané augmente avec le jeu des vaisseaux de la partie obstruée.

5°. Si la chaleur s'accroît avec le mouvement, dans le corps humain le phlogistique est souvent un produit de l'atténuation, comme celle-ci est une suite nécessaire de la continuité de mouvement. La fonte des globules graisseux qui en est l'effet, occasionne cette chaleur âcre & mordante dont se plaignent les malades attaqués de fièvres puitrides, ou de celles dont le marasme est la suite. Cette chaleur vient cependant moins de la violence du mouvement, que du caractère de la fonte dont je viens de parler.

6°. Le mouvement spontané, aidé d'une chaleur acquise, & de l'eau qui sert de

véhicule à la partie saline du sang, atténuée de plus en plus les principes, qui, portés les uns sur les autres, se heurtent, se brisent, se subtilisent, & deviennent indépendans. La partie saline dégagée, rend les autres solubles. L'huile retient le phlogistique dans ses entraves, & n'en devient que plus inflammable & plus caustique. Peut-être aussi que la partie terreuse plus atténuée, se combinant avec l'huile & le sel, prend un caractère âcre & salin. Mon doute porte sur l'analogie des effets semblables ; mais un sel alkali fixe n'existe point dans le corps vivant ; on meurt avant qu'il puisse se former. Tous ces résultats sont des composés de parties douces, homogènes dans le sang avant sa décomposition.

Chaque principe devenu libre forme donc un corps à part, un hétérogène nuisible. Le phénomène qui précède quelquefois, mais qui accompagne toujours la putréfaction, répand de grandes lumières sur cette obscurité. Il prouve que l'huile animale séparée de l'eau,

fait réellement ce corps à part. De l'union des parties huileuses entre elles, naissent ces pellicules qui nagent sur les humeurs & sur les fluides putréfiés. Elles représentent l'iris. C'est la fonte des globules graisseux dissous par les sels, qui donne lieu à ce phénomène (1). Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner les urines des scorbutiques, ou de jeter les yeux sur ces bulles d'air & de savon que forment les enfans avec un chalumeau,

8°. Enfin tout prend dans le corps une faveur éminente, une odeur fœtide. Les fluides deviennent si âcres, que leur acrimonie agit même sur l'argent. Ils rongent leurs vaisseaux, s'extravasent & infiltrent

(1) L'infection des substances corrompues vient de l'huile du sang, qui en est la partie odorante. L'exaltation de cette huile dépend de sa partie inflammable. Les peuples qui sont dans le cas de plethore huileuse, son sujets à des maladies inflammatoires très-dangereuses. La fonte rance qui accompagne les maladies des Russes, qui ont beaucoup d'embonpoint, produit des accidens redoutables. Elle rend leurs maladies chroniques très-rebelles. C'est une des principales causes des maladies des os si communes dans cet Empire.

tous les tissus. Le ventre, qui en est l'entrepôt principal, augmente en volume, se météorise. La putréfaction engendre beaucoup d'air qui écarte les fibres & rompt les cellules. Cette règle est générale. Ces effets sont portés si loin, que, peu de temps après la mort, la volatilisation donne des ailes aux parties charnues. Il ne reste du corps que la charpente, & qu'une terre mêlée d'une portion d'huile fixe & tenace.

Ces émanations ou ces myasmes répandus dans l'air sont des poisons volatils & pénétrants, qui composent l'essence de la contagion. Mais comment se peut-il que les animaux venimeux vivent sains, en formant dans leurs entrailles un poison qui nous tue, quand ils nous le communiquent ? C'est un beau problème que nous laisserons à résoudre à la Physique & à la Chymie.

Quoi qu'il en soit, un myasme quelconque agit comme un ferment ajouté à une matière à laquelle on veut faire subir la fermentation. Une petite portion de

levain suffit pour communiquer son caractère à toute la masse capable de changement. Le plus ou le moins de disposition, l'activité plus ou moins concentrée, font que le ferment agit plus tôt ou plus tard, change la nature des humeurs, & leur communique la sienne. C'est l'admission & le développement de ces atômes imperceptibles à nos sens, qui produisent les maladies putrides, malignes, pestilentielles, &c. en désunissant les principes.

Comme le mouvement qui anime la Nature, a des effets universels, il agit dans ces cas particuliers comme dans tous les autres. Je m'explique : dans les plantes & les fruits, par exemple, l'exaltation des huiles végétales est le vrai point de maturité. Au-delà commencent les progrès de la désunion des principes. Avant ce point, les poisons végétaux ont les qualités bien-faisantes des plantes alimentaires. Nourrissans au printemps, âcres dans leurs accroissemens, ils deviennent destructifs à mesure qu'ils approchent davantage de la matu-

rité. Ces différens degrés d'exaltation produisent des effets opposés dans les fruits des différens climats. En Perse, les pêches purgent même violemment. Le raisin y donne des dysenteries cruelles. Chez nous, les pêches sont salutaires, quand on en mange avec modération, & nos raisins guérissent souvent les dysenteries chroniques.

: Telle est l'histoire fidelle de la putréfaction & des germes de mort qu'elle répand. Je finirai par une vérité bien triste : c'est qu'on n'en apprendra jamais davantage sur cette matière. A quoi se réduisent tous nos raisonnemens sur les causes qui y donnent lieu, quand on voit les Kamchadales se bien porter en ne vivant que d'alimens putréfiés ? Ils font un trou dans la terre qui leur sert de garde-manger ; ils le remplissent de poissons auxquels ils laissent subir la fermentation putride. C'est dans ce point qu'ils les mangent, & c'est un régal pour eux. Cet aliment infecte ne les incommode point, tandis qu'une nourriture plus saine de-

vient pour eux un poison lent. Des douze Kamchadales que la Clémentine Elisabeth avoit fait venir à Pétersbourg, il n'en est resté que deux ou trois ; & ceux ou celles qui leur survivent ont actuellement souffert long-temps avant que de pouvoir s'accoutumer à un régime de vie plus naturel & plus analogue au corps humain. La raison tirée de la digestion presque faite d'une substance corrompue, ne me satisfait point : en supposant même que la digestion parfaite soit un premier degré de putréfaction, il y a trop loin de ce degré à celui de la volatilisation putride, pour pouvoir admettre une analogie. Pourquoi les Kalmouks, qui mangent de préférence la chair des animaux morts de maladies, sans que le feu ou les assaisonnemens en corrigent la mauvaise qualité, sont-ils sains & robustes ? La raison humiliée doit se taire,

§ E C T. X X.

Nous avons vu que les principaux phénomènes des maladies sont de grands événemens par de petites causes : trois

choses indiquent ces causes aux jeunes Médecins ; les connoissances anatomiques qui ne se perdent pas dans les infiniment petits ; la nature bien connue des différens tempéramens , & l'étude profonde du pouls. Quelque travestis que soient les phénomènes d'une maladie , il est presque impossible qu'ils en imposent à celui qui possède bien ces trois points essentiels. La science anatomique est au période de sa gloire ; nous avons parlé des tempéramens ; passons à ce qui leur convient ; nous dirons ensuite un mot sur le pouls.

Le tempérament sanguin est sujet aux maladies inflammatoires ; il exige & supporte mieux la saignée que les autres tempéramens. Les narcotiques lui conviennent rarement. L'homme sanguin est grand dormeur ; les émétiques peuvent lui occasionner une apoplexie , ou la rupture de quelques vaisseaux. J'ai vu résulter l'un & l'autre accident de leur usage indiscret. Tout ce qui rafraîchit le sang , qui en calme l'effervescence , est indiqué. Cette règle générale exclut les remèdes échauf-

fans & stimulans de la cure des maladies propres à ce tempérament. L'homme sanguin doit s'abstenir de tous les mets trop assaisonnés, de tout ce qui est âcre, ou qui contient beaucoup de parties huileuses, aromatiques, &c. En général, les épiceries, les spiritueux, la bière, le cidre, les vins fumeux dont on a suspendu la fermentation en les mettant en bouteille, ne lui conviennent pas. On doit mettre dans la même classe les végétaux qui sont fortement médicamenteux, tels que l'ail, l'oignon, la moutarde, les asperges, les artichaux, les choux, le fêleri, &c. Il doit s'abstenir des viandes noires, des oiseaux de rivière, des poissons qui ont beaucoup d'huile, des alimens trop nourrissans, empâtans, &c. Les herbes potagères qui contiennent un mucilage doux, des parties nitreuses, lui conviennent : le bœuf, le mouton, le veau, la volaille, le gibier dont la chair est blanche, tous les animaux granivores sont pour lui des alimens très-sains. En général, ce qui convient à chaque tem-

pérament dans l'état de santé, indique aux Médecins ce qu'ils doivent prescrire dans l'état de maladie.

S E C T. X X I.

Les maladies du tempérament bilieux sont toutes celles qui naissent d'une tension forte, de l'excès de chaleur, de sécheresse & d'âcreté dans les humeurs : ces maladies sont presque toujours graves ; les accidens y deviennent formidables à mesure que la bile s'exalte, & cette humeur est très-inflammable.

Le tempérament bilieux ne supporte point autant de saignées que le tempérament sanguin ; l'indication propre est de remédier à l'acrimonie jointe à l'épaississement. Aussi les remèdes indiqués sont ceux qui relâchent les fibres trop tendues, qui humectent, rafraîchissent & adoucissent. *L'opium* employé à propos, les narcotiques, les minoratifs, tels que la manne, la casse, les tamarins, les sels neutres produisent de très-bons effets. Les purgatifs violens, les émétiques, les

élixirs , les teintures chymiques donnent lieu à d'étranges catastrophes. Les boissons aigrettes , légèrement acidules , les apozèmes tempérans , le petit-lait , l'hydromel léger , la bière & le cidre , *pondere & mensurâ* ; les eaux minérales ferrugineuses qui ne contiennent pas trop d'acide vitriolique , les fruits bien mûrs , savoneux , associés au sucre , sont les fondans qui divisent les humeurs sans tumulte , & qui guérissent ordinairement les malades de cette espèce. Dans l'état sain le régime est le même que celui du tempérament sanguin , à peu de choses près. Les vins qui ne sont pas trop fumeux , qui échauffent peu , qui passent légèrement , sont très-convenables , pourvu que l'on en use avec modération , & qu'on les trempe. Quelques verres d'eau le matin à jeun , bus de demi-heure en demi-heure , épargnent les chaleurs d'entrailles , la constipation & les effets qui s'ensuivent. La promenade , la musique , les plaisirs tranquilles sont pour les bilieux des moyens de santé ; l'oisiveté & l'ennui , la longue

application & l'opiniâtreté du travail leur font funestes.

SECT. XXII.

Le tempérament mélancolique est celui de tous qui se transmet le plus facilement avec le sang : il est ordinaire qu'un enfant mélancolique naisse d'une mère vaporeuse & hystérique. Quand cette maladie n'est pas héréditaire, l'acquisition en est facile ; tout ce qui appauvrit & qui épuise le sang peut la produire. Dans cet état, la fibre est très-délicate, très-sensible, très-irritable, & les humeurs sont âcres & tenaces ; il se rapproche du tempérament bilieux, dont il est l'extrême. L'imagination des mélancoliques est presque toujours frappée ; leurs maladies prennent toutes sortes de forme : ils sentent vivement, peignent ce qu'ils ressentent avec énergie, & désespèrent presque toujours de la guérison. Les gens de ce tempérament doivent avoir un ami dans leur Médecin ; ils veulent être traités avec la patience & la complaisance que l'on doit

aux enfans, fans quoi les malades s'impatientent, se dégoûtent, & les Médecins excédés abandonnent la partie, ce qui fait également tort aux uns & aux autres. La trop grande diète, l'abstinence, un air trop chaud, toutes les liqueurs, les vins fumeux, le thé, le café, le chocolat, les longues veilles, les exercices violens, les passions vives & durables, tout ce qui est âcre, épicé, alkalin, est aussi nuisible aux mélancoliques qu'aux bilieux. L'eau pure pour boisson convient aux uns & aux autres, on ne fauroit trop leur recommander d'en faire usage. La promenade, l'exercice du cheval, la paume, le mail, toutes les dissipations agréables sont des remèdes pour les mélancoliques. Il faut bien connoître la sympathie ou l'aversion des hypocondriaques, & des femmes hystériques pour certains remèdes, avant que de leur en prescrire l'usage : rien de plus facile que de s'y tromper. Tel remède prévient un accès, ou calme les spasmes les plus effrayans, qui accélère l'un, & redouble les autres

dans un sujet différent. J'ai vu les meilleurs & les plus dangereux effets du musc, du camphre, du castoreum, de l'assa fœtida, & des gouttes anodines. Ces remèdes soulagent beaucoup les hypocondriaques & les hystériques, *ab irritabilitate*, non à *materiâ*, quand ils peuvent en supporter l'odeur, & nuisent infiniment dans le cas contraire. En général, on ne doit les employer que pour calmer l'orage présent; leur usage fréquent hébète toujours les nerfs, quand il ne les rend pas plus irritables. Les remèdes anti-hystériques peuvent bien imprimer aux fibres & aux nerfs des oscillations & des vibrations différentes, mais ils n'en changent pas la texture, ils ne rendent pas aux humeurs la fluidité & cette lubricité de parties qui leur manque; les plus efficaces d'entr'eux ne sont que des palliatifs éphémères, & je ne pense pas qu'aucun Médecin croie avoir guéri un mélancolique avec ces secours, mais en revanche on en guérit beaucoup en les traitant de la manière indiquée dans la sec-

tion précédente. Ceux qui auront occasion d'employer le musc dans les maladies des nerfs, doivent observer de le prescrire à la dose de douze à vingt-quatre grains par prise, en l'ordonnant deux ou trois fois par jour, suivant la grandeur des accidens : on peut l'associer au sucre, au camphre, à l'opium, relativement aux circonstances. A cette dose il produit quelquefois des effets surprenans ; (1) j'ai

(1) En attendant que je donne au Public mes observations, voici un fait connu des Médecins de Londres, que M. *Pringle* m'a communiqué pendant que j'y étois. Une Demoiselle assez robuste en apparence, se fit électriser : l'effet de la commotion électrique fut si violent, que dès le lendemain la Demoiselle fut attaquée de convulsions auxquelles succédèrent des mouvemens convulsifs dans les bras. Dès qu'on les lui assujettissoit, elle tomboit en syncope. Un Praticien éclairé prescrivit les remèdes convenables aux maux de cette nature ; mais l'expérience ne fit rien pour la malade. Tous les secours sur lesquels il comptoit furent inutiles. Il eut recours au musc dont il fit prendre quinze à vingt grains de quatre heures en quatre heures. Ce remède eut le plus grand succès. J'en ai éprouvé de très-bons de l'eau distillée de menthe poivrée, dans des spasmes qui ne venoient pas de la même cause, mais qui produisoient les mêmes phénomènes. S'il est

là-dessus des observations intéressantes, tant dans les maladies convulsives, que dans la foiblesse extrême qui accompagne souvent les maladies putrides & malignes, le musc y produit quelquefois des crises victorieuses. Il en est de même de l'extrait de Quinquina dans le même cas, quand on l'emploie depuis une demi-once à une once ; il ne produit rien à petite dose. Nous aurions peut-être un plus grand nombre de spécifiques, si nous employions les remèdes indiqués à la dose qu'il faudroit. C'est cette hardiesse qui fait la réputation de plus d'un Charlatan.

SECT. XXIII.

Les maladies des tempéramens pituiteux sont toutes celles qui dépendent d'une abondance de sérosité, à *serosa colluvie*, dont *Charles Pison* a traité en maître : tels

permis de prédire la fortune d'un remède, celui-ci, qui a le goût, & qui laisse sur la langue les impressions de l'éther, jouira de la même réputation,

font la langueur, la foiblesse, les obstructions froides, les extravasations d'eau, les engorgemens, les œdèmes, l'hydropisie, la pituite, les glaires & les flatuosités. Les enfans qui ont ce tempérament sont sujets aux maladies des glandes & aux écrouelles. Les pituiteux sont rarement atteints de maladies inflammatoires & d'inflammations locales, mais quand ils en ont, elles sont longues ; dans cet état, la fibre est lâche, foible, pleine de suc, elle a très-peu d'oscillation & de sensibilité : la saignée est ordinairement contraire à ce tempérament. Tous les remèdes qui ébranlent & secouent beaucoup la machine, dont le tissu est presque semblable à une éponge, sont très-salutaires ; les émétiques, les purgatifs violens, les alexitères, les amers, les cordiaux, les vins qui ont beaucoup de corps, qui sont un peu astringens, sont très-bons dans ce cas. Les hommes pituiteux doivent respirer un air sec, & faire un usage modéré des liqueurs fermentées, de fortes bières d'Angleterre, du punche, du ca-

fé, du chocolat. Le roti, les viandes grillées, les ragoûts un peu épicés, en un mot tout ce qui échauffe & dessèche la fibre par degrés, & qui la fortifie, est très-indiqué ; au contraire tout ce qui rafraîchit, qui humecte, relâche, est nuisible. Le lait, le petit-lait, l'eau, les fruits fondans, le thé, la soupe, les légumes sans aromates, le bouilli, &c. doivent être bannis du régime. L'embonpoint des hommes de ce tempérament est un état de *cachexie*. *Aëtius* a très-bien dit des animaux qui paissent les pâturages humides, que leurs parties sont pleines d'excrémens superflus. *Carnes eorum superfluis excrementis scatent*. L'observation est la même pour les tempéramens phlegmatiques.

S E C T. XXIV.

Voilà en somme les différens tempéramens de l'espèce humaine ; la vie générale & particulière des Individus qui la composent se réduit à ces quatre points : celui qui les possède bien, peut exercer son art dans

quelque région que ce soit avec un égal succès , pourvu que d'abord il marche pas à pas , ayant égard aux climats , aux habitudes , à la manière de vivre de chaque Peuple. C'est à tort que les Médecins des pays étrangers reprochent aux Médecins François d'abuser de la saignée : cet abus n'est pas général ; le climat & le tempérament des François exigent plus de saignées que ceux des Anglois , des Hollandois & des autres Peuples du Nord ; les mêmes remèdes qui guérissent les uns , seroient nuisibles aux autres. Il n'y a rien de bon ni de mauvais que relativement ; ennemis des extrêmes , nous blâmons également celui qui égorge ses malades , & celui qui les laisse périr avec tout leur sang.

S E C T. XXV.

La connoissance du pouls est essentiellement nécessaire au Médecin : le pouls , si je puis m'exprimer ainsi , est le thermomètre du corps humain ; c'est lui qui annonce le calme ou l'orage de la circulation,

culaton, & qui marque précisément les degrés des forces vitales; ce n'est aussi que d'après lui qu'on peut tirer un juste pronostic dans les maladies aiguës. Celui-là se trompe, qui juge de l'habileté d'un Praticien, d'après des guérisons fortuites, que la Nature seule auroit peut-être opérées plutôt, si de mauvaises manœuvres n'y eussent apporté des obstacles. C'est la justesse du pronostic qui annonce le grand Médecin, qui fait distinguer l'homme de la nature de celui qui n'en est que le singe. *Hérophile* ne s'acquit tant d'honneur dans Alexandrie que parce qu'il possédoit bien la science du pouls : *Galien* en hérita, mais il y répandit des ténèbres. *Bellini* l'a cultivée ensuite avec succès ; *Solano* de Luques en a parlé en maître. *Nihell*, *Cox*, & après eux, *Fléming*, *Michel* & plusieurs autres y ont ajouté des observations intéressantes. L'un d'eux a dit qu'avec cette doctrine le pronostic dans les maladies doit être plus certain, le traitement plus sûr, le temps pour placer les remè-

des plus déterminé, la qualité des médicamens plus décidée, & la route que choisit la Nature pour se débarrasser, mieux connue. On ne sauroit donc trop cultiver & perfectionner cette branche pratique.

Dans l'état sain toutes les espèces de pouls peuvent se réduire aux suivantes : il est naturellement égal ou inégal, fort ou foible, dur ou souple, vite ou lent, élevé ou profond, vide ou plein. Toutes les modifications que le Praticien observe dans les maladies, soit dans le temps, soit dans la force, la foiblesse & la régularité du pouls, ne sont qu'une filiation des espèces ci-dessus.

Dans l'état sain, le pouls égal annonce l'équilibre parfait des deux puissances du corps, l'action égale à la réaction. Dans l'état de maladie, l'égalité du pouls n'est pas toujours un signe favorable : s'il nous assure que la fièvre ne dépend point de l'embarras, de l'obstruction des vaisseaux capillaires artériels, il doit nous mettre en garde contre une cause plus

dangereuse encore ; cette cause est un *âcre* quelconque qui tend à désunir la cohérence ou l'union intime des parties dont nos humeurs sont formées. Quand cette cause abandonnée à elle-même a produit soudainement ses ravages , le Médecin est bien étonné de voir tout à coup la scène changer de face , une maladie qui lui paroissoit bénigne , devenir mortelle ; j'y ai été pris , d'autres peuvent l'être de même. Dans cet état , la langue qui étoit humectée devient sèche , ardente , brune , noire , & quelquefois grillée ; il survient des hémorragies qui font voir un sang dissous ; la peau se couvre de taches bleues , livides , pourprées , & le malade périt souvent par des sueurs ou d'autres évacuations colliquatives. Cette marche est observée d'après nature ; le mal indique le remède ; il consiste dans les aqueux , les adoucissans , les apéritifs froids , les remèdes toniques qui ne sont pas échauffans , qui donnent de la force aux fibres , & rendent aux humeurs la cohésion dont elles ont besoin.

Le pouls est inégal dans les enfans , dans les femmes délicates qui se portent bien , & dans les vieillards , au-delà de soixante ans : ce phénomène annonce , ou un défaut d'équilibre , ou une disproportion des principes du sang entr'eux , qui cependant n'est pas assez grande pour constituer une maladie. Un exercice modéré , des alimens restaurans , d'une assimilation facile , rémédient quelquefois à ce vice naturel. Il n'en est pas de même lorsque l'inégalité du pouls est l'effet d'une cause morbifique : il seroit à souhaiter que dans l'état sain , le Médecin touchât quelquefois le pouls de ceux qui ont confiance en lui , afin de pouvoir juger par comparaison , lorsqu'il est appelé chez un malade ; sans cette connoissance , il peut prédire faux , ou s'alarmer sans sujet. Le pouls inégal dans une maladie est presque toujours symptomatique & de mauvais présage ; il annonce , ou une viscosité des humeurs , dont le cours n'est pas régulier , ou des degrés divers d'atténuation & d'épais-

fiffement dans ces mêmes humeurs , ou enfin la destruction prochaine de l'équilibre , & l'affaiffement de la machine.

Dans les maladies éruptives j'ai constamment observé un pouls mixte que je ne puis définir. Il est inégal, sec ou élastique, & après cinq ou six battemens il excite au bout du doigt la même sensation qu'imprime sur l'ouïe un morceau de taffetas qu'on déchire. Il ne m'est pas possible de mieux définir la nature de ce pouls, dont la connoissance est bien importante ; je n'en citerai qu'un exemple.

M. le Vicomte de Rochechouard fut attaqué à Vésel d'une maladie qui avoit tous les signes d'une fièvre putride maligne, qui faisoit des ravages dans nos hôpitaux. M. Richard, alors premier Médecin de l'Armée, M. Andouillé, premier Chirurgien du Roi , & moi traitons M. le Vicomte. Vers le milieu du troisième jour de la maladie, son pouls devint semblable à celui que je viens de décrire ; j'osai prédire ce qui arriveroit avant la nuit : en effet, vers les six heu-

res du soir, il parut sur le visage & sur la poitrine des boutons de petite vérole, & cependant le malade n'avoit pas, ou ne se plaignoit pas du symptôme le plus essentiel de cette maladie, de la douleur des lombes.

En général le pouls inégal exige une diète & des remèdes capables de fondre doucement la cohésion des humeurs, & de rendre le ressort, le *tonus* aux vaisseaux.

Le pouls intermittent dans l'état de santé ou de maladie rentre dans la classe de celui-ci. Il est produit, ou par des concrétions polypeuses dans les principaux troncs des artères, ou par une tumeur anévrysmale, enfin par une dissolution, si dès le commencement de la fièvre jusqu'à sa terminaison, la vitesse & la faiblesse du pouls se trouvent jointes à l'intermittence.

Le pouls fort & le pouls plein diffèrent peu l'un de l'autre ; trop de sang ou trop de raréfaction en sont la cause : le trop de sang s'annonce par des signes certains qu'il est bon de rapporter. Le

tempérament du malade est toujours ou bilieux, ou sanguin ; ses vaisseaux sont pleins ou gonflés , son pouls est dur, lent & pesant, son haleine est chaude, son visage coloré, ses yeux sont animés ou appésantis. Si l'on ne remédie pas à ces accidens par les saignées & l'emploi des moyens convenables, la tête devient lourde, vertigineuse, le malade croit entendre l'explosion d'une bombe, le pouls devient rebondissant, le nez prurigineux, & le Médecin peut annoncer une hémorragie prochaine, sans crainte que l'événement démente son pronostic.

Quand la force & la plénitude du pouls viennent de raréfaction, d'augmentation de volume du sang, en examinant attentivement le pouls, & le pressant un peu, on observe une mollesse qui ne se trouve point dans la plénitude proprement dite, où l'artère semble repousser le doigt. Ce pouls exige aussi la saignée, les rafraîchissans acidules, les calmans. Si la Nature est abandonnée à elle-même, il arrive quelquefois rupture de vaisseaux,

hémorragie qui peut être salutaire, quand elle se fait *per loca convenientia*.

Le pouls lent par foiblesse, le pouls vide & flasque sont les effets du tempérament, des excréctions outrées, de l'épuisement, de la longueur de la maladie, & quelquefois d'une prostration subite des forces comme dans les maladies putrides, malignes, épidémiques ; c'est un signe que les puissances artérielles languissent, que le mouvement de trusion ne se fait pas, que le malade est dans l'affaïssement. Ranimer & nourrir sont l'indication.

La mollesse du pouls indique que les artères sont lâches, & que la partie rouge du sang n'est pas en raison de ses autres principes : dans cet état la partie rouge est trop atténuée, la chaleur n'excède pas, & le malade est dans une moiteur presque continuelle. Les organes veulent être renforcés, les principes du sang ont besoin de plus de liaison, & la sérosité surabondante exige qu'on l'évacue par des voies convenables.

La vitesse & la fréquence du pouls qui ne dépendent pas d'âcreté ou d'éréthisme, viennent toujours de l'embarras des petits vaisseaux artériels, qui accélère le cours du sang dans les gros. Les délayans, les atténuans doux sont indiqués.

Quand le pouls est dur & fréquent à la fois, c'est un signe certain de l'épaississement & de la viscosité du sang, & de la sécheresse des membranes artérielles. Dans ce cas, la chaleur est toujours forte. *Solida omnia quandò calefacta sunt, multùm calefiunt.* Le choc des corps est estimé en raison de leur masse & de leur vitesse ; en diminuant la masse, on diminue les chocs, on diminue aussi la vitesse, si dans le corps humain elle dépend de la quantité des esprits animaux. Les saignées & les remèdes fondans remplissent ces indications.

S E C T. XXVI.

Dans toutes les maladies il faut se défier d'une respiration courte, difficile, douloureuse, & la crainte doit être en

raison de l'intensité de la douleur. La respiration accélérée & inégale est très-suspecte ; celle qui est très-labieuse & convulsive , menace de suffocation ; elle est un effet de la viscosité , de l'obstruction , de l'imméabilité des humeurs , de l'inflammation. Il ne faut pas confondre cette respiration avec les spasmes suffoquans des femmes hystériques , des hypocondriaques , des asthmatiques , qui , quoique dangereux par la continuité , le sont beaucoup moins que ceux qui viennent de l'état des humeurs dans une maladie inflammatoire. La respiration entrecoupée , ou qui ne se fait que par des sours , est d'un funeste présage. Une respiration libre & lente , grande & étendue , est toujours un signe favorable dans les maladies qui ne sont pas du genre putride , qui ne viennent pas de dissolution. Je passe à d'autres symptômes.

L'état de la langue indique le bon ou le mauvais état de l'estomac ou des intestins , comme la respiration marque celui du cœur , du poulmon , du dia-

phragme, &c. Ces deux miroirs sont très-fidèles. La langue humide dans les maladies aigües est de bon augure ; quand elle est sèche, & que sa couleur approche de la couleur ponceau, du *minium*, elle annonce une grande inflammation interne, beaucoup de viscosité, & une chaleur excessive : quand elle est recouverte d'une croute ou d'un duvet blanchâtre, c'est un signe d'épaississement. La langue sèche, brune, noire, annonce que l'acrimonie est jointe à la viscosité & à la chaleur ; ce symptôme est bien plus alarmant, quand la langue sèche, noire, est encore aride & gersée, comme la terre, pendant les grandes chaleurs de l'été : dans cet état, l'acrimonie est d'une nature corrosive. Enfin la langue moïte, couverte d'aphtes, de petits ulcères blancs, est d'un fâcheux augure. Quand la sécheresse accompagne ces aphtes, le malade périt. L'ouverture du corps après la mort, fait voir souvent depuis l'œsophage jusqu'au rectum, la surface externe de ce trajet, parsemée de petits ulcères semblables.

J'ai observé que dans certains cas la salive du malade marque l'état alkalescent des humeurs, & leur nature acéscence dans d'autres. Elle a un goût rance dans ceux qui sont attaqués de fièvre putride, & un goût de sel ammoniac dans ceux qui relèvent de cette maladie ; elle est salée au commencement de la phtisie, & à la fin des fièvres intermittentes ; elle est souvent amère dans les maladies aiguës, & sur-tout dans les fièvres synoches rémittentes. Elle a le goût de cendre dans la cachexie de l'estomac. Elle est gluante, visqueuse dans ceux qui sont menacés d'hydropisie, douce & fade dans certains cas, où un acide particulier domine.

Lorsque dans une maladie aiguë le malade rend une grande quantité de salive aqueuse & amère, que sa tête est accablée, que ses yeux sont troubles, qu'il ressent une anxiété, un malaise, *præcordiorum anxietas*, avec un tremblement de la lèvre inférieure, j'ai observé & prédit une crise par le vomissement, & mon pronostic a été juste. Presque

toutes les fièvres où les malades crachent aisément, ne sont pas dangereuses, & dans celles où la Nature ne produit point de crises par les sueurs, une salive abondante y supplée quelquefois. On pourroit faire des observations importantes sur les différentes saveurs, & les couleurs de la salive dans les maladies diverses. Dans certains cas elle est putride, érugineuse, acerbe, muriatique, purulente, mêlée de sang, & sa couleur est bleuâtre, jaune, bilieuse, couleur de café, &c. Mais ces observations demandent du temps, & ceux qui pourroient les faire, n'en ont pas le loisir. Comment pouvoir observer quand on a vingt visites à faire dans un jour ? M. *Daubenton* est peut-être le seul qui garde son malade à vue : mais tous les Médecins ne peuvent pas comme lui se reposer sur leurs lauriers, & il est peu de malades qui mettent à profit le conseil de *Caton*.

*Auxilium à notis petito, si fortè laboras,
Nec quisquam melior Medicus, quàm fidus amicus,*

La salive indique donc l'état des suc gastriques & celui des viscères ; cela doit être ainsi, elle émane du sang, elle participe aux différentes qualités de ce fluide : elle est composée d'une huile fort divisée, de sels & d'eau, qui forment ensemble un savon animal, liquide, pénétrant, détersif & résolutif. Ce savon est le puissant mobile de la digestion, & peut-être la première cause de la tendance naturelle des corps vers la putréfaction. Tous les grands cracheurs digèrent mal, & tombent ordinairement dans la mélancolie ; mais en revanche, ils guérissent facilement de la fièvre quarte, qui se termine volontiers par une salivation abondante. Quand cette fièvre résiste à tous les remèdes, ne pourroit-on pas guérir les malades qui en sont attaqués, par une salivation artificielle ? c'est un problème que je propose à résoudre par l'expérience (1).

(1) Ceux qui voudront tenter ce moyen, peuvent employer utilement le mercure doux trituré avec un peu de camphre dans un mortier de verre, de

S E C T. XXVII.

Les deux faits que je vais rapporter , prouvent combien l'examen des plus petites choses est utile au Praticien. L'émoptysie est commune en Russie, & les femmes y sont plus sujettes que les hommes : l'intensité du froid, la longueur des hivers, la chaleur des appartemens, une nourriture visqueuse & âcre, & surtout l'usage de l'eau-de-vie avant les repas, m'en ont paru les principales causes. Parmi le nombre des personnes que j'ai traitées de cette maladie, Madame la Princesse Mécherski & Madame Talizin de Moskou avoient des signes avant-coureurs de cette hémorragie pulmonaire : la première avoit toujours un goût de boudin dans la bouche, & la seconde un goût d'airain. Dès que j'étois appelé à temps, la saignée prévenoit

manière qu'ils forment une espèce d'*athrops*. On peut faire prendre au malade un, deux & trois grains de ce remède chaque jour, jusqu'au point d'une légère salivation.

l'accident qui arrivoit constamment sans cette précaution. On pourroit également tirer de grandes lumières de l'examen des différentes saveurs & des odeurs qui sont propres à chaque maladie. C'étoit le projet de *Baglivi* ; mais il a été bientôt négligé & oublié : c'est à nous à finir ce que ce Médecin avoit commencé. Je passe aux sueurs.

Il en est des sueurs comme des autres évacuations : si elles arrivent naturellement dans le temps, qu'elles n'excèdent point & qu'elles se fassent par des voies convenables, elles jugent & terminent heureusement les maladies. *Hippocrate* avoit observé, & l'on s'est assuré d'après lui, que souvent le quatrième jour de la maladie est l'indication de ce qui arrivera le septième. Ainsi, lorsque le quatre le poulx est souple, onduleux, que l'urine offre des signes de coction, que les pores de la peau sont relâchés, & que la surface du corps, chaude, moite, exhale une vapeur qui ne se manifestoit pas auparavant, il arrive que le malade sent de

de légers frissons, *harripilationes*, dès qu'il se découvre, son ventre se ferme, les urines ne sortent qu'en petite quantité, & le sept il se fait une crise universelle par les sueurs. Dans les maladies aiguës & inflammatoires, cette crise est ordinairement victorieuse ; je dis ordinairement, parcequ'elle n'est décisive que quand la sueur est chaude, continue, universelle, copieuse, sans être excessive, quand elle répond au tempérament du malade. Les sueurs locales ou particulières ne produisent rien dans ce cas : si elles sont froides, c'est un grand mal.

En général toutes les fois que les sueurs modérées ou copieuses continuent, sans que le malade s'en trouve soulagé, toutes les fois qu'elles s'annoncent trop tôt, que leur abondance abat les forces, qu'elles sont excessivement fétides, qu'elles alternent, *sudatiuncula ac rigoris crebra vicissitudo*, dans ces différens cas les sueurs sont symptomatiques, la vie du malade est en danger. Les sueurs qui arrivent dans les jours intermédiaires, dans les

temps où la Nature n'a pas coutume de les procurer , annoncent une maladie grave , une maladie longue , ou du moins une rechûte prochaine. Il est bon de rapporter en note les pronostics des différens Praticiens sur cette matière. (1)

(1) *Quibus circa initia acutarum febrium tenues suboriuntur sudores & urinæ coctæ emittuntur cum magnâ totius exæstuatione, si præter rationem perfriescunt, & rursus celeriter peruruntur, & torpore, sopore, aut convulsione tenentur, ii perniciosè affecti sunt.* Klein. *Frigidi sudores cum febris acutâ mortem : cum mitiore diurnitatem declarant.* Hipp. *Sudor fatidus nimis extrâ febrim, si non juvet, funestus est. Febres sudatoriz inconstantis sunt typi. Sudor anglicus morbus est acutissimus, contagiosus, epidemicus, malignus, horarum 5, 10, 12 aliquando, interdum 24, 48 terminatus fatali eventu. Sudor manans vehementissimus est, teterrimus, grave olens, olidus, finitur ut plurimum fatali peripneumoniâ.* Forest. Sennert. *Huic par sæviit in Picardiæ terris, la Suete, mitior tamen isto. Sudor unius, hujus vel alterius lateris, chronicus, connatus quasi, plurimum hyæropem post se trahit.* Hartman. *Nulla excretio plus debilitat quàm sudor effusus. Sudor nimius sibi relictus, licet vires aliquo modo exhauriat, tantum tamen non est periculi, quàm si verè cohibeatur. Sudor multus per somnum citrà causam manifestam factus, copiosiore alimento corpus uti significat; quòd si cibum non adsumenti hoc accadat,*

Comme mon dessein n'est pas de décrire toutes les maladies, les symptômes qui les accompagnent, & les différentes manières dont elles se terminent, j'invite les jeunes Médecins à lire tous les jours un petit Livre intitulé : *Interpres Clinicus*, D. Lud. Gotsf. Klenii. Cet Ouvrage est l'Encyclopédie des Praticiens. Je ne connois aucun Livre qui égale celui-ci en utilité. J'ai été tenté de traduire les Chapitres *hemorrhagia*, *tremor*, *somnus*, *soporose affectus*, *torpor*, *purpura varia*. Ces articles renferment les phénomènes les plus so-

vacuatione indigere significat. Hipp. Sudores nocturni sæpè mirificè torquent in purpuram proclives. Hoff. Fluore albo laborantes ad purpuram proni sunt, maxime si suprimatur. Fluor albus chronicus per sudores nocturnos, fatidos, largissimos, in feminis obesæ perfecte curatus fuit. Sudores consuetudinales, universales, particulares, hæud sine noxâ turbantur, quandoque quin lectum inferunt repressi. Bern. Nehel. Sudor sanguineus post graves convulsivos & spasmodicos affectus erumpens, feliciter subinde tollitur : contra, in febribus cum humorum dissolutione maligna rarissime. Klein. Perinæ sudor protractus, largior, sæpè vim genitalem simul tabescere facit, vel ad id inducit. Peclin.

lemnels des maladies aigües. Il est important de les bien connoître. J'y renvoie le Lecteur, & je passe aux pronostics d'*Hippocrate*.

S E C T. XXVIII.

Pronostics d'Hippocrate.

La première chose qu'*Hippocrate* considéroit, sur-tout dans les maladies aigües, c'étoit le visage. C'est un bon signe, selon lui, d'avoir dans la maladie un visage de santé ; le danger lui paroissoit grand à proportion que le visage s'éloignoit de cet état. Voyez la description qu'il fait du visage d'un moribond. Quand un malade, dit-il, a le nez aigu, les yeux enfoncés, les tempes creuses, les oreilles froides & retirées, la peau du front dure, sèche & tendue, & la couleur du visage plombée, la mort est à la porte ; à moins, ajoute-t-il, que le malade ne soit épuisé par des veilles, par un flux de ventre, ou par une longue diète. Voilà ce qu'on appelle la face hippocratique,

pour marquer qu'on tient de lui ces observations. Les lèvres pendantes, froides & relâchées, sont regardées dans un autre endroit de cet Auteur comme une confirmation du pronostic précédent.

Il examinoit ensuite la disposition des yeux : lorsqu'un malade ne peut supporter la lumière, lorsqu'il répand des larmes involontaires, lorsqu'en dormant on ne lui voit qu'une partie du blanc des yeux, à moins que ce ne soit sa coutume de dormir ainsi, ou qu'il n'ait le flux de ventre, ce signe est funeste, ainsi que les précédens : les yeux ternis présagent la mort ; les yeux étincelans, fixes & hagards marquent le délire & la phrénésie présente ou prochaine. Le malade voit-il en rouge les objets, des étincelles, des éclairs, attendez-vous à une hémorragie ; ces symptômes redoublent, lorsque la crise prend cette voie d'évacuer.

La manière dont un malade se tient couché, peut faire pressentir son état : s'il est couché sur l'un des côtés, le col, les bras & les jambes un peu fléchies,

c'est la posture d'un homme en santé ; mais s'il se tient sur le dos, les bras étendus & les jambes allongées, c'est marque de foiblesse : s'il glisse, & si la pesanteur de son corps l'entraîne aux pieds du lit, la mort est prochaine ; s'il se couche sur le ventre, il est en délire, ou il sent de la douleur dans cette partie, lorsque ce n'est pas sa coutume d'être couché ainsi.

Dans la fièvre ardente, si le malade tâtonne continuellement des doigts, s'il porte ses mains devant ses yeux, au devant de son visage, comme s'il vouloit en écarter quelque objet ; s'il les étend sur les couvertures & sur le lit, cherchant & ôtant quelque ordure, & en arrachant de petits flocons de laine, ce sont signes de délire & de mort.

Hippocrate met encore le symptôme suivant entre les avant-coureurs du délire : lorsqu'un malade naturellement taciturne commence à parler plus qu'à sa coutume, ou lorsqu'un grand parleur s'obstine à garder le silence, ce change-

ment, ajoute-t-il, tient lieu de délire, ou marque que le malade est sur le point d'y tomber.

Le trémoussement ou le tressaillement des tendons du poignet, annonce aussi le délire.

Quant aux différentes espèces de délire, le plus à craindre selon notre Auteur, c'est celui dans lequel le malade s'occupe d'objets lugubres & terribles ; celui dans lequel le malade est joyeux & gai, a des suites moins fâcheuses.

La respiration fréquente & pressée, marque la douleur & l'inflammation des parties qui sont au-dessus du diaphragme. La respiration longue & profonde précède le délire ; la respiration aisée & naturelle est de bon augure, sur-tout dans les maladies aiguës. Il paroît qu'*Hippocrate* s'attachoit beaucoup à la respiration en matière de signes, par le soin qu'il a pris en plusieurs endroits de décrire les manières diverses de respirer d'un malade : il distingue la respiration en fréquente, rare, grande, petite, en petite ou courte en-dedans, c'est-à-di-

re, dans l'inspiration, en respiration comme doublée, & en beaucoup d'autres espèces.

L'insomnie dans les maladies aiguës, marque la douleur actuelle, ou le délire prochain.

Tous les excréments fournissent des signes à *Hippocrate* : il faisoit attention aux urines, à la matière fécale, aux vents, aux sueurs, aux crachats, à la salive, à la morve, aux larmes, à l'ordure des oreilles, au pus des ulcères, &c. C'est en observant ces choses qu'il s'instruisoit de la disposition des humeurs.

Entre les excréments, c'est des urines & des excréments qu'*Hippocrate* tiroit un plus grand nombre d'indices. L'urine dont le sédiment est blanc, égal & doux au toucher, est, à son avis, la meilleure : si elle conserve ces qualités, jusqu'à ce que la maladie soit décidée par la crise, on ne court point de danger ; & la terminaison sera heureuse & prompté. *Hippocrate* dit que cette urine est cuite ou marque la coction des humeurs. Il

faut, ajoute-t-il, comparer cet excrément avec celui des ulcères, & en juger de même ; le pus dont la couleur est blanche, & qui a les qualités du sédiment de l'urine dont on vient de parler, prouve que l'ulcère est sur le point de se guérir ; au contraire le pus clair, d'une couleur autre que blanche, & d'une odeur puante, caractérise un ulcère malin, & de guérison difficile. Il en est ainsi des urines ; celles qu'on a décrites sont les seules bonnes, les autres sont mauvaises, & ne diffèrent entr'elles à cet égard que du plus ou du moins. Les premières ne paroissent que quand la Nature a surmonté la maladie, c'est-à-dire, après la coccion faite ; on rend les dernières tant que la crudité subsiste, & que les humeurs ne sont pas cuites. Les moins dangereuses entre celles-ci, ce sont les rougeâtres, dont le sédiment est doux & égal : on en peut conjecturer que la maladie fera longue, mais sans péril. Les plus funestes sont d'un rouge foncé, toutefois clai-

res & sans sédiment, ou confuses & troubles en sortant.

On voit encore quelquefois une espèce de nuage comme suspendu dans le vaisseau où l'on a reçu les urines : plus ce nuage s'élève ou s'éloigne du fond & de la couleur blanche, plus il y a de crudité. Les urines blanches & claires comme de l'eau, marquent aussi beaucoup de crudité, & même un transport de la bile au cerveau ; les noires sont plus mauvaises, particulièrement si elles sont fœtides & tout-à-fait épaisses, ou tout-à-fait claires.

Si le sédiment des urines est semblable à de la farine grossière ou à du son, s'il se forme en petites lames ou écailles, c'est un mauvais présage, sur-tout dans le dernier cas : on peut juger de-là que la disposition de la vessie & des reins n'est pas saine. La graisse furnageant & formant comme une toile d'araignée sur les urines, indique la consommation des chairs & des parties solides. L'effusion d'une

grande quantité d'urine est un signe de crise.

Hippocrate trouvoit de l'analogie entre l'état de la langue & celui des urines : si la langue, dit-il, est jaune & chargée de bile, l'urine aura la même couleur ; & l'urine sera de couleur naturelle, si la langue est rouge & vermeille.

Si la matière fécale est molle & rousse, si elle a de la consistance, si elle n'est pas d'une puanteur extraordinaire, si elle répond à la quantité des alimens qu'on a pris, si on la rend aux heures accoutumées, elle est la meilleure qui se puisse.

Elle s'épaissira lorsque la maladie sera sur le point d'être jugée ; & l'on en pourra prendre bon augure, si l'on en voit sortir des vers longs & cylindriques. Lorsqu'elle est liquide, le malade sera soulagé, pourvu qu'elle ne sorte pas avec bruit, & qu'on ne la rende pas en petite quantité & à plusieurs reprises, ou en si grande abondance & si souvent qu'il en survienne défaillance.

Toute matière aqueuse, blanche, d'un

verd pâle, rouge, écumeuse, gluante, est mauvaise ; la noire, la graisseuse, la livide & celle qui est de couleur de verd de gris sont funestes : celle qui est purement noire, & qui marque par conséquent une décharge de la bile de cette couleur, est d'un très-fâcheux augure. Cette humeur, de quelque façon qu'elle s'évacue, est un indice de la mauvaise disposition des entrailles. La matière de diverses couleurs présage danger & longueur de maladie. *Hippocrate* porte le même jugement de la matière bilieuse, ou jaune & mêlée de sang ; il regarde aussi les selles qui ne contiennent que de la bile ou que de la pituite, comme mauvaises.

Les matières que l'on rend par vomissement doivent être mêlées de pituite & de bile : celles où l'on ne trouve que l'une de ces humeurs, sont mauvaises. Les noires, les livides, les vertes ou de couleur de porreau, sont funestes. Il en est de même des fœtides, particulièrement si elles sont en même temps livi-

des. Souvent le vomissement de sang est mortel.

Les crachats qui viennent promptement & sans peine, soulagent dans les maladies du poulmon & dans les pleurésies. Il est bon qu'ils soient d'abord mêlés de jaune ; mais s'ils conservent cette couleur, ou s'ils sont roux long-temps après le commencement de la maladie, ils sont mauvais ; il en est de même s'ils ont de la salure, de l'âcreté, & s'ils donnent la toux. Les crachats purement jaunes sont fâcheux ; les blancs, gluans & écumeux ne soulagent point : la blancheur des crachats n'indique coction que quand ils sont sans viscosité, ni trop épais, ni trop clairs. Il faut porter les mêmes jugemens des excréments du nez, relativement à la coction & à la crudité. Les crachats noirs, verts & rouges sont funestes : dans les inflammations de poulmon, les crachats bilieux & sanglans sont d'un heureux augure, s'ils paroissent dès le commencement, mais aux environs du septième jour ils seront mauvais. Le symp-

come le plus fâcheux dans ces maladies, c'est lorsque les crachats sont retenus, & que la trop grande quantité de matière qui se présente pour sortir, cause un bouillonnement ou relâchement dans le gosier & dans la poitrine. Le crachement de sang, suivi du crachement de pus, amène la phtisie & la mort.

La sueur est bonne, quand elle survient dans un jour de crise, & qu'elle est abondante, universelle, rendue également par toutes les parties du corps, & qu'elle fait cesser la fièvre. Dans les maladies aiguës, la sueur froide est mauvaise; dans les autres c'est un indice de durée: la maladie fera longue & périlleuse, si l'on ne sue que par la tête & par le col; une moiteur ou sueur légère en quelque partie, comme à la tête, ne soulage point; elle indique seulement le siège du mal ou la foiblesse de la partie, *Hippocrate* appelle cette sueur *épidrose*.

S'il s'amasse ou s'il se fait du pus en quelque partie, on y sent de la douleur & la fièvre continue; la douleur & la

fièvre cessent, si-tôt que le pus est cuit ou formé. On a vu ci-dessus les qualités du bon & du mauvais pus.

Les hypocondres & le ventre en général doivent toujours être mous tant du côté droit que du côté gauche : s'il y a dureté ou inégalité, chaleur ou élévation, sensibilité ou douleur, ce sont autant d'indices de la mauvaise disposition des entrailles, à moins qu'il n'y ait inflammation extérieure.

Hippocrate examinoit aussi l'état du pouls ; il est même, selon *Galien*, le premier des Médecins connus qui ait employé le terme de *pouls* dans le sens ordinaire, c'est-à-dire, pour le battement naturel des artères ; car les anciens Médecins & *Hippocrate* lui-même quelquefois, entendoient par ce mot la pulsation ou le battement violent qui se fait & s'aperçoit dans l'inflammation, sans porter la main sur la partie. Mais en rendant ce témoignage à *Hippocrate*, *Galien* remarque que la matière du pouls est la seule que ce grand homme n'ait fait qu'ef-

fleurir. C'est une observation que quelques Auteurs Grecs avoient faite avant lui. Cependant on peut recueillir des écrits d'*Hippocrate* plusieurs préceptes sur ce sujet : dans les fièvres très-aigües, dit-il, le pouls est grand & fréquent. Il fait aussi mention des pouls lents & tremblans ; il avoit observé que le pouls qui frappe légèrement & languissamment, est un signe de mort prochaine ; il donne ce pronostic à l'occasion des fleurs blanches qui dégénèrent en perte ; il remarque dans les *prénotions de Cos*, que les léthargiques ont le pouls lent & tardif, & ailleurs que celui dont la veine, c'est-à-dire, l'artère du coude bat, entrera bientôt en fureur, à moins qu'il ne soit d'un tempérament extrêmement vif.

Ces passages prouvent que cet ancien Médecin n'a pas entièrement ignoré les indices qu'on pouvoit tirer du pouls ; mais il faut avouer que les préceptes qu'il a donnés sur ce sujet sont en très-petit nombre en comparaison de ceux qu'il nous a transmis sur les autres signes. D'ailleurs

leurs il ne paroît pas qu'il les mît en pratique, & qu'il en fit grand usage. Les deux passages qu'on a cités sont les seuls en ses *Epidémies*, qui concernent la matière du pouls, quoique ces livres soient une espèce de Journal, dans lequel il a fait l'histoire des maladies qu'il a traitées. Le silence sur l'état du pouls est surprenant de la part d'un Observateur aussi exact qu'*Hippocrate*. A quoi peut-on juger qu'il connoissoit si les malades avoient de la fièvre ou non, ou comment en distinguoit-il les divers degrés ? Il y a quelque apparence qu'il ne s'arrêtoit point à ce signe, mais que la chaleur ou le froid & l'inquiétude plus ou moins grande des fébricitans, & leur manière de respirer, à laquelle il faisoit grande attention, lui paroissent d'une toute autre conséquence, & que c'étoit par ces derniers symptômes qu'il s'assuroit de la présence, de la nature, du degré & de l'absence de la fièvre.

Telles sont les observations d'*Hippocrate* touchant le pronostic ; d'où l'on peut conclure que s'il l'avoit juste, c'étoit un effet

de son jugement , de son exactitude & de l'attention particulière qu'il donnoit à tous les cas qui se présentoient. Voilà ce qui a fait dire à *Galien*, qu'*Hippocrate* avoit été le plus soigneux & le plus exact de tous les Médecins : l'application à s'instruire de tout ce qui arrive dans le cours d'une maladie semble avoir été si parfaitement de son caractère, que tout Philosophe qu'il étoit, il s'est beaucoup moins occupé à raisonner sur les causes, qu'à décrire fidèlement les accidens. Il s'étoit entièrement livré à cette partie, & le fruit qu'il en a tiré a été de distinguer les maladies avec précision, & d'annoncer avec confiance l'issue de celles qu'il traitoit, en les comparant avec de semblables qui lui avoient déjà passé sous les yeux. Telle chose arrivant, quelle autre doit la suivre ? C'est ce qu'il se piquoit de savoir & de prédire, sans s'embarasser beaucoup d'en rendre raison. Cette espèce d'indifférence pour toute hypothèse, donna lieu aux Empyriques, Secte qui s'éleva dans la suite, de disputer aux

Dogmatiques ou raisonneurs, l'avantage d'avoir ce Père de la Médecine de leur côté : ces premiers prétendoient que la méthode d'*Hippocrate* étoit la même que la leur, & que par conséquent il devoit être regardé comme l'auteur de leur Secte.

Il est constant que c'est par l'endroit qui lui est commun avec les Empyriques, qu'*Hippocrate* a rendu sa Médecine recommandable à la Postérité, & qu'il s'est acquis l'admiration de ceux mêmes qui ne convenoient pas de la vérité de ses principes. Il y a plus : on peut croire que les Livres raisonnés d'*Hippocrate*, que les Ouvrages philosophiques qui portent son nom, appartiennent à d'autres Ecrivains : tel est celui de la Nature de l'homme, celui de la Nature de l'enfant, celui des vents, & quelques autres. C'est la pensée de l'Auteur du Livre intitulé, *de Subfiguratione empyricâ*, qu'on trouve parmi les Œuvres de *Galien*. Si *Hippocrate* s'est fait une réputation égale à celle d'*Esculape*, ç'a été, dit-il, pour avoir réduit des

luxations, remis des fractures, & guéri des ulcères & des maladies que d'autres auroient vainement entrepris ; c'est pour avoir annoncé ce qui étoit arrivé à un malade & ce qui devoit lui arriver encore, & non pour avoir fait des raisonnemens à perte de vue, & composé de longs & doctes écrits.

Telle fut, dit M. *James*, l'habileté d'*Hippocrate* & de ses successeurs dans la partie des signes, que le peuple étonné de la justesse de leurs pronostics, & ne sachant jusqu'où pouvoit aller leur connoissance à cet égard, les regarda comme des Devins, & en exigea des choses au-dessus de leurs forces. Quelques-uns d'entre eux ne manquèrent pas d'entretenir le vulgaire dans ce préjugé, qui flattoit leur vanité & leur avarice. Puisque le peuple veut être trompé, dirent-ils, qu'il le soit : maxime contraire à la probité, & qu'on n'auroit jamais pratiquée, si la sottise des hommes n'y avoit donné lieu. Un Médecin modeste & instruit, qui ne s'occupe que de ses devoirs, se voit sou-

vent préférer un Charlatan qui fait le devin, un misérable imposteur qui ne fait la plupart du temps ni lire ni écrire; le vulgaire va le chercher au loin, pour apprendre de lui, à l'aspect d'un verre d'urine corrompue dans la route, des nouvelles d'une maladie à laquelle il ne connoît rien, quand il auroit le malade sous les yeux. En parlant ici du vulgaire, on n'entend pas la lie du peuple. Le peuple ou le vulgaire à qui ces reproches s'adressent, se trouve dans toutes les conditions, & fait toujours le plus grand nombre, dans quelque société que ce soit. Il arrive même, je ne sais par quelle fatalité, que des gens qui ont d'ailleurs du bon sens & de la pénétration, & qui sont très-intelligens en d'autres matières, semblent s'être défaits de tout leur savoir & de tout leur jugement, quand il s'agit de leur vie. Philosophes dans la santé, mais peuple dans la maladie, ils ont recours à ces prétendus Oracles, avec le même empressement que les hommes les plus ignorans.

Une chose remarquable, & qui fait honneur à l'homme, dans *Hippocrate*, c'est qu'ayant vécu dans un temps où la Médecine étoit, comme on a vu, fort superstitieuse, le torrent ne l'ait point entraîné. Ses raisonnemens, ses observations & ses remèdes ne se sentent point de cette faiblesse, si générale alors, & si commune depuis, même parmi les Médecins. Ses pronostics sont tous fondés sur des choses purement naturelles. S'il parle dans le Livre des Songes, des cérémonies & des sacrifices qu'on fera à certaines Divinités, selon la nature des rêves qui inquiéteront le malade, c'est bien plus par devoir de religion, que par crédulité. Son jugement paroît d'ailleurs dans le même Ouvrage, en ce qu'il explique les rêves par les choses qu'on a faites ou dites, & qu'il en tire des indices sur l'état du corps, inférant des sujets dont l'esprit a été agité dans le sommeil, & des circonstances qui ont accompagné cette agitation, si le tempérament est dominé par la bile, par le phlème, ou par le sang.

Hippocrate connoissoit donc tout ce que nous savons des signes & des symptômes des maladies, & c'est de lui qu'en nous en tenons la connoissance. Nous lui devons un grand nombre de maximes importantes sur la cure des maladies & la conservation de la santé : maximes que les Praticiens modernes ne doivent jamais perdre de vue, s'ils veulent travailler avec succès, & dont tous les hommes devroient s'instruire, pour les suivre & se bien porter. Elles leur apprendroient que la santé dépend de la tempérance & de l'exercice. Il est impossible, dit *Hippocrate*, que celui qui mange, continue de se bien porter, s'il n'agit : l'exercice consume le superflu des alimens, & les alimens réparent ce que l'exercice a dissipé. Quant à la tempérance, il la recommande, tant à l'égard de la boisson, du manger, du travail & du sommeil, que dans l'usage des femmes.

On peut réduire à ces deux règles ce que les Modernes ont dit en mille & mille volumes. Elles sont tellement sûres, que, si tous les hommes s'entendoient

pour les mettre en pratique, la science de guérir deviendrait presque inutile. En effet, excepté les maladies endémiques, épidémiques & accidentelles, les autres seroient en petit nombre, si l'intempérance n'en faisoit éclore à l'infini.

Hippocrate s'étoit attaché singulièrement à observer l'air, les eaux, les lieux & les climats. Il nous a laissé des réflexions très-importantes sur les différentes sortes d'alimens & d'exercices considérés comme remèdes ou comme préparatifs. Il n'ignoroit pas que les bains, les lavemens, les frictions & les vomitifs peuvent suppléer aux exercices. Je remarquerai à cette occasion, que le Docteur *Cheyne* recommande en différens endroits les vomissemens aisés & fréquens, comme favorables aux constitutions valétudinaires.

Dans les maladies chroniques, la Médecine d'*Hippocrate* se borneroit au régime, à l'exercice, aux bains, aux frictions, & à un très-petit nombre de remèdes. On a beau vanter les travaux des Modernes, il ne paroît pas qu'ils en sachent en ceci

plus qu'*Hippocrate*, qu'ils aient une meilleure méthode de traiter ces maladies, & qu'ils s'en tirent avec plus de succès. Il y a des Médecins, je le fais, qui ont alors recours à un grand nombre de remèdes entre lesquels il y en a de violens ; mais je doute que ce soit avec gloire pour eux, & avec avantage pour le malade : on a mis en question, & peut-être avec justice, si en le soulageant par ces moyens, ils n'avoient point attaqué sa constitution, & abrégé sa vie, ou du moins procuré un mal plus incurable que celui qu'il avoit. C'est à quoi *Quarles* fait allusion, en représentant un Médecin occupé à exciter sans cesse une matière embrasée. Par ce moyen, elle pourra éclairer davantage, mais à coup sûr elle durera moins. Je ne prétends pas proscrire l'usage des remèdes violens dans tous les cas. Il y a des maladies qui demandent des secours proportionnés à leur violence : *Hippocrate* ne l'ignoroit pas ; mais il n'y avoit recours que lorsque les moyens les plus doux demeuroient sans effet.

Il avoit judicieusement observé que les maladies aiguës sont ennemies de tout exercice ; aussi n'en prescrivait-il jamais en pareil cas. Il démontre au contraire dans le sixième Livre de ses Epidémies, que cette pratique d'*Hérodicus* étoit absurde.

Il savoit par expérience, que, dans les maladies violentes, la Nature faisoit elle-même la plus grande partie de l'ouvrage, & qu'elle étoit presque toujours assez puissante pour préparer la matière morbifique, la cuire, amener une crise & l'expulser ; car il faut qu'un malade passe par tous ces états pour arriver à la santé. En conséquence de ces idées, sans la troubler dans ses opérations salutaires par une confusion de remèdes, ou faire le rôle de spectateur oisif, il se contentoit de l'aider avec circonspection, d'avancer la préparation des humeurs & leur coccion, de modérer les symptômes quand ils étoient excessifs ; & lorsqu'il s'étoit assuré de la maturité des matières, & de l'action de la Nature pour les expulser,

il lui tendoit, pour ainsi dire, la main, & la guidoit où elle vouloit aller, en favorisant l'expulsion par les voies qu'elle paroïssoit choisir de préférence.

Voici les maximes principales par lesquelles il se conduisoit. *Hippocrate* disoit en premier lieu, que les contraires se guérissent par les contraires; c'est-à-dire, que, supposé que de certaines choses soient opposées les unes aux autres, il faut les employer les unes contre les autres. Il explique ailleurs cet aphorisme en cette manière. La plénitude guérit les maladies causées par l'évacuation, & réciproquement l'évacuation celles qui viennent de plénitude. Le chaud détruit le froid, & le froid éteint la chaleur.

2°. Que la Médecine est une addition de ce qui manque, & une soustraction de ce qui est superflu : axiome expliqué par le suivant. Il y a des fucs ou des humeurs qu'il faut chasser du corps en certaines rencontres, & d'autres qu'il y faut reproduire.

3°. Quant à la manière d'ajouter ou de

retrancher, il avertit en général qu'il ne faut ni vider ni remplir tout d'un coup, ni trop vite ni trop abondamment; de même qu'il est dangereux de refroidir subitement & plus qu'il ne faut, tout excès étant ennemi de la Nature.

4°. Qu'il faut tantôt dilater & tantôt resserrer; dilater ou ouvrir les passages par lesquels les humeurs s'écoulent naturellement, lorsqu'ils ne sont pas suffisamment ouverts, ou qu'ils s'obstruent: resserrer au contraire & rétrécir les canaux relâchés, lorsque les sucs qui s'y rendent n'y doivent point passer, ou qu'ils y affluent avec trop d'abondance. Il ajoute qu'il faut quelquefois adoucir, endurcir, amollir; d'autrefois épaisir, diviser & subtiliser; tantôt exciter, réveiller; tantôt engourdir, arrêter; & tout cela relativement aux circonstances, aux humeurs & aux parties solides.

5°. Qu'il faut observer le cours des humeurs, savoir d'où elles viennent, où elles vont; en conséquence, les détourner, lorsqu'elles ne prennent point la voie

convenable ; les déterminer d'un autre côté, comme on change le cours d'un ruisseau ; ou en d'autres occasions les rappeler en arrière, attirant en haut celles qui se portent en bas, & précipitant celles qui tendent en haut.

6°. Qu'il faut évacuer par des voies convenables ce qui ne doit point séjourner, & prendre garde que les humeurs qu'on aura une fois chassées des lieux où elles ne devoient point se rendre, n'y rentrent de nouveau.

7°. Lorsqu'on suit la raison, & que le succès ne répond pas à l'attente, il ne faut pas changer de pratique trop aisément ou trop vite, sur-tout si les causes sur lesquelles on s'est déterminé, subsistent toujours. Mais comme cette maxime pourroit induire en erreur, la suivante lui servira de correctif.

8°. Qu'il faut observer attentivement ce qui soulage un malade & ce qui augmente son mal, ce qu'il supporte aisément & ce qui l'affoiblit.

9°. Qu'il ne faut rien entreprendre au

hasard ; qu'il vaut mieux quelquefois se reposer que d'agir. En suivant cet axiome important, si l'on ne fait aucun bien, au moins on ne fait point de mal,

10°. Qu'aux maux extrêmes il faut des remèdes extrêmes : ce que les médicamens ne guérissent point, le fer le guérit : le feu vient à bout de ce que le fer ne guérit point ; mais ce que le feu ne guérit point, sera regardé comme incurable.

11°. Qu'il ne faut point entreprendre les maladies absolument désespérées, parce qu'il est inutile d'employer l'art à ce qui est au dessus de son pouvoir.

Ces maximes sont les plus générales, & toutes supposent le grand principe, que c'est la Nature qui guérit,

SECT. XXIX,

La force & l'inertie des solides, la vélocité & la lenteur des fluides, les effets qui en résultent, offrent les indications suivantes ; 1°. de rendre l'élasticité aux fibres, ou de la diminuer quand les forces de la vie sont excessives. En ajoutant

à la foiblesse actuelle les degrés de force qui lui manquent, chacun de ces degrés est un coup de piston qui accélère la marche des fluides, & au contraire, le torrent de la circulation est d'autant moins rapide, qu'on affoiblit la cause de l'impulsion en ralentissant l'activité des puissances mécaniques. 2°. Il faut bien se garder, en remplissant chaque indication, de perdre de vue le point de l'équilibre, il doit être la boussole du Médecin. S'il est dangereux d'écarter les élémens de la fibre compacte, & d'en affoiblir trop le tissu, on ne doit jamais oublier que la fibre délicate, très-susceptible d'irritation, veut être traitée avec ménagement : il est aussi dangereux qu'il est facile de la faire passer de l'atonie à un degré excessif de tension. Les remèdes violens lui procurent le spasme, la convulsion, & l'excès de mouvement peut occasionner sa rupture. La Nature ne souffre point ce qui peut la forcer, il faut donc donner beaucoup à l'habitude, ne changer que peu, & petit à petit, si l'on veut être heureux Médecin.

S E C T. X X X.

Le corollaire général des principes que nous avons établis, se réduit à trois points pratiques. 1°. Dans toutes les maladies, il y a des obstacles à détruire, des matières épaisses à délayer, à atténuer, à résoudre. 2°. Des matières âcres & dissoutes à adoucir, à lubrifier, à réunir ensemble. 3°. Des évacuations, des sécrétions & des excrétions à procurer. Avant que de résoudre, il faut ramollir, & rendre plus fluide la matière obstruante. C'est par les remèdes aqueux, par les fondans doux, qu'il faut toujours commencer. On divise ensuite les parties en plus petites molécules, par les remèdes qui ont cette vertu. Dès qu'on vient à bout d'en multiplier les surfaces, c'est sur elles que s'exerce & s'applique l'action des vaisseaux. Alors le mal est soumis au pouvoir de la Nature ; les parties fluides peuvent se mouvoir aisément les unes sur les autres, sans attrition violente, sans convulsion de la part des solides. Leur action modérée est
la

la cause qui entretient la fluidité des humeurs ; c'est cette action qui , par des contractions alternatives, presse, pousse, engage & dégage les molécules. Le dérangement continuel de leurs surfaces, fait qu'elles restent mobiles relativement les unes aux autres.

S E C T. . X X X I.

Je vais entrer dans quelques détails qui suppléeront à ce qui manque à la doctrine d'*Hippocrate*. Il n'est point de maladies sans fièvre : si l'obstruction d'une partie quelconque ne produit pas toujours l'accélération du mouvement général dans les grands vaisseaux, elle excite du moins une fièvre locale dans les parties voisines de celle qui est obstruée. La rarefaction du sang est le premier effet du mouvement accéléré, de l'augmentation de chaleur, & de l'ébullition qui en est la suite. Dans cet état, les molécules constitutives du sang, écartées les unes des autres, ont une augmentation de volume, mais la quantité est toujours la même. La fièvre est un

Partie II.

B b

feu dont la continuité consume les parties fereuses du sang : les parties rameuses, ou fibreuses rapprochées, réunies, se condensent comme le blanc d'œuf exposé à la chaleur du feu. C'est ainsi que les obstructions & les engorgemens inflammatoires se multiplient. Pour y remédier & prévenir la rupture des vaisseaux, le Médecin ordonne & *réitère les saignées d'après la grandeur des accidens. Ce secours est très-salutaire dans les maladies aiguës *qui ne sont point du genre putride* ; le succès répond aussi souvent à l'indication. Jusques-là, tout va bien : mais si le Médecin, au lieu de s'en rapporter uniquement aux dangers des accidens, ne juge du besoin de saignées que par l'examen du sang, il donnera dans bien des erreurs. Si l'inspection du sang est nécessaire, elle est souvent trompeuse : c'est ce qu'il faut prouver.

S E C T. XXXII.

La cause de la couleur rouge du sang doit nous être indifférente ; il nous suffit

de savoir que cette couleur est essentielle au sang de l'homme & du plus grand nombre des animaux. Il en est plusieurs chez lesquels on ne trouve qu'une liqueur blanche. Dans toutes les maladies où les solides manquent d'action, le sang est pâle, la foiblesse ne produit point d'union intime : aussi dans les tempéramens pituiteux, dans l'état d'atonie, dans les pâles couleurs, le sang est décoloré ; ce n'est qu'une eau teinte dans la Leuco-phlegmasie & l'hydropisie. Dans la dissolution réelle qui accompagne les maladies putrides, dans le scorbut avancé, où la saignée est mortelle, le sang n'est qu'une liqueur jaune & âcre, dans laquelle flottent quelques globules défunis. Dans les maladies produites par l'excès opposé, le sang est d'un rouge brun ; il a beaucoup de consistance. Dans l'inflammation vive, il est vermeil & couleur de feu. Voilà des faits certains, des faits instructifs. Passons à ceux qui sont douteux, & qui en imposent quelquefois,

S E C T. XXXIII.

Quand le sang reçu dans la palette se refroidit, les flocons rameux, les globules rassemblés forment un corps dense, un *coagulum* plus ou moins abondant, qui surnage dans une grande quantité de sérosité. Cette partie sereuse, surabondante dans la palette, n'existe pas telle dans les veines. C'est l'effet de l'air, de l'attraction & de l'union des parties rameuses entre elles. Elle est donc l'effet de l'*expression*, & non pas de la *dissolution* du sang. Dans une inflammation, le *coagulum* est couvert d'une coïène blanche, jaune, plus ou moins coriace, dont les bords sont relevés. Dans les maladies très-putrides, on n'observe presque point de *coagulum* ; ce qui nage sur beaucoup de sérosité âcre, ressemble à de la mousse pourrie, à des lambeaux de membrane qui à peine tiennent ensemble. Dans les maladies chroniques, le sang s'approche plus ou moins de l'un ou de l'autre de ces deux états ; mais il faut

observer, 1°. que l'écume qui se forme sur le sang en sortant de la veine, n'annonce point un excès de chaleur interne ; elle vient presque toujours de la hauteur de la chute du sang dans la palette : 2°. que plus l'ouverture est large, plus la couleur du sang est foncée : ainsi, plus le jet sera gros, plus le rouge tirera sur le noir. 3°. Quand l'ouverture est moyenne, le sang est rouge. 4°. Si elle est très-petite, le rouge est très-clair. 5°. Dans un vaisseau profond, le sang de l'ouverture moyenne paroît brun & quelquefois noir ; dans un vaisseau large & plat, il est vermeil. Il suit de-là que la hauteur de la chute, la largeur de l'ouverture, & la forme des palettes peuvent occasionner des méprises dangereuses. Le Médecin doit par conséquent craindre d'être la dupe du Chirurgien ; car dans ce cas, le malade est la victime de tous deux. Voyez de combien de précautions nous avons besoin dans les choses mêmes les plus simples ! Un faux examen est un faux pas ; dès qu'on le fait, on ne remplit plus

les indications. Que l'on vienne à présent dire que chacun peut être son Médecin.

S E C T. XXXIV.

C'est un préjugé bien funeste de prescrire la saignée dans les maladies inflammatoires jusqu'à ce que la coüène qui est un signe d'inflammation disparoisse entièrement : elle ne la caractérise pas toujours ; on l'observe dans un rhume simple, dans le sang des gouteux ; elle est commune dans les rhumatismes , dans les grossesses , &c. Je l'ai vue à la fin comme au commencement des maladies aiguës.

S E C T. XXXV.

Dans le mois de Janvier 1756 un gros village du Comté de Bourgogne fut affligé d'une contagion qui enleva d'abord un grand nombre d'habitans. Dès que M. de Boynes, alors premier Président & Intendant de cette Province, en fut informé, il me nomma conjointement avec M. Roy , Chirurgien major de l'hôpital de Salins, pour examiner la nature de

cette épidémie, qui étoit une maladie très-inflammatoire. Elle s'annonçoit sous toutes sortes de formes : le premier jour elle avoit les symptômes ordinaires des fièvres aiguës ; la nuit suivante, ceux qui en étoient atteints se plaignoient, ou d'un point de côté très-douloureux, ou d'une douleur vive à la région du foie : chez plusieurs c'étoit une péripleumonie avec toux violente & crachement de sang. Dans ceux qui avoient les humeurs plus altérées, elle dégénéroit en fièvre putride : c'est ainsi qu'une même cause produit des effets tout différens, relativement aux circonstances où se trouve l'Individu. Chaque malade fut traité en raison des symptômes qu'offroit son mal. De quatre-vingt-cinq ou six malades que nous eûmes occasion de traiter, pendant six semaines de séjour, il en périt deux ; l'un d'une inflammation au foie, l'autre d'une péripleumonie. Tous deux avoient été saignés, autant que les signes inflammatoires & la couëne jaune & coriace qui paroissoit sur le sang, sembloit l'exiger.

Dans l'inflammation du foie , elle disparut à la sixième saignée, & le malade mourut trente heures après. Dans la péripneumonie elle n'existoit plus à la huitième saignée ; celui qui en étoit attaqué périt le neuvième jour. Dans le sang de plusieurs de ceux qui guérissent, cette couëne ne disparut jamais entièrement du commencement de la maladie jusqu'à sa fin. J'ai remis à M. de Boynes le procès-verbal qui fut fait de cette contagion, signé de tous ceux qui en guérissent. Les jeunes Médecins ne doivent donc pas pousser les saignées trop loin dans des cas semblables ; si la loi générale est vraie, elle fournit des exceptions qu'il faut respecter : sans cette sagesse, on peut tirer tout le sang d'un malade, sans que la couëne inflammatoire se dissipe, & si par hasard quelqu'un survit à cette mauvaise manœuvre, il ne doit pas s'en féliciter ; cette espèce de résurrection n'est qu'une agonie prolongée. *Sisyphi saxum volvit ager,*

S E C T. XXXVI.

Il y a six cas particuliers où la saignée occasionne souvent la perte du malade ; 1°. L'apoplexie séreuse ; 2°. l'assoupissement avec délire obscur, ou l'apoplexie lactée des femmes en couche, après une suppression ; 3°. la péripneumonie où le malade crache aisément, quoique la fièvre soit forte ; 4°. les maladies qui suivent la fréquence & l'abus des plaisirs, & particulièrement la *phtisie dorsale* des nouveaux mariés : les douleurs qui l'accompagnent sont quelquefois si vives, qu'on prend cette maladie pour un rhumatisme, un *lumbago* inflammatoire ; 5°. toutes les maladies de dissolution, les épanchemens séreux ; 6°. toutes les maladies excessivement putrides, telles que la fièvre putride maligne, le scorbut dans un période avancé, &c. Je pourrois ajouter ici les dangers de la saignée faite dans l'indigestion (1). Elle est mor-

(1) Un Seigneur qui avoit beaucoup d'embonpoint,

telle dans le premier cas, dans l'apoplexie séreufe : le second peut être l'écueil du plus grand nombre des Médecins, puisqu'il est quelquefois celui des Praticiens éclairés. Il est très-commun que le troisième, le quatrième ou le cinquième jour après l'accouchement, il survienne une suppression. La métastase, le reflux du sang laiteux se fait presque toujours sur le cerveau. Au même instant de raisonnable qu'étoit la malade, elle tient des propos sans suite, ses yeux s'animent, elle voit des étincelles qui l'incommodent, elle chafse de devant ses yeux des flocons imaginaires, elle prie qu'on lui tire ses rideaux, &

qui mangeoit beaucoup, & prenoit peu d'exercice, eut une ataque d'apoplexie en sortant de table. Je fus appelé pour le secourir. Je prescrivis l'émétique à grandes doses pour débarrasser l'estomac. Dès que le malade eut des signes de vomissement, je lui fis ouvrir la veine du bras. Pendant les efforts qui accompagnoient le vomissement, je laissois couler le sang. Je prévins par-là les nouveaux accidens que le sang porté vers la tête auroit pu produire. Quand le malade eut l'estomac bien débarrassé, je le traitai méthodiquement. Il guérit, & jouit depuis ce temps d'une santé parfaite.

meurt souvent cinq ou six heures après. Quand le Médecin est appelé à temps, il n'a pas une minute à perdre, il a besoin de toute sa tête dans ce péril extrême. Si la malade n'est pas assoupie, mais que la suppression soit réelle, la contraction de la matrice, la chaleur de l'abdomen & la dureté du poulx exigent la saignée qui décide ordinairement de la vie ou de la mort. La saignée du pied est celle que l'abus général a introduit dans cette circonstance. Il porte sur la fausse application des loix hydrauliques à la circulation du sang : j'en ai démontré l'absurdité dans l'examen de la théorie de l'art. Ce préjugé est si fort, que ceux mêmes qui n'y entendent rien, décident que quand le sang reflue vers les parties supérieures, il faut le dériver vers les inférieures par la saignée du pied. Si le Médecin plus instruit prend une route contraire, il est dans l'alternative cruelle d'être blâmé même en guérissant, ou de perdre sa réputation, si la malade périt. Quelque redoutable que soit cette injustice, il ne lui est

pas permis de la mettre en parallèle avec la vie qui lui est confiée ; le devoir exclut toutes considérations. Quand le cœur est sans reproche , les actions le sont aussi ; cette position console l'homme de bien. Je dis que la saignée du pied est souvent meurtrière dans l'état dont il s'agit, le fait n'est malheureusement que trop prouvé. Celle du bras est indiquée & réussit, c'est à l'expérience à le démontrer.

S E C T. XXXVII.

En 1748 ou 1749 Mademoiselle Desmoutiers de Paris, mariée à M. Bonnefoi, Lieutenant Criminel du Bailliage de Beaume-les-Dames, dans le Comté de Bourgogne, accoucha douloureusement d'un premier enfant : pendant les trois premiers jours tout alloit bien. La nuit suivante, les choses changèrent de face ; les lochies se supprimèrent, la fièvre s'alluma, l'abdomen devint douloureux, le ventre se tendit, & la malade fut travaillée de coliques d'estomac. La célérité

té & la grandeur des accidens annonçoient un danger prochain. Mon père qui soignoit la malade, proposa une consultation : M. Butet, Médecin pensionné de cette ville, y fut appelé avec moi. Je revenois de Paris alors, & M. Astruc m'avoit appris que dès qu'une partie étoit engorgée, enflammée & spasmodiquement resserrée, il falloit bien se garder d'augmenter les accidens par la dérivation du sang vers elle. C'étoit le cas où se trouvoit Madame Bonnefoy. Aidé du principe *per largiora vasa*, j'osai proposer mon avis, qui étonna d'abord le Médecin consultant. La discussion fut courte, le mal pressoit, la Dame fut saignée du bras ; une demi-heure après, nous lui ordonnâmes de mettre les jambes dans l'eau tiède, avec une ligature au-dessus de chaque malléole ; nous fîmes appliquer sur le ventre des fomentations émollientes. Presque dans le même temps la malade vomit à différentes reprises une quantité étonnante de matière laiteuse très-fermentée. Je lui aurois fait pren-

dre avec précaution un grain ou deux d'émétique dissous dans beaucoup d'eau, selon l'indication, si la nature agissante ne m'eût interdit tout autre secours. La malade se sentoît revivre, & les secours externes réussirent si bien, que trois ou quatre heures après la saignée, les lochies reparurent, & tous les accidens cessèrent. Je passai dans le Public pour un jeune téméraire; mais mon excuse vivante me justifia. Cette pratique m'a réussi dans la suite. Quand les leçons d'*Astruc* ne m'auroient procuré d'autres avantages que ce succès, mon cœur n'en feroit pas moins flatté d'offrir à la mémoire de ce grand homme, le juste hommage de ma reconnoissance.

SECT. XXXVIII.

Quand le Médecin est appelé trop tard, que le reflux du *sang laiteux* vers la tête occasionne un assoupissement, un *coma*, un délire obscur, ou que la malade croit voir des étincelles & ramasse des flocons, le péril est encore plus cer-

tain dans cette circonstance que dans toutes les maladies accompagnées de ces symptômes : alors les saignées du bras & du pied sont inutiles, la seule indiquée est celle de la jugulaire qui réussit quelquefois. De larges emplâtres vésicatoires entre les épaules, de puissans épipastiques à la plante des pieds, & *peut-être l'émétique* qui peut produire une secousse générale, sont les seules ressources qui restent au Médecin. Il y a quelques exemples de leurs succès, mais ils sont rares; d'ailleurs les vésicatoires exigent du temps pour agir, & la malade meurt avant leur effet. Je n'ai pas toujours été heureux; mais le malheur même est une leçon utile.

S E C T. XXXIX.

Le corollaire des deux états que je viens de décrire est intéressant; si la contraction, le resserrement précipité de la matrice, & le reflux de la matière laiteuse produisent des accidens si graves, quels éloges ne mérite pas la méthode qui tend

à les prévenir, & à faire couler le lait par sa route naturelle ? Rien n'est si simple. Dès le jour même de l'accouchement, on applique sur le sein des compresses imbibées d'eau-de-vie ou d'eau de lavande, on le comprime mollement, & l'on procure de la souplesse à la région hypogastrique par des fomentations émollientes. On doit éviter d'employer en fomentation les plantes qui ont une odeur forte ; on doit craindre aussi l'usage des linimens huileux : en général, dans toutes les maladies où ils sont indiqués, il faut bien connoître la peau de son malade pour s'en servir. Ils occasionnent souvent des érépèles locales, qui peuvent devenir universelles. La méthode qui tend à faire passer le lait par la transpiration, est susceptible de beaucoup d'inconvéniens : le lait n'est point une matière transpirable comme celle qui s'échappe par les pores de la peau ; en supposant même la chose possible, ce ne seroit jamais que la partie séreuse du lait qui prendroit cette route. Ses parties caseuses & les butyreuses restent

tent dans les petits vaisseaux ; elles obstruent, forment des dépôts qui donnent lieu aux suites fâcheuses des couches traitées de cette manière. Mon dessein n'est pas de blâmer, mais en tout on peut & l'on doit dire le mieux. *Pro eo duntaxat pugno ut professionis dignitas sustineatur.* Je passe au choix, & à l'emploi des remèdes.

SECT. XL.

En 1748 la Faculté de Paris fit imprimer une thèse dont le sujet est très-intéressant : *An permultis , & compositis indicationibus pauca & simplicia medicamenta ?* Un petit nombre de remèdes simples peut-il remplir plusieurs indications composées ?

Le Public doit avec moi prier l'Auteur de cette excellente thèse, d'en donner une traduction Françoisé, & de vouloir bien entrer dans de plus grands détails sur cette matière. Je n'en rapporterai que quelques paragraphes, d'après lesquels j'exposerai de grandes vérités pratiques.

Partie II.

C c

§. I.

Plus le mécanisme d'un ouvrage est simple, plus l'ouvrage est parfait. L'homme ennemi du simple est si mal-adroit dans ses recherches, que les moyens les plus faciles, & le chemin le plus court pour arriver au but qu'il se propose, ne sont presque jamais ceux qui se présentent à son esprit. Il emploie les ressources de l'imagination pour élever à grands frais des édifices qui s'écroulent d'eux-mêmes. Quels avantages ont résulté pour lui de ce nombre prodigieux de préparations pharmaceutiques, que *Galien* & les Arabes ont introduit en Médecine ? Une partie en est perdue dans l'oubli des siècles, & ce qui nous en reste est si nombreux, si composé, si bizarre, qu'à peine trouve-t-on sur cent remèdes un seul qui soit efficace, & qui mérite les magnifiques éloges qu'on en a fait.

De même que les alimens trop recherchés, trop assaisonnés & trop exquis, ne sont pas propres à conserver la santé,

de même aussi la multiplicité des remèdes ne peut la rétablir : ce sont des fables, direz-vous ; des fables ? . . Mais les payfans qui n'usent que d'alimens simples & communs, se portent-ils moins bien que les riches sensuels ? Les remèdes d'appareil qu'on prescrit à ceux-ci sont-ils plus efficaces que les secours simples qui guérissent ceux-là ? La convalescence d'un pauvre est-elle plus lente, plus difficile, plus incertaine que celle d'un homme opulent ?

S. II.

Imitez, direz-vous, la sagesse de l'art, qui tire de l'union de plusieurs médicamens des produits qui n'existoient pas tels dans la Nature. En fondant, pour ainsi dire, les vertus de plusieurs remèdes ensemble, n'est ce pas le sûr moyen de produire un spécifique qui remplisse à la fois plusieurs indications ? Non, sans doute, il n'y a rien de si vain que cette prétention, ni rien de si fou que cet appareil. Le remède le plus simple n'a jamais une

vertu seule, il en réunit deux, trois, quatre, & quelquefois dix à douze. Or le nombre de ces qualités primitives peut satisfaire au concours d'un aussi grand nombre d'indications, qui, prises ensemble, s'étendroient fort loin. Si les remèdes simples sont doués de tant de vertus naturelles, il est au moins inutile, s'il n'est pas dangereux de recourir si souvent à des secours qui n'ont qu'une vertu artificielle. Ceux-là errent & pèchent donc, qui, dans les indications composées, se servent de remèdes plus composés encore.

§. III.

Sans entrer dans tous les détails, il suffira d'examiner ici le concours de deux vertus réunies dans un remède simple, qui répondent à deux indications que le Médecin doit remplir à la fois. Si nous démontrons que ce concours & cette réunion existent dans presque tous les remèdes, on sera forcé de convenir que, pour satisfaire aux indications conjointes,

le Médecin n'a besoin que d'un très-petit nombre de secours. Deux remèdes simples, par exemple, pourront suffire à quatre indications, trois suffiront à six, &c. Il est bien rare que, dans la pratique, les indications passent ce nombre. Avant que de démontrer l'existence réelle de deux vertus dans les remèdes les plus simples, l'ordre exige de commencer d'abord par décrire les vertus propres à chaque médicament particulier. Tous les remèdes internes connus n'ont au plus que quarante qualités primitives : ils sont relâchans, astringens, stimulans, nervins, adoucissans, anti-alkalins, anti-acides, incrassans, délayans, divisans, incisifs de la lymphe, résolutifs du sang grumelé, atténuans de la bile épaisse, propres à dissiper les congestions de lait, nourrissans, absorbans, échauffans, rafraîchissans, humectans, desséchant, stomachiques, émétiques, purgatifs, diurétiques, sudorifiques, expectorans ; ils excitent la salivation ; ils sont emménagogues, narcotiques, alexipharmaques, fébrifuges, anti-vénéériens,

anthelmentiques, anti-spasmodiques, anti-hystériques, anti-épileptiques, anti-scorbutiques & anti-sceptiques. Les remèdes externes ou topiques sont doués de quatorze vertus principales : ils stimulent, relâchent, resserrent, échauffent, rafraichissent, absorbent, bouchent les pores, assoupissent, résolvent; (la vertu résolutive comprend la faculté de résoudre la lymphé, le sang, le lait épaissis & grumelés) ils détergent, dessèchent, adoucissent, corrodent, servent à embaumer, à conserver les corps. Il n'est pas un seul de ces remèdes qui n'offre dans le besoin plusieurs vertus combinées ensemble, &c. L'Auteur, pour prouver ce qu'il affirme, commence par l'eau, qui joint à la vertu relâchante celle d'adoucir, d'humecter, de tempérer les humeurs. Suivant la manière dont on l'emploie, & ses degrés de chaleur ou de froid, ses propriétés vont en croissant. Je passe aux considérations que ces trois paragraphes nous offrent.

S E C T. X L I.

L'objet de la Médecine est le corps humain : il est composé d'éléments simples ; des choses analogues doivent le réparer : la simplicité est l'amie de la Nature ; elle doit être aussi la compagne du Médecin. S'il néglige où s'il méprise l'une des deux, il pêche contre l'une & l'autre, & cette violation n'est jamais impunie. Ce n'est donc point par la pompe, ni par la multiplicité des remèdes, que le Praticien doit se signaler : ses recherches doivent être laborieuses, & son économie frugale. Si l'usage établi n'étoit pas conforme à ces vérités, il faudroit le réformer comme nuisible. La perpétuité des abus ne fait point une loi en Médecine, puisque l'usage le plus raisonné ne peut pas même nous en donner. Tous nos préceptes seront toujours subordonnés aux indications & aux différentes circonstances.

S E C T. X L I I.

Nous devons donc bien nous garder

d'être pauvres en conseils , & riches en remèdes superflus ; si les remèdes internes n'ont au plus que quarante vertus primitives , il est évident que la Médecine la plus compliquée ne peut employer que quarante remèdes ; mais les vertus conjointes dans chaque remède particulier prouvent qu'on pourroit au moins réduire ce nombre à la moitié. Il nous reste à choisir dans quatre ou cinq mille remèdes le petit nombre de ceux dont nous avons besoin , & ce doit être ceux que l'expérience nous a fait reconnoître efficaces dans tels ou tels cas. Chaque classe de remèdes nous en offre plusieurs , contentons-nous du meilleur. Il suit de-là que quand Salomon auroit composé un traité sur les arbres & les plantes , depuis d'hyssope jusqu'au cèdre du Liban , cet ouvrage perdu ne devoit pas être tant regretté des Praticiens.

SECT. XLIII.

C'est dans les jardins de la nature , & non pas dans les laboratoires de la Chy-

mie que naissent les secours vraiment faits pour l'homme ; c'est ce grand Alchymiste qui attire ma confiance, plutôt que le soufre & l'arsenic, qui sont les deux grands minéralisateurs. Presque toutes les productions de l'art, presque tous les mélanges qu'on emploie sont incertains ou infidèles ; quand ils n'accélèrent pas la chute de l'édifice humain, ils ressemblent toujours au plâtre d'hiver. L'Esculape de Leyde, *Boërhaave* qui étoit le plus grand Chymiste de ce siècle, avoit les mêmes craintes que j'ai. (1) Nous pouvons en toute sûreté nous en rapporter à celui qui connoissoit si bien le jeu de

(1) *Apagè anili vix dignas lucubrationes personatorum chymicorum fabellas ! Apagè vana promissà in artis Hermetica dedecus nata ! Apagè Cyclopas, qui Phabi sacra Vulcano dicant, qui artium utilissimæ Chemiæ usum in Cyclicorum technas convertunt ! Quantæ tamen auctoritatis hæ nugæ pluribus habentur, neque naris obfæ viris ! Quasi satis non fuisset simplicium numero, compositorum confusione, methodorum mole obrui, nisi in malorum complementum impudentis ignorantia portenta accessissent. Boërh. de expurgandâ Medicinâ.*

chaque ressort, les fonctions de chaque partie, les propriétés de chaque remède, les résultats comparés entr'eux, appliqués au tout & à chaque chose. Ce vrai scrutateur des secrets de la vie, qui nous a tracé la marche des maux, leurs complications, leurs jours d'orage & de calme, s'écrie après avoir pesé toutes les circonstances : *pauca quidem hac atque pulchra, quæ Medicinam consummant, etiam ignavis apparent, sed rerum peritis ardua comperta sunt.*

S E C T. XLIV.

Il est certain que les alimens & les remèdes âpres, durs, désagréables, ne sont pas ceux qui nous conviennent : c'est en vain que l'industrie les travaille pour nous les rendre plus propres ; elle pourroit s'épargner cette peine, puisque ceux qui sont faits pour nous sont toujours sous la main, & qu'ils ont naturellement tout ce qu'il faut pour la réparation & la conservation du corps. Ce n'est qu'en mêlant les substances dures ou désagréables avec

d'autres , que l'art les défigure ou les change mécaniquement ; mais peut-on attendre plus de vertu de cette mécanique que de la Nature même ? Nous l'avons déjà dit, les poisons mécaniques ne nous détruisent que parce que leurs parties angulaires , tranchantes, corrosives, agissent sur les solides, & diffèrent essentiellement de la forme sphérique des humeurs. C'est de cette forme que dépend le mouvement perpétuel de chaque particule , qui se fait en tout sens avec une égale force. Or l'interposition d'une matière étrangère , ne peut qu'en arrêter ou en accélérer l'action , elle ne peut donc que les trop dissoudre ou les condenser.

S E C T. XLV.

On allégueroit en vain que ces productions différentes réunies , combinées entr'elles , se prêtent mutuellement du secours, & qu'elles acquièrent par-là une efficacité que chacune d'elles n'avoit

point séparément : comment le pourroient des principes si différens, relativement à eux & à notre nature ? En voulez-vous une preuve ? *M. Pringles*, qui a si bien traité des anti-sceptiques, convient que l'esprit de *Mendererus* est moins efficace que le sel volatil de corne de cerf, ou que le vinaigre radical qui le composent. Pourquoi donc énerver l'un & l'autre par ce mélange ? Des remèdes contraires ou opposés entr'eux, se détruisent réciproquement. S'il résulte une troisième substance de la destruction des deux autres, elle doit tenir de la nature des deux, & produire un effet neutre. Est-ce là le but de l'art de guérir ? C'est l'expérience seule qui doit terminer le procès, & forcer les raisonneurs à acquiescer à son jugement. Quant à moi, voici ma façon de penser : je n'ai garde de croire que toutes les préparations chimiques soient meurtrières ; sans être aussi réservé là-dessus que *Sydenham*, je me suis servi avec succès de quelques-uns

des remèdes que la Chymie offre à la Médecine (1) ; mais je me suis bien gardé d'en abuser comme *Paracelse*, *Van-helmont* & leurs sectateurs. L'expérience a parlé, & c'est à nous de croire qu'en général la Chymie fournit plus de poisons que de remèdes. C'est d'après cette connoissance que l'illustre ami de Morton lui écrivoit

*Agnoscat vanæ Chemicus mendacia flammæ,
Nec totam ulterius Medicinam quærat in igne.*

(1) Ces remèdes sont le tartre stibié, quelques autres sels, le mercure revivifié du cinnabre, les acides minéraux, quelques esprits volatils, & les chaux métalliques dont la Chirurgie se sert avec succès. Au reste, la Chymie est une science qu'on ne sauroit trop cultiver ; c'est la métaphysique de l'histoire naturelle. Ceux qui s'y dévouent sont très-estimables ; les Professeurs qui l'enseignent sont très-utiles à la société : presque tous les arts lui doivent leur perfection. Mais de quoi n'abuse-t-on pas ? Tous ceux qui exercent un art ne sont pas des Artistes sages. Ce n'est donc pas l'art, c'est l'Artiste qui est souvent en défaut. Chaque état a de grands hommes, des manœuvres, & des Charlatans. Je n'en veux qu'à ceux-ci ; il est aisé de s'en apercevoir.



S E C T. XLVI.

Le régime le plus dur, le plus grossier, quand il est volontaire, est celui qui convient le mieux à l'homme sain & robuste ; mais s'il tombe malade, les choses changent de face , le traitement le plus doux est le plus efficace pour lui rendre la santé. (1) La raison dit, & l'événement prouve qu'en associant les propriétés étrangères des remèdes qui ne fraternisent point ensemble, le trouble en est la suite inévitable. Il faut bien que des élémens opposés se combattent ; pense-t-on que l'estomac du malade doive être le creuset où ces différentes matières, ces natures diverses, s'amalgameront , s'allieront , s'adouciront ; c'est le calme, le repos ou la vigueur que l'on doit procurer à des organes en souffrance , il faut donc leur

(1) *Obtemperans morbo, ei imperat, suis illum artibus vincit, dumque deficientis vitæ vires erigit, vel furentis in sua clanna impetus temperat, pauca, sed certa, vilia, sed apta remedia invenit.*

épargner les frais du mélange ; l'alliage n'est jamais aussi parfait que le métal auquel on l'associe, il en est de même de l'amalgame des remèdes. Le respect qu'on a eu pour les fables chymiques & pour les prétendus miracles de quelques remèdes, tenoient de l'adoration ; mais aujourd'hui que les sciences ont ouvert les yeux de ceux qui les cultivent avec fruit, le temps de la mythologie médicale est passé ; on n'admet rien légèrement, & l'on traite les préjugés de cette nature comme les fables dont on a bercé notre enfance. Les vaines fictions sur les acides, les sels résuscités de leurs cendres, les panacées des Adeptes, & toutes les merveilles de l'art d'*Hermès*, ne doivent leur réputation qu'au charlatanisme & à l'enthousiasme. Les solutions, les menstrues, les eaux fortes, les sublimations, les cristallisations, les rapports chymiques les plus évidens, n'ont avec le corps humain que des rapports imaginaires, qu'une analogie trompeuse. Il ne se fait rien de semblable dans l'homme ; il y a plus encore, la princi-

pale vertu des remèdes, celle dont nous avons le plus souvent besoin, consiste essentiellement dans leurs *parties* aqueuses & muqueuses ; or je demande ce que l'on doit attendre des remèdes chymiques, privés de ces mêmes parties dont le feu les a dépouillés. On m'objectera peut-être que les remèdes chymiques ont une vertu supérieure, & que celui qui s'en fert n'a point égard aux parties aqueuses, muqueuses, &c. puisque ce n'est pas par-là qu'ils agissent & qu'ils produisent les grandes révolutions qu'on en attend : je répondrai que ce sont ces révolutions mêmes qui m'effraient ; le Médecin prudent doit se défier de tous les tours de force. Après avoir traité une maladie, il est bien triste d'être obligé de traiter ensuite les mauvais effets des remèdes.

SECT. XLVII.

Le plus grand nombre des remèdes que la Pharmacie nous étale est plus un objet de luxe que d'utilité : ces prétendues

dues richesses ne font qu'un fardeau pour le Sage qui fait s'en passer, & qu'un écueil certain pour celui qui n'est pas sage. (1) Trop de richesses corrompt les mœurs, trop de remèdes détruit le tempérament. La justesse de cette comparaison est aussi bien sentie des conservateurs de la santé, que de ceux qui la détruisent ; mais leur intérêt n'étant pas le même, leur manière d'agir est différente. Hoffman se plaignoit dans sa théorie, de ce qu'il faisoit dans sa pratique. (2) Ce Médecin esti-

(1) Mes plaintes ne regardent pas les Pharmacopées d'Edimbourg & de Londres. Depuis trente ans on les a simplifiées. Il n'en est pas de même dans les autres Royaumes. On a déjà simplifié le Codex de Paris, mais il a encore besoin d'une réforme.

(2) *Nata est tanta medicamentorum sylva, quæ nihil ad distindendum ægrotantium salutem, & ad praxeos rationalis & efficacis incrementum removendum deterius inveniri potest. Nam profecto sub tanto numero medicamentorum, quibus nostro tempore pharmacopolia referta, & planè onusta sunt, genuini & proprii cujus vis effectus, & operationes, in tot differentibus naturis, morbis, eorum causis rectè haberi, & cognosci non potuerunt, neque etiam unquam cognitio intimior subsequitur, aut virium contemplatio cum successu molienda,*

Partie II.

P d

mable d'ailleurs, eût été réellement la lumière des Médecins Allemands, s'il avoit su joindre l'exemple au précepte. Il faut convenir que la raison & l'imagination n'ont guères de commerce ensemble, puisque les choses dont la raison est pleinement détrompée, ne perdent rien de leurs agrémens à l'égard de l'imagination.

S E C T. XLVIII.

Mes courses philosophiques m'ont procuré l'avantage de connoître la plus grande partie des Praticiens éclairés de l'Europe : quand je les ai consultés sur le sujet que je traite, ils m'ont tous communiqué généreusement leur façon de penser ; la voici mot pour mot. Si l'on en croit la matière médicale, m'ont-ils dit, chaque plante est efficace, chaque remède est un spécifique, & l'on est presque

nisi prius ad pauciorum & selectorum numerum redigatur innumerabilis apparatus. Hoff. de simplicitate Medicinæ.

tenté de croire l'homme immortel. Eblouis dans notre jeunesse des propriétés merveilleuses qu'on leur attribue, nos formules étoient très-chargées; nous croyions que chaque remède devoit produire un effet particulier sur chaque partie du corps, & choisir de préférence, comme le dit plaisamment *Molière*, l'humeur pour laquelle il étoit destiné : désabusés de cette erreur, par une expérience souvent malheureuse, nous avons pris le parti de simplifier nos méthodes, & de diminuer le nombre des remèdes; dès-lors les succès ont remplacé les catastrophes. Les propriétés des choses ne se connoissent que par les effets qui se manifestent à nos sens; il ne faut donc croire qu'à ce qui est évident, & qu'à ce dont la vie des hommes dépend. Si la Médecine n'est pas cette évidence, & cette vérité même, elle cesse d'être salutaire; on peut la rendre telle, en n'employant dans la pratique que ce qui est admis, reçu & approuvé généralement par les bons Praticiens, Or rien n'appartient en propre

à la Médecine, que ce qui tend directement à conserver la santé & la vie: Tout ce qui est de la première nécessité peut être compris dans une sphère très-bornée; ainsi ceux mêmes à qui la Nature n'a point accordé cette étendue de génie, cette facilité de mémoire, capables de tout saisir & de tout retenir, pourront exercer utilement la Médecine. *Simplicitas est princeps excellentiæ instrumentum..... Nihil desperandum simplicitate duce, sed fallit spem laboris involuti successus.*

S E C T. X L I X.

Si pour être heureux Médecin il en faut revenir à la simplicité, après que l'âge, l'expérience & les malheurs nous ont instruits, commençons notre carrière comme les maîtres de l'art la finissent. Qui de nous ne desireroit d'être aussi grand Médecin que *Sydenham*? Pourquoi prenons-nous une route contraire à la sienne? Disciple de la Nature, toujours vigilant & exact, il nous dit avec sa candeur ordinaire: *Agendi gnaro raram re-*

medii penuriam. Scientia morbi, & auxilii simplex. Morbos namque universos communi sanari possunt methodo; quâ missô cruori subeuns purgatio opio sedetur, dùm victus cetera absolvit. En scientiam morbi & auxilii, quâ freti artis principes, &c.

Boërhaave aussi honnête, aussi sobre que Sydenham, ne demandoit que de l'eau, du vinaigre, du vin, de l'orge, du nitre, du miel, de la rhubarbe, de l'opium, du feu & une lancette. Les sources médicales, dit-il ailleurs, quelques sels, les savons, le mercure, le mars, une diète salutaire, un exercice convenable ne laissent plus rien à désirer au Médecin. A quoi servent donc tous ces médicamens tirés des fossiles, des plantes, des animaux que l'art nous prépare? Les médicamens simples que la Nature nous donne, excèdent de beaucoup nos besoins, & ont plus de vertu que lorsque l'art les altère. Me fera-t-il permis de me récrier ici contre un abus général, & d'en indiquer la source? Les Chinois font actuellement beaucoup d'usage de talc pour alonger la

vie, de terres bolaires, pour absorber les acides de l'estomac. Ils tiennent cette recette des Mogols & des Persans, qui mangent à chaque instant de la terre glaiseuse de Patna : ceux-ci l'ont reçue des Tartares & des Turcs, qui avalent beaucoup de terre figillée d'Arménie, & d'autres contrées des Echelles du Levant. Ces derniers l'ont fait passer en Allemagne où l'on abuse de ces terres également bolaires, quelquefois calcaires. En Saxe, on fait un grand commerce d'agarié minéral. C'est un mélange de terre calcaire, de lait de lune fossile, qui est de la craie pulvérulente, étendue dans de l'eau ; d'otéocoll, qui est une terre limoneuse, sableuse & calcaire ; & de Bésôar oriental, qui est un calcul : toutes ces substances absorbent l'humidité en empâtant. Voilà leur vertu ; elles forment donc un mortier propre à obstruer les viscères : ceux qui se servent de ces remèdes nuisibles, imaginent-ils que le corps humain se répare comme les brèches des vieilles murailles ? En France on prend beaucoup

de limaille de fer, rouillée & déphlogistiquée : c'est à proprement parler la terre du fer sous un état d'ochre. On avale aussi de la craie pure par l'usage des huîtres calcinées, des perles, de la corne de cerf, du corail, des coquilles d'œufs, de la dent de sanglier, &c. Les cinq fragmens connus sous le nom de grenat, d'hyacinthe, d'émeraude, de saphir, de rubis, de topaze, sont autant de verres naturels qui me paroissent fort dangereux, ne pouvant se dissoudre dans les acides de nos liqueurs, peuvent produire en partie le même effet que le verre pilé, qui est un poison mécanique indomptable.

Celui qui a le sens commun, n'a pas de peine à deviner l'usage de cette abondance inutile ; elle sert à celui qui chancelle, pour remplacer le vide de ses connoissances, & peut être pour appaiser l'esprit du malade. S'il s'en sert pour ne pas ôter tout espoir à celui qui souffre, cette manœuvre est pardonnable ; mais s'il croit faire des merveilles, il est dupe de sa croyance, & son erreur est blâ-

mable. La science des remèdes ne doit point fatiguer l'Artiste, ils ne sont point infinis en nombre ; chaque mal particulier n'exige pas un remède particulier , ni chaque complication des remèdes plus compliqués encore. Il est de fait que celui qui méprise les remèdes simples, qui a recours à plusieurs remèdes différens dans le cours d'une maladie , est ordinairement celui qui guérit le moins ; s'il compte quelques succès , il ne les doit qu'à la Nature, assez forte pour avoir triomphé du mal, du Médecin & des remèdes. Mais si la multiplicité des secours s'oppose aux progrès de l'art de guérir, avouons franchement que la matière médicale a tort d'en recommander l'usage, & de leur assigner des vertus que souvent ils n'ont pas. Combien de siècles ont été employés à cette récolte presque inutile ! Combien de Médecins se sont lassés, épuisés, pour en acquérir & pour en diriger les connoissances ! Si l'on demande aux Praticiens quels fruits l'humanité en a retiré, ils se taisent.

S E C T. L.

Il est très-rare que l'on guérisse ceux que l'on traite long-temps : le malade est miné par une langueur prolixé, & la Nature qu'on accable s'affaïsse & succombe sous le poids. Si quelqu'un, après une maladie chronique, recouvre la santé, c'est presque toujours après avoir abandonné les remèdes, c'est en changeant d'air & de régime, en usant des eaux minérales ou thermales, c'est-à-dire, qu'il guérit par des remèdes que la Nature a préparés elle-même. C'est encore par l'usage des différens laits pris tels que les donnent les animaux, ou altérés avec quelques plantes. Au moment que j'écris, j'ai sous les yeux un malade guéri d'une maladie très-longue par le simple usage du lait ainsi altéré, & par un exercice proportionné à ses forces. J'ai eu le désagrément d'entendre dire que plus d'un malade désespéré des Médecins, a guéri pour avoir abandonné son mal aux ressources de la Nature, ou pour avoir

suivi les conseils d'un homme qui ne connoissoit rien en Médecine. La chose est possible ; non-seulement la Nature guérit un grand nombre de maladies , mais je crois qu'un paysan peut quelquefois conseiller à propos le remède simple qui lui a réussi : & puisqu'il faut parler vrai , à qui devons-nous le petit nombre de spécifiques que nous avons ? N'est-ce pas à des hommes simples , peu raisonnateurs , que nous regardons avec pitié , & que nous nommons agrestes & sauvages ? Qui vient de découvrir les propriétés du bois amer de Surinam ? C'est encore un Sauvage des colonies Hollandoises. J'ai eu occasion d'éprouver les bons effets de ce spécifique dans les fièvres intermittentes , ils se sont trouvés conformes à ceux que M. le Professeur *Schwencke* avoit bien voulu me communiquer. (1) Le Public ne tardera pas à

(1) Ce bois amer est appelé du nom de celui qui le premier en a fait usage , *lignum amarum Quassi*. La substance de ce bois ressemble assez à celle du

avoir l'analyse de ce bois ; M. Roux ,
Docteur Régent de la Faculté de Paris ,
m'a promis de la faire.

bouleau, & son écorce à celle du sima-rouba. Il est très-léger, & sans odeur ; sa saveur est d'une amertume extrême ; l'impression en reste longtemps sur la langue, mais elle n'a rien de désagréable ni de nauséabond, Dans les fièvres intermittentes, on peut se servir plutôt & plus sûrement de ce remède, que du quinquina. Je n'ai pas eu occasion de l'employer dans la gangrène. S'il étoit inférieur au quinquina dans ce cas, il lui est supérieur dans les fièvres intermittentes. Après que le malade a été purgé une ou deux fois, selon la nécessité, on fait usage de ce bois infusé comme il suit. Prenez-en deux drachmes, que vous raperez ou que vous concasserez ; faites-les infuser dans deux livres d'eau pendant vingt-quatre heures. La dose est de quatre à cinq onces par prise. On en prend une le matin & une autre le soir, hors de l'accès, & l'on continue ainsi jusqu'à la guérison. Il est bien rare que l'on soit obligé de prendre plus de quatre livres de cette infusion ; bien souvent même la première bouteille suffit. Dans les intempéries des saisons, dans les pays humides, dans les fièvres invétérées, on fera très-bien d'en prolonger l'usage. J'ai un grand nombre d'observations qui en assurent l'efficacité. Outre la vertu fébrifuge, ce bois est une stomachique très-puissante. Les habitans de Surinam en font un élixir fort vanté. Ils prennent une once de ce bois rapé & douze onces d'esprit de vin ou d'eau-de-vie, qu'ils font digérer en-

S E C T. L I.

Il suit de-là que le Praticien doit s'en tenir uniquement à un petit nombre de remèdes, dont l'expérience a fait connoître l'efficacité ; tous les autres ressemblent à ces amis perfides qui nous abandonnent dans le besoin, quand ils n'occasionnent pas ces révolutions tragiques dont tant d'hommes font les victimes. D'ailleurs, plus le pouvoir de la Nature est étendu, & plus celui de l'art doit être limité : si elle a des besoins, ils sont simples, elle se contente de peu, le nécessaire lui suffit, on le trouve partout, elle y a pourvu en nous donnant ces mêmes besoins. Quand l'art ne sera ni riche, ni pauvre, il fera tout ce qu'il doit être.

semble pendant quelque temps ; ils coulent ensuite la liqueur. La dose de cet élixir est d'une demi-cuillerée que l'on prend pur ou mélangé avec de l'eau simple, de l'eau de menthe, &c. suivant les circonstances. Il est indiqué dans l'atonie des fibres de l'estomac, les aigreurs, l'inappétence, la sabure glaireuse, &c.

S E C T. L I I.

La Médecine naturelle est donc la seule vraiment faite pour l'homme : *Medicina paucarum herbarum scientia*. Hippocrate l'avoit pensé avant que Celse l'eût écrit ; nos premiers parens n'en connurent point d'autre, & la preuve qu'elle étoit bonne, c'est qu'ils vécurent plus long-temps que nous. Mais pourquoi remonter à l'enfance du monde ; quand nous avons sous les yeux des faits qui le prouvent. Des Peuples nombreux ne se servent point de la plupart des remèdes dont nous nous servons, & jouissent d'une santé plus robuste & plus constante què les Européens. S'il étoit vrai, comme le rapporte M. Geofroy dans sa matière médicale, que pendant près de cinq cents ans les Romains ne se servirent que de quelques plantes & de choux pour tous remèdes, ce seroit une grande preuve de plus en faveur de la simplicité de la Médecine. On dit aussi que Caton n'employa que les secours de son potager pour guérir

la famille attaquée de la peste, & que le chou qui remédia à ce fléau fut nommé par reconnoissance la *Médecine du grand Caton*. Quoi qu'il en soit de ces faits historiques, ils ne prouvent rien contre la nécessité & l'utilité du Médecin & de la Médecine. Caton étoit un sage qui conduisoit les autres par ses lumières ; quel est le malade qui soit un Caton ? Nous sommes tous aveugles dans notre propre cause, & nous avons besoin d'être conduits. Je demande à présent si les Romains étoient moins sensés que nous, eux qui savoient si bien adopter les usages des Nations, dès qu'ils les trouvoient meilleurs & plus sages que les leurs. Si l'on m'objectoit que les choses ont bien changé de face, que les estomacs modernes ne sont plus de la trempe de ceux des vieux Romains, je conviendrois que l'objection est juste, mais je ne me tiendrois pas pour battu. Si nos corps sont affoiblis, ils sont hors d'état de supporter l'effet des remèdes violens ; d'ailleurs, qui nous empêche de vivre & de nous exer-

cer comme ces vainqueurs du monde ? Imitons-les , nous digérerons comme eux. Ce n'est pas la faute de la Nature, si nous sommes décrépés avant la vieillesse : jetez un coup d'œil sur les travaux & la nourriture grossière de ce bas peuple, qui croit avoir plus besoin de santé que de vie : sa santé vous prouvera ce que peuvent l'exercice & la sobriété. Ne rougissons point de nous porter aussi bien qu'un manoeuvre.

S E C T. L I I I,

La Médecine la plus simple a encore un avantage qui n'est propre qu'à elle, c'est que le Médecin qui s'en sert, fait au juste à quoi s'en tenir sur les qualités & les effets des remèdes qu'il emploie ; aucun préjugé , aucun scrupule, aucune autorité ne peuvent lui en imposer , ni le faire chanceler dans sa pratique ; il n'acquiesce qu'à l'évidence, & c'est alors qu'on peut compter sur la bonne foi & la certitude des observations qu'il nous donne. On est forcé d'admettre ce qui

existe, ce qui a été bien vu ; mais comment pouvons-nous voir, ou comment pouvons-nous affirmer qu'un remède est doué de telle vertu, qu'il a produit tel effet dans tel cas ; quand au lieu de l'avoir employé seul, nous l'avons associé avec plusieurs autres ! Une assertion aussi hasardée est très-suspecte, elle doit entraîner bien des abus après elle ; c'est aussi ce qui arrive. Le Médecin qui se conduit d'après ces observations, qui emploie ces remèdes si vantés, est la dupe de sa crédulité ; dès-lors il se croit fondé à rejeter des secours qui auroient peut-être suffi seuls pour la guérison du malade, si le mélange n'y eût apporté des obstacles. Dans cette perplexité il a recours à d'autres moyens aussi inutiles, &c c'est un grand bonheur s'ils n'aggravent pas la maladie. Il est très-rare qu'un remède soit nul ; quand il n'est pas salutaire, il nuit presque toujours ; l'infortuné qui survit à son effet, joint le tourment de vivre à l'horreur de mourir en détail. C'est ainsi que les demi-connoissances,

fances, les faux jours en Médecine, & quelquefois même la mauvaise foi nous donnent des observations mutilées, ajustées sur la façon de penser de l'Auteur, & ses infidélités rendent l'erreur inévitable dans la pratique. Si j'avois le pouvoir législatif, je ferois punir aussi sévèrement celui qui ose en imposer au Public par de fausses observations, que l'on punit un coupable du crime de lèse-Majesté : celui qui trompe l'humanité en donnant pour spécifiques des remèdes dangereux & meurtriers, mérite le même supplice.

SECT. LIV.

L'unique moyen de nous épargner des méprises, de nous sauver de l'ignorance, sans le secours de la témérité, est d'être pour l'incertain, pour l'extraordinaire, pour le suspect, aussi craintifs qu'un pilote sur une mer qu'il n'a point encore essayée. Cette précaution est sur-tout nécessaire dans l'usage interne des poisons devenus depuis peu si familiers en Mé-

Partie II,

E e

decine ; tous ceux qui s'en servent , n'ont ni la prudence , ni les lumières de M. *Stork*. En supposant , comme je le dois , les observations vraies , le poison dans les mains d'un mal-adroit ou d'un téméraire , est le glaive de la mort. (J'en parle avec connoissance de cause.) On ne peut donc trop rappeler aux jeunes Médecins combien les premiers essais en ce genre sont dangereux , pour empêcher que l'usage n'en devienne épidémique : je ne blâme point les efforts de ceux qui tendent à découvrir quelques nouveaux spécifiques pour des maladies jusqu'ici incurables , je rends à leur zèle toute la justice qu'il mérite ; mais je fais aussi que ce siècle est avide de nouveautés , que l'imagination prévenue exagère souvent l'idée des maux , & l'efficacité des remèdes , si toutefois on peut appeller remède un poison. La ville d'Ulme eût bien fait de s'opposer à la publication des paradoxes de *Friccius* , sur les vertus médicales des poisons : cet ouvrage a produit bien des catastrophes. *Atthalus* , Roi

de Pergame, fut bien plus prudent que nous ne le sommes, il ne fit des expériences en ce genre que sur des criminels condamnés à mort ; tous ceux qui survécurent aux poisons eurent leur grâce. Quoi qu'on puisse m'objecter, je soutiendrai toujours qu'il n'est jamais permis de faire de semblables expériences sur des hommes libres & innocens. Je fais bien qu'avant de se servir d'un remède dangereux, un homme sage commence par en éprouver l'effet sur les animaux, & peut-être sur lui-même ; mais il ne s'ensuit pas qu'il puisse en toute sûreté le prescrire à ses malades. C'est dans les maladies chroniques & rebelles qu'on a recours à des remèdes extrêmes ; or cet état de langueur ne ressemble en rien à l'état d'un animal robuste ou d'un homme sain. Nous voyons tous les jours que tel homme prend huit à dix grains d'émétique, & le digère, pour ainsi dire, sans en être incommodé, tandis qu'un autre périroit dans l'effet d'une moindre dose. D'ailleurs il y a des poisons très-

funestes à l'homme, qui ne nuisent point aux animaux, & *vice versâ*. L'arsenic qui nous tue, purge les loups ; le safran des métaux, qui n'est pas capable d'irriter une plaie, qui n'offense pas même l'organe délicat de la vue, blesse l'estomac, quoique pris en assez petite dose.

Un remède convient à un tempérament, qui feroit beaucoup de mal à un autre. Le sublimé corrosif avec lequel j'ai guéri en Russie des maladies très-graves, entr'autres une qui duroit depuis quarante ans (1), pourroit être contraire au tempérament bilieux & inflammable d'un Oriental.

Persistons donc à dire qu'il faut épargner les remèdes suspects à ceux qui sont dans un état à n'en pouvoir supporter l'action sans risque ; ils ont la vie si petite, qu'on n'en peut rien ôter sans que la mort n'arrive.

(1) Celui qui avoit cette fâcheuse maladie, est un Moine Russe de l'Ordre de Saint Basile. Il se nomme *Ilarion Bagdanoff*. C'est dans l'Hôpital Impérial des Paul à Moskou, que je l'ai traité & guéri.

Je conviendrai, si l'on veut, que quelques malades désespérés ont été guéris par ce moyen, pourvu qu'on m'accorde que ce Romain qui proposoit à son père de prendre une ville, en perdant trois cents hommes, étoit un mauvais citoyen. *Voudroistu être l'un des trois cents*, lui répondit le Vieillard ? C'est aussi ma réponse aux Médecins partisans des poisons. Je ne puis mieux finir cette section que par les réflexions de Boërhaave.

*Nulla viro in applicando remedio temeritas,
Nulla illi in observando effectu festinatio,
Nulla in sinistris eventibus occultatio,
Nulla in extollendis prosperis jactantia,*

S E C T. L V.

Nous appelons spécifiques les remèdes qu'une expérience multipliée nous a fait reconnoître les plus propres à guérir efficacement une maladie particulière, sans évacuation sensible (1). Les moyens

(1) *Remedium specificum, est illud quod causam morbi penitus delet, absque evacuatione sensibile.*

par lesquels ces remèdes agissent nous sont presque inconnus, mais leurs succès répondent à notre espérance ; cela doit nous suffire. Tels sont le mercure dans les maladies vénériennes, le quinquina & le bois amer de Surinam dans les fièvres intermittentes, l'hypécuaëna dans la dysenterie, le musc dans certaines espèces de convulsions. Chacun d'eux donné seul suffit pour guérir le mal contre lequel on l'emploie. Il n'en est pas de même quand on les associe avec d'autres remèdes ; c'est donc de leur unité, de leur simplicité que dépend leur efficacité naturelle. Si ma croyance est vraie, il ne tiendrait qu'à nous d'avoir un plus grand nombre de spécifiques ; le moyen de les reconnoître nous est offert par l'expérience ; mais il faut bien prendre garde que le goût expérimental ne soit contraire aux loix de la simplicité.

Sydenh. *de lue venered.* Jusqu'ici on ne compte que le quinquina qui agit ainsi dans certaines circonstances.

Presque tous les hommes aiment l'extraordinaire, ils le veulent & le cherchent partout ; aussi a-t-on presque été jusqu'à l'impossible en ce genre.

S E C T. L V I.

Quelque efficaces que soient les vertus du quinquina, je ne pense point que la Providence ait mis la fièvre dans nos climats , & le remède en Amérique ; cette Providence universelle fait naître dans chaque climat les secours & les plantes nécessaires aux hommes & aux animaux. Aussi n'est-il point de pays qui ne produise ce qui est absolument utile à la conservation. *Solenander* persuadé de cette vérité, a été jusqu'à dire que par les plantes qui se trouvent en abondance dans un pays , on peut conjecturer presque avec certitude , quelles sont les maladies qui y règnent le plus communément. Puisque les besoins de la vie simple sont à peu près les mêmes chez tous les hommes , il étoit juste que la Nature leur offrît par-tout les mêmes ressources : c'est l'art de les employer qui

distingue les Nations policées des Peuples sauvages ; ce sont ceux-ci qui s'en servent avec le plus de fruit. Loïn d'altérer ces productions par un alliage inutile ou dangereux, ils regardent ces bienfaits de la Nature comme un or vierge, qui n'a pas besoin d'être travaillé par l'art. Quoique les observations & les expériences d'un grand nombre de siècles aient instruit les hommes de l'emploi méthodique des secours de cet art, l'appareil des connoissances dont on l'a enrichi, vaut-il l'heureuse ignorance qui guérissoit les maladies dans ces siècles reculés où l'usage tenoit lieu de science ?

Que celui qui doute de ces vérités, se donne la peine de voyager, & de vérifier tout par lui-même, il sera bientôt convaincu ; sinon qu'il s'en rapporte à l'observateur, *qui morbos hominum multorum vidit & urbes*. Les pays chauds abondent en citrons, en oranges, en fruits doux, aigrets, acides : ces fruits succulens sont des alimens nécessaires, & des remèdes efficaces pour les ma-

ladies occasionées par l'excès de chaleur. Ils tempèrent la bile exaltée, ils détrempent, délaient, font circuler le sang trop épais ; ils fortifient les solides en les resserrant un peu, & résistent par-là à l'effet de la putréfaction. Les plantes amères, âcres, aromatiques, incisives, croissent dans toutes les parties du Nord où elles sont nécessaires. Prenons la Russie pour exemple ; dans ce climat, qui est au 60^e degré, les hivers sont longs, le froid très-vif ; son intensité, le défaut d'exercice, l'interruption de la transpiration ou quelquefois le trop de transpiration occasionné par la chaleur immodérée des appartemens, y rendent le sang fort dense : joignez à ces causes l'usage journalier des farineux, d'un pain mal fermenté & mal cuit, des boissons nourissantes, telles que les bières fortes, & d'autres qu'on appelle en langage du pays *Kouace*, *Kiisch*, &c. (1) Joignez à ces

(1) Je ne rapporterai pas la manière dont on prépare ces boissons. Un de mes amis, grand voyageur

nourritures, l'abondance des viandes & des poissons frits, de la pâtisserie, de la crème, du beurre, de différentes huiles qui deviennent âcres en vieillissant, vous en conclurez que les humeurs des Russes sont pâteuses, que leur estomac & leurs intestins, quelque robustes qu'on les suppose, sont embarrassés de viscosités glutineuses. Votre conclusion est juste; ces alimens produisent sur les hommes les mêmes effets que sur les animaux : or les chevaux nourris de farine, les chapons, les poulardes, &c. prennent beaucoup d'embonpoint, mais ils sont foibles & mous, leur graisse est un excrément, leur embonpoint est cachectique. Un pain mal fermenté & mal cuit est une pâte qui, ne pouvant se dissoudre

& bon observateur, donnera bientôt au Public l'histoire intéressante des Cosaques, dans laquelle toutes ces choses seront détaillées. Au reste, je ne pense pas que les alimens dont le commun d'une nation fait usage, soient la seule cause des maladies sporadiques. Si cela étoit, toute la nation deviendrait malade; mais les alimens y contribuent plus ou moins, relativement à la constitution des individus.

aifément dans l'eau, donne lieu aux obstructions, à la Léuco-phlegmatie, comme *Hippocrate* l'a très-bien observé : ce pain donne aux animaux une mauvaise graisse, il étouffe souvent les oiseaux : c'est une expérience journalière. Voilà les causes de l'épaississement, voici celles de l'acrimonie. La religion Grecque impose près de sept mois de carême en différens temps : ceux qui l'observent, mangent beaucoup de poissons salés, fumés & âcres. L'usage de l'eau de vie avant les repas y est presque universel ; & quoiqu'on en use avec modération, cet esprit ardent nuit toujours. A la longue c'est un poison lent qui attaque les nerfs. Outre cet abus, celui d'affaisonner tous les mets avec de l'huile, de manger habituellement de la friture, est aussi très-nuisible. Les viandes & les poissons frits essuyent un feu beaucoup plus violent que quand ils sont préparés d'une autre manière. L'eau bout à 212 degrés de chaleur au thermomètre de *Fahrenheit* ; il en faut plus du double pour faire bouillir l'huile ; mais si quelques degrés

de chaleur suffisent pour l'altérer, il s'ensuit nécessairement que les sels des viandes, des poissons & de l'huile, deviennent plus âcres par la friture, que par toute autre préparation. C'est par cette raison que quand on rotit trop les viandes, comme c'est la coutume dans tout le Nord, la graisse devient jaune, amère, & contracte une disposition alcalinescente : plus les viandes sont noires, plus elles tiennent de cette propriété ; les deux Russies abondent en oiseaux & gibiers de cette espèce. Les effets qui en résultent sont le scorbut, (1) les hémorragies, les fièvres chaudes, bilieuses, putrides, les fièvres hectiques, la consommation. Outre les maladies des nerfs, celles que je viens de rapporter sont très-communes parmi les riches. Je dirai dans

(1) Le scorbut est plus commun à Moskou & à Pétersbourg dans les Hôpitaux, que parmi le peuple. Ceux qui habitent des maisons humides, qui logent au rez-de chaussée, y sont assez sujets. Mais on se trompe souvent, en prenant une vérole chronique pour le scorbut.

la suite comment le peuple s'en garantit. On fait que les corps gras ne se mêlent point naturellement à l'eau ; si ceux qui en usent ou qui en abusent, ont les fibres lâches, les viscères foibles, ils ne tardent pas à en être incommodés ; la fièvre s'allume, & la fonte qu'elle occasionne, produit des effets dangereux. Telle est en général la cause de plusieurs maladies aiguës & chroniques.

S E C T. L V I I.

Je passe aux remèdes naturels dont les Russes se servent pour remédier aux maladies que le climat & la façon de vivre occasionnent. Dès que le printemps paroît en Russie, la végétation est très-prompte : la terre reposée pendant six à sept mois, la quantité de neiges fondues qui l'abreuvent, l'action du Soleil, la présence presque continuelle de cet astre qui, à Pétersbourg, est, pendant six semaines, vingt heures par jour sur l'horison, sont cause qu'on y laboure, qu'on y sème, qu'on y recueille du blé mûr en trois mois. On

apporte des campagnes dans les villes & l'on vend dans les places publiques des plantes amères, anti-scorbutiques, favoneuses, fondantes, &c. Le peuple qui en achète, s'en sert par instinct, comme les riches s'en servent par les conseils de leurs Médecins (1). Non-seulement les

(1) Voici la manière dont les Médecins prescrivent les sucs dépurés de ces plantes.

*℥. Succ. antiscorbut. recent.
express. & depurat . . . ℥v.*

*Quibus adde : Succ. aurant. vel citrei ex uno
vel ex duobus.*

Tart. regener. vel alter. ℥j ad ij.

*Syrup : fumar. Enull. campan.
vel cort. aurant. ℥j.*

Aq. cinamom. coclhear. . . j.

La formule varie en raison des indications. On prend ces sucs le matin à jeun en deux doses, pendant dix, douze, quinze jours, suivant la nécessité. Quelquefois on ajoute à leur usage celui du perillait préparé avec la crème de tartre. Ces remèdes sont convenables aux Russes. La plupart même s'en servent chaque année, sans que le besoin l'exige, dans l'intention de se renouveler le sang.

Russes emploient ces plantes comme des remèdes, mais ils en font usage avec leurs alimens. On sert sur les tables plusieurs espèces de soupes qui ne sont que des coulis d'herbes, de racines, telles que l'ortie, les sommités de houblon, les petites raves, le cerfeuil, le persil, l'oseille, les épinards, le fenouil, les panais, les carottes, les raves rouges & jaunes qui sont exquisés, les bêtéraves, les choux, &c. Plusieurs de ces plantes & de ces racines ne sont connues à Pétersbourg & à Moskou, que depuis l'année 1730; mais celles du climat y suppléaient.

Dans les chaleurs de l'été, qui quelquefois y sont excessives, les riches ajoutent à ces soupes, qu'ils nomment *Borches*, *Schis*, du suc de limon conservé, du jus de citron; le peuple se sert de vinaigre. Un bouillon de cette nature est un remède propre à remédier à la rancidité que produisent les matières grasses. C'est dommage qu'on en diminue l'efficacité par la graisse qui abonde dans ces sortes de sou-

pes. Il se peut aussi que le sel acide volatil du vinaigre, qui est le produit d'une double fermentation, soit supérieur à cet abus. Les acides de cette nature excitent puissamment le fluide nerveux ou les nerfs ; ils raniment le ressort des solides, en piccotant légèrement les fibres engourdies. Ils ont de plus la propriété de conserver les viandes, & de résister à la putréfaction, jusqu'à un certain point.

La petite Russie ou l'Ukraine, située entre les cinquante-deuxième & cinquante-troisième degrés, est la terre promise de l'Empire de Russie. Elle abonde en tout, & sur-tout en miel, qui a l'odeur suave & le goût exquis. Il est composé du nectar des fleurs aromatiques qui y sont communes, & principalement des fleurs de tilleul, & de blé Sarrazin. On forme avec ce miel un hydromiel qui contribue beaucoup à donner au sang de la fluidité. Les gens aisés font fermenter avec cette boisson des cerises, des groseilles, de l'épine-vinète, le

le fruit du vacciet, que l'on appelle en langue du pays *Klioukva* (1). D'autres y

(1) *Vaccinium oxycoccus* lin. *Vaccinia palustris*, Tournef. Inst. 655. Quand la neige & le froid ont achevé la maturité de ce fruit, il est excellent. L'acide en est très-agréable. On le conserve toute l'année dans des tonneaux avec de la neige. Les fraises, les framboises, les groseilles, le *ribes nigrum* ou cassis, le *rubus alpinus humilis*, le *rubus arcticus*, le *rubus chamæmorus*, toutes les espèces de *vitis idæa* y sont très-communes. J'outlois de parler du suc de bouleau, dont on fait un si grand usage au printemps. Dès que la sève commence à monter, on perce l'arbre avec une vrille; il en sort un suc très-clair, très-doux, & très-propre à éteindre l'acrimonie des humeurs. Il en est de même du suc de l'érable de Tartarie, *acer platanoides*, que les Russes appellent *Klion*. Ils nomment le bouleau *Béroz*. C'étoit de l'érable que les Indiens tiroient un sucre, avant qu'on leur eût apporté les cannes qui le donnent. Les Tatars s'en servent encore aujourd'hui. Ces sucs m'ont produit des succès étonnans dans la phtysie commençante, dans les maladies des reins & de la vessie. Je ne saurois trop en recommander l'usage. On peut en boire jusqu'à deux bouteilles par jour. C'est dommage que ce remède dure si peu.

OBSERVATION.

Le miel avec lequel on fait l'hydromel, est une substance savonneuse qui contient un sel sucré, dans la composition duquel entre l'huile essentielle, aromatique des fleurs. Ses vertus incisives, fondantes sont

Partie II.

F f

ajoutent simplement de la menthe. Outre ces boissons & ces alimens, dont la plupart sont des remèdes, les Russes aiment beaucoup les choses amères. Le vin d'o-

connues : les Médecins de tous les temps en ont fait usage ; mais quelques-uns en ont altéré les propriétés, en le faisant bouillir & écumer mal-à-propos. Il veut être dissous dans l'eau ou dans une boisson relative aux circonstances. Voici une observation singulière de sa vertu fondante.

Dom Gio Maria della Torré, Bibliothécaire du Roi de Naples, qui a perfectionné les lentilles microscopiques, m'a rapporté qu'un de ses amis fut le trouver pour examiner la qualité de son sang, avant que d'expérimenter sur lui les propriétés du miel. Le Père *della Torré* trouva que le sang de son ami étoit assez dense. Voici ses paroles : *Le sang de mon ami étoit riche en globules composés de plusieurs petites bulles ou vessies, les unes plates, d'autres arrondies, annulaires, liées ensemble par une espèce de membrane cotoneuse extrêmement mince.* Celui qui renroit l'expérience ne vécut que de miel pendant plusieurs jours. Il se rendit ensuite chez le Père *della Torré*, qui examina de nouveau l'état de son sang. Tous deux furent extrêmement surpris qu'un sang, qui quelques jours avant étoit épais, n'offrit que des globules infiniment petits, qui ne paroissent plus avoir d'union entre eux. *Boërrhaave* a vu des phénomènes presque semblables par l'usage des mûres dont il a comparé les effets avec ceux du mercure. Il est facile de tirer parti de ces observations pratiques.

range, que l'on nomme *Bichoff* (1), le vin d'absynthe, celui de petite centaurée y font un régal. On y abuse des élixirs & des gouttes amères, ainsi que des teintures de rhubarbe, plante fort commune dans certaines Provinces de cet Empire. Cet abus donne lieu aux chaleurs d'entrailles, à la constipation, aux hémorrhoides si familières en Russie. Une chose qui m'a étonné, c'est le goût naturel des Russes pour les viandes salées & pour le sel, dont l'usage leur est nécessaire. On ne leur a point appris que l'huile & la graisse ne sont miscibles avec l'eau, que par cet intermède ; mais l'instinct supplée dans ce cas aux leçons de Chymie. Rien de si commun que de voir manger du sel avec le pain ; quelquefois même on le dissout dans de la bière forte. C'est ainsi qu'avec les produits de leur climat, la plupart des Russes savent corriger les

(1) *Bichoff* est un mot anglois qui veut dire *Evêque*. Cette dénomination vient sans doute de la couleur que l'orange donne au vin.

effets de l'air & des alimens indigestes dont ils font usage par préférence à de plus délicats.

S E C T. L V I I I.

Les pays humides & marécageux, où la nature de l'air détruit le ressort des solides, & empâte les fluides de particules limoneuses, fournissent également des remèdes propres aux maux qui en font la suite. On y trouve par-tout les plus puissans anti-scorbutiques, le *lapathum*, l'*œnulla campana*, le *beccabonga*, le *treffon*, le *trèfle d'eau*, le *cochléaria*, les *raiforts*, les *bourgeons de pin*, de *sapin*, &c. Ces remèdes ont des sels, des huiles, une odeur, un baume qui l'emportent de beaucoup sur ces mêmes productions dans les climats tempérés. On y trouve aussi des amers très-puissans. Les fièvres quartes les plus opiniâtres, le scorbut qui y est endémique, l'œdème, la bouffissure, &c. se guérissent très-bien par ces secours, quand on fait s'en servir à propos. Si je voulois parcourir chaque cli-

mat, je trouverois par-tout les mêmes ressources. La Providence est une & universelle.

S E C T. L I X.

Ces réflexions sur les connoissances & les remèdes utiles aux Médecins & aux malades, sont autant de vérités dont l'évidence peut être aperçue des hommes, même les moins instruits. Celles qui ne m'appartiennent pas en propre se trouvent éparfes çà & là dans les Ouvrages des Philosophes & des Praticiens qui ont écrit sur la Médecine, d'après des principes démontrés par des effets naturels, ou par les causes d'où ils naissent. Des vérités de cette importance méritent d'être mises au rang des loix générales de la Nature, & d'être la lumière de la Médecine pratique. L'autorité des Législateurs doit avoir force de loi en Médecine, quand leurs maximes sont fondées sur l'expérience d'accord avec la raison; quand le succès les a confirmées; quand l'utilité de tous en est l'ob-

jet. Or celles que renferment cet Ouvrage, indépendantes de l'opinion & de la coutume, indiquent les moyens les plus simples, les plus courts, pour parvenir à la conservation de l'espèce humaine ; elles ont donc l'autorité nécessaire pour obliger les jeunes Médecins à les suivre. Quant à ce qui me regarde, je ne me flatte point de pouvoir amener une heureuse révolution ; le pouvoir de la vérité est très-circonscrit, celui de l'erreur embrasse le monde entier. Mais si avec le temps, les vérités que cet Ouvrage expose, ouvroient enfin les yeux, si elles devenoient le sommaire d'un meilleur livre, d'un livre utile à l'humanité, c'est alors que je croirois avoir bien mérité d'elle.

Scripsi fide medicâ probâque pietate,

..... Si quid novisti rectius istis,

Candidus imperti : si non, his utere mecum.

Klein. Interp. Clinic.

Fin du Tome I.

616816



